U d'/of OTTAWA
39003002370913

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangeslittr00mail

MÉLANGES

LITTÉRAIRES,

DE

M. MAILLET-LACOSTE,

Professeur émérite de Faculté à Caen, ancien Elève de l'Ecole polytechnique, membre des Académies de Caen, de Rouen, du Gard.

Prix : 4 fr.

CAEN,
CHEZ A. HARDEL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE FROIDE, 2.

—

1844.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PG
1729
.M25
1844

PRÉFACE.

Les pièces de ce recueil sont toutes classiques par le sujet, j'ai fait tous mes efforts pour qu'elles le fussent aussi par le style (*).

J'avoue que j'ai à peine cherché l'ordre dans lequel elles se succèdent. Je vois cependant que je pourrais le présenter comme l'effet, non du hasard, mais d'un choix. Tant il est vrai qu'il est des choix qui se font en nous, presqu'à notre insu, plutôt par instinct que par calcul.

Voici cet ordre : *parallèle* de Cicéron et de Tacite; *discours* sur Bossuet; *discours* sur l'influence politique des études universitaires; *discours* sur la traduction; *polémique* sur le même sujet; *leçon* sur Quinte-Curce;

(*) Je les ai choisies parmi mes productions postérieures au volume de 1821, publié d'après la demande et une souscription de mes élèves de rhétorique du collége de Rouen. On trouve dans ce nouveau recueil le jugement de Dussault, sur le premier. (*Journal des Débats*, du 17 avril 1822.)

discours historique, servant d'introduction à une série de leçons sur la correspondance de Cicéron et de Brutus.

Or, commencer par Cicéron et par Tacite, c'était le début le plus convenable à un recueil classique; de même que les *comparer*, c'était le moyen le plus facile de les faire connaître par leurs qualités saillantes, sans tomber dans les lieux communs.

Passer de Cicéron et de Tacite à Bossuet, c'était s'adresser à celui de tous les modernes, qui peut-être les résume le mieux; puisqu'il est remarquable qu'autant Cicéron diffère parfois de Tacite, autant Bossuet se rapproche tour-à-tour de l'un et de l'autre.

Une seconde considération, prise dans l'histoire de l'esprit humain, aurait pu me déterminer à ce rapprochement: c'est qu'il en résulte, dès l'abord, dans ce recueil, une combinaison où les trois siècles d'Auguste, de Trajan, de Louis XIV, sont représentés par leurs plus grands hommes.

Après ces deux discours, je n'ai pas cru descendre, pour la grandeur du sujet, et j'ai cru tout ensemble rester dans la sphère du professeur, remplir même ses devoirs les plus éminents, lorsque le 5 janvier 1857, à l'occasion de l'attentat de Meunier, j'ai défendu contre une objection plus vivement reproduite que jamais, ce système d'enseignement littéraire, où l'antiquité républicaine est incessamment offerte à l'esprit de la jeunesse. En défendant ce beau système, dont un profes-

seur de littérature latine pouvait dire, dans un tel discours : *pro aris* (je combats pour mes dieux), j'ai été tout naturellement conduit à ces considérations, qui tiennent aujourd'hui tant d'esprits éveillés sur les fondements mêmes de l'ordre social.

Je me suis enfin trouvé en pleine littérature classique, dans cette *polémique* sur la traduction avec mon honorable collègue, le professeur de philosophie, M. Charma; polémique toujours vive de part et d'autre, et toujours mesurée; polémique qui m'a plus appris que jamais combien la discussion a de puissance pour féconder l'esprit. Elle se présente entre le discours qui l'a fait naître, et une leçon sur Quinte-Curce, qui pour ainsi dire la complète. J'offre en outre cette leçon comme un échantillon de plusieurs autres, que je pourrai publier un jour. De ce nombre seraient sans doute celles que j'ai dernièrement consacrées à cette correspondance de Cicéron et de Brutus, où l'histoire vous apparaît et se précipite, sous des formes si diverses : discussions, récits, familiarité de la conversation, éloquence de la tribune. La catastrophe que cette correspondance vous laisse toujours voir en perspective; cette catastrophe, dont vous approchez en frissonnant (*), est ce que présentent en résultat le parallèle qui commence ce recueil et le discours historique qui le termine.

C'est là (et je ne saurais mieux finir qu'en exprimant

(*) La mort de Cicéron.

ici ce qui, dans cette nouvelle ère où nous entrons, sera de plus en plus senti de toutes les âmes généreuses), c'est là un de ces terribles évènements, que le grand homme d'état doit se rappeler par intervalle, non pour mettre toutes les affaires de ce monde sous l'anathème de son dédain, mais pour se redire à lui-même ces fortes paroles, ce vers vraiment héroïque :

« Tu, ne cede malis, sed contrà audentior ito.

« Toi, ne cède pas au malheur ; va toujours avec un nouveau « courage. »

Voilà ce qu'il doit opposer sans cesse à ces désolantes paroles de Démosthène, dans ses derniers jours : « Si j'avais à recommencer la vie, et qu'un Dieu, ou- « vrant un gouffre devant moi, m'ordonnât de m'y « précipiter ou de m'engager dans les affaires publi- « ques, je me précipiterais dans le gouffre. » Eh ! dans quel abîme tomberaient les nations, si le découragement de ce grand homme gagnait tous ses pareils ! Un autre grand homme l'a fait admirablement sentir. C'est Cicéron lui-même, dans les premières pages de sa *république*. La sublimité de ces pages, il devait, (si tôt après !) la traduire à sa manière, par l'héroïsme de sa mort.

MAILLET-LACOSTE.

Caen, 30 octobre 1841

PARALLÈLE

DE

TACITE ET DE CICÉRON,

DISCOURS

PRONONCÉ EN 1825, DANS LA SALLE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN.

MESSIEURS,

Je vais mettre en présence les deux plus beaux génies peut-être de l'ancienne Rome ; l'un sous la république, l'autre sous l'empire, Cicéron et Tacite.

Je considèrerai trois parties dans le parallèle de ces deux grands hommes : le caractère du citoyen, le génie de l'homme d'état, le talent de l'écrivain.

I. La première pensée qui frappe lorsqu'on veut apprécier leur caractère, c'est que Cicéron, qui a vécu dans une république, était plutôt fait pour une monarchie, et que Tacite, qui a vécu sous une monarchie, était plutôt fait pour une république : parce que la douceur entrait principalement dans le caractère du premier, et la force dans le caractère du second. Cicéron parlait de la liberté avec tendresse, Tacite avec respect. On entrevoyait toujours dans Cicéron la vanité de l'homme de lettres ; on voyait toujours dans Tacite la fierté du citoyen. Cicéron aurait considéré l'indifférence du prince ou du peuple pour ses ouvrages comme un malheur plus grand que la servitude même. Ce qu'il aurait le plus haï dans Domitien, ce n'eût pas été le prince qui avait avili le sénat, mais le

prince qui avait condamné les orateurs au silence. Il n'aurait pas été éloigné de pardonner à un tyran, pourvu qu'il en fût loué. Mais hâtons-nous de le dire : il avait l'ame trop belle pour rester dans la flatterie; il aurait trop souffert de demeurer toujours le courtisan d'un despote. Mille fois il aurait tenté de s'en faire le conseiller pour lui insinuer quelques résolutions généreuses. Après de passagers égarements, cette ame mobile et tendre s'élançait vers la vertu comme vers une belle pensée. L'ame stoïque de Tacite y restait toujours attachée. Sans repousser les tempéraments que pouvait conseiller la prudence, il voyait toujours derrière lui un retranchement où il voulait rester inexpugnable, celui de l'honneur. Il aurait consenti enfin à être la victime de la tyrannie, pour pouvoir ensuite, en se relevant, la juger sans rougir. Il aurait trop craint de prononcer contre elle une sentence de condamnation où il aurait trouvé la sienne. La supériorité du caractère reste donc à Tacite. Cependant toutes les faiblesses du caractère de Cicéron doivent s'évanouir à nos yeux, non-seulement devant l'image du consul qui brava les poignards de Catilina pour sauver sa patrie, mais encore devant l'image du vénérable vieillard, qui, poursuivi à outrance sur le sol de cette patrie, avança paisiblement la tête hors de sa litière pour recevoir la mort des mains de son client.

II. Peut-être que sous le glaive de ce meurtrier il espérait encore : c'était une de ses illusions de croire fortement au bon génie de la république et au sien. Comme ce peuple qui, dans ses humiliations toujours croissantes, espérait toujours un vengeur, et même l'espère encore, il allait jusqu'à voir un libérateur dans un tyran nouveau. S'il pensait que la république renfermait en elle-même un principe de vie qui devait à la longue faire triompher les anciennes lois de toutes les attaques des ambitieux, il pensait encore plus qu'elle possédait une puissance qui devait résister à tout l'effort des barbares. L'éternité de l'empire était devenue le dogme et comme le besoin de son imagination et de son cœur. Pour Tacite, s'il rejette ses regards sur les convulsions de la république mourante, il nous montre la liberté étouffée sous les caresses de Pompée aussi bien que sous les coups de César; et il nous fait entendre que cette liberté d'un grand peuple corrompu, après avoir

péri dans une république, ne pouvait renaître que dans une monarchie. Si, dans la plus grande prospérité de cet empire, il s'efforce d'en pénétrer les destinées futures, il laisse échapper de ces pressentiments funèbres qui, pour nous modernes, deviennent l'expression d'un génie prophétique, et en prennent toute la pompe et la solennité. Il est vrai qu'il était souvent averti par le bruit de ces populations frémissantes du Nord ; qu'il était, pour ainsi dire, placé plus avant vers les bords de l'abîme où devait s'engloutir tant de grandeur. Il l'a vu cet abîme au milieu de la folle sécurité des hommes de son siècle ; et même nous regrettons que, dans sa douleur, le patriotisme étouffe l'humanité, puisqu'il demande au ciel de donner en spectacle aux Romains des nations qui se détruisent, comme le peuple pouvait demander à ses magistrats des combats de gladiateurs. Tacite paraîtrait donc avoir sur Cicéron ce second avantage d'avoir vu plus clairement dans les choses de ce monde. Aussi, quoique son consulat soit nul pour nous, comme il l'a été sans doute pour ses contemporains, dans cette période où le pouvoir impérial étouffait tout autre pouvoir, telle est la multitude des aperçus politiques semés dans son histoire, qu'avec cette histoire mutilée, il nous fait sentir en lui l'homme d'état plutôt que Cicéron avec son consulat si actif, avec ses discours si multipliés dans le sénat et dans le forum, avec tout cet ensemble si imposant de ses ouvrages sur les lois et sur les mœurs. Les consuls et les empereurs ont passé ; l'empire romain est fini ; Tacite nous apparaît au-dessus des consuls et des empereurs, pour exercer un éternel empire sur tous les hommes qui aspirent à la science de gouverner les peuples.

III. Est-ce par la raison seule qu'il exerce un tel empire ? Non, la raison seule n'est pas capable d'obtenir parmi les hommes un pareil ascendant. Mais la raison chez Tacite est comme cette Minerve de la fable qui pouvait être encore la déesse de la beauté. Elle se présente parée de ces brillants attributs qui produisent les merveilles des beaux-arts. Vous le sentez dans ses récits où vous vous arrêtez souvent en contemplation comme devant un tableau. Vous le sentez encore plus dans ses discours, expression vivante de tout ce qui a pu échapper à ses récits et sur le caractère des personnes, et

sur la constitution des états, et sur l'esprit des temps. Votre étonnement redouble quand vous considérez avec combien peu de paroles il agit si puissamment sur votre âme. Le secret de son talent est de trouver de ces pensées fortes qui se soutiennent d'elles-mêmes sans le secours d'aucun accessoire. Ce génie, dans ses vives excursions, paraît toujours à des hauteurs imposantes. Vous vous représentez cette divinité d'Homère qui parcourt d'immenses intervalles en posant toujours le pied sur la cime des montagnes.

Cicéron procède par d'autres voies. Souvent, ou il s'épanouit avec abandon dans l'expression de quelque sentiment tendre, ou il se complaît dans les innombrables artifices d'une composition savante et ornée; et dans ces deux cas il vous captive sans avoir offert un seul trait éclatant. Mais il vous fait sentir qu'il aurait pu, en réduisant l'expression, élever la pensée; qu'il a préféré de l'épancher dans un plus grand espace. Vous vous arrêtez pour vous recueillir après une phrase de Tacite, et vous relisez une phrase de Cicéron; parce que Tacite imprime sa pensée dans votre âme avec une telle simplicité d'expression, que vous ne vous occupez que de la pensée même (vous restez avec elle), et que Cicéron vous attache par une si grande multitude d'accessoires, de combinaisons délicates, que, sa phrase finie, il ne vous reste plus qu'un souvenir confus de votre plaisir, et vous vous hâtez de le renouveler en recommençant la phrase. Cicéron prolonge une description avec tant de charme que vous craignez qu'elle ne finisse. Tacite a présenté la sienne avec tant de rapidité et de plénitude tout ensemble, que vous vous étonnez qu'elle soit déjà finie. Tacite tiendra surtout dans l'enchantement ces esprits d'une forte constitution qui trouvent leurs émotions les plus vives dans leurs pensées les plus hautes. Cicéron remuera surtout ces âmes tendres pour qui une émotion vaut mille pensées. Cicéron s'élève bien haut sans doute, mais on voit les échafaudages sur lesquels il s'appuie. Tacite vous étonne davantage quand il s'élève, parce qu'on ne voit point d'échafaudages. Cicéron était dans son siècle du petit nombre de ces Romains qui avaient eu commerce avec ces génies contemplatifs de la Grèce, et il était charmé de semer dans ses écrits quelques-unes de ces pensées philosophiques qui pouvaient annoncer un esprit heureuse-

ment cultivé. Il ressemblait à un voyageur avide de faire connaître à ses compatriotes les contrées qu'il vient de découvrir. On voit qu'il était plus jaloux de paraître le disciple de Platon que le rival de Démosthène; qu'il était né orateur et qu'il voulait devenir philosophe. Mais on peut dire de lui qu'il a passé par la philosophie, tandis que Tacite y reste, sans se glacer toutefois sur ces hauteurs.

La différence de leurs talents ne se marque jamais aussi bien que lorsqu'ils déplorent l'oppression de leur pays. Alors se reproduit toute la différence de leurs caractères. Observons d'abord que, comme si le ciel avait voulu faire exprimer au génie de l'homme tous les sentiments que peuvent produire en nous les maux de l'anarchie et ceux du despotisme, il a fait naître Cicéron du temps des Catilina et des Clodius, et Tacite du temps des Néron et des Domitien; chacun avec une âme appropriée aux circonstances qu'il avait à peindre : Cicéron avec une imagination qui, par sa prodigieuse mobilité, pouvait correspondre à cette multiplicité d'incidents désastreux où le peuple signalait ses fureurs; Tacite avec ce génie ferme, impassible en apparence, qui observe ce qu'il a l'air de ne pas voir; qui saura se concentrer pendant quinze ans, s'il le faut, pour faire éclater ensuite avec énergie les émotions douloureuses qu'il lui a fallu tout ensemble endurer et cacher. Mais Cicéron se présente trop souvent comme une femme qui se lamente, tandis que Tacite se présente toujours comme un juge qui flétrit. Cicéron a l'air d'une victime qui implore un vengeur; Tacite se montre lui-même ce vengeur. A la suite de toutes ces puissances oppressives il se lève comme une autre puissance, qui vient protéger ou consoler les opprimés de toutes les nations; et par le calme de sa douleur, par la gravité que lui laisse toujours sa colère, il achève de réparer l'outrage fait par le despotisme à la nature humaine. Vous croyez voir réaliser cette noble fiction qui, dans la plus belle des statues antiques, nous présente un dieu armé contre un monstre; mais le monstre a disparu et vous restez en contemplation devant le dieu.

Il suit de tout ce que je viens de dire que Cicéron brille davantage par le style et Tacite par la pensée. Or, dans la jeunesse nous sommes plus capables de goûter la pensée que le style. Voilà pour-

quoi, contre la première apparence, contre l'opinion commune, Cicéron doit plaire davantage à l'âge mûr et Tacite à la jeunesse. Mais aussi quel empire Cicéron ne prend-il pas et sur la jeunesse et sur l'âge mûr, lorsque sous l'influence d'une longue méditation ou d'un sujet extraordinaire, les idées élevées et les sentiments généreux abondent dans son âme, au point d'excéder ces proportions si vastes, dans lesquelles il aime à concevoir ses ouvrages ! Vous soupçonnez alors à Tacite un côté faible, même dans ce qui tient à la pensée, je veux dire, un léger défaut de liaison et d'ensemble. Cicéron alors ne vous paraît pas seulement plus élégant, plus harmonieux, il vous paraît plus fort ; parce que, non moins attentif aux préceptes du philosophe pour la vigueur de l'argumentation qu'aux conseils de l'homme de goût pour la parure du style, il sait si bien lier toutes les parties de sa composition, que, tandis que vous êtes livré à toutes les séductions qui peuvent résulter de l'harmonie et des grâces légères de son langage, vous investissant de toute part dans un système où tout se tient enchaîné, il agit sur vous par tout l'ensemble de ses pensées. Vous sentez dans ces moments que ce grand œuvre du style est accompli, que vous avez la perfection du langage humain.

Enfin, s'il fallait tenir compte ici des circonstances, ainsi que de la multitude et de la variété des ouvrages, pour comparer ces deux grands hommes sur des points qui sembleraient d'abord se refuser à un parallèle, je veux dire, pour apprécier non plus le talent qu'ils ont mis dans leurs écrits, mais celui que la nature a mis primitivement en eux-mêmes, non-seulement Tacite, mais tous les écrivains peut-être s'éclipseraient à nos yeux devant l'homme, que nous voyons jeter des lueurs dans l'épopée à dix-sept ans ; expliquer à vingt-ans, avec des vues supérieures, les théories si compliquées et quelquefois si profondes des rhéteurs de la Grèce ; se montrer avec une aisance égale dans le sénat, devant le peuple, au barreau ; trouver le loisir de plaider des causes, de combattre ou de défendre des lois par des discours admirablement développés dans ce consulat où il sauve son pays ; au milieu de l'accablement de ses travaux politiques, répandre sous la forme légère du dialogue la substance des traités de philosophie les plus élevés, et s'é-

pancher avec ses amis dans ces lettres si nombreuses, qui deviennent des pages de l'histoire ; sous le poids du malheur et de l'âge, jeter encore ses flammes ; que dis-je ? lorsqu'il est obsédé des affreuses images de sa fille morte et de sa patrie mourante, de cette patrie dont il est aussi le père, calmant les plaies de son cœur par les chefs-d'œuvre de son génie, faire succéder avec une étonnante rapidité les conceptions nouvelles de sa grande âme sur les consolations réservées au sage, sur les attributs de Dieu, sur les devoirs de l'homme, sur les systèmes divers de l'antique philosophie, sur la vieillesse, sur l'amitié, sur la gloire, et bientôt après, les yeux toujours fixés sur un autre Catilina, le foudroyer par cette harangue appelée divine, par d'autres harangues encore où vous retrouvez tout le feu de sa jeunesse ; se ménager ainsi, sous la hache de ses bourreaux, une grandeur qu'il ne doit plus qu'à lui seul, et malgré eux mourir dans cet éclat d'une gloire toujours croissante, qui pour nous, ses admirateurs et ses amis depuis l'enfance, remplace ses funérailles.

Caen.—Imp. de F. Poisson.—1844.

ANNONCE

D'UNE SECONDE ÉDITION.

AVERTISSEMENT.

L'auteur du recueil, ci-après annoncé, fera tirer quelques exemplaires sur un papier vélin superfin (comme celui-ci), pour en faire hommage aux personnes qui auront reçu cette annonce sur ce même papier.

ANNONCE.

Les deux pièces suivantes sont les premières du *Recueil des OEuvres* de M. Maillet-Lacoste ; volume de 400 pages in 8°. , publié en 1821 , d'après la demande et une souscription de ses élèves de rhétorique du collége de Rouen. Elles sont ici présentées comme le spécimen d'une seconde édition , que l'auteur se propose de faire de ce recueil de 1821 , en y ajoutant quelques pièces nouvelles. Le prix serait 5 fr. pour les personnes qui voudraient souscrire. Ce serait, sans payer d'avance, à Caen, chez Hardel, rue Froide ; à Paris, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin. On trouve, chez les mêmes libraires, les *Mélanges littéraires* de M. Maillet-Lacoste , publiés en 1844 ; volume d'environ 300 pages in-8°. Prix : 4 fr.

JUGEMENT DE DUSSAULT

Sur le Recueil de 1821

(*Journal des Débats* du 17 avril 1822).

« . . . Ce volume renferme un grand « nombre de morceaux , écrits en divers « temps, et tous remarquables par la sagesse

« des vues et par l'éclat du talent. Quelques-
« uns étaient des actes de courage, aux
« époques où ils furent publiés; et il n'en
« est aucun, dont le sujet n'éveille l'atten-
« tion, qui ne promette de l'intérêt et ne
« tienne sa promesse. Le recueil est précédé
« d'une Préface, qui n'en est pas un des
« moindres ornements, et dans laquelle
« éclatent toute la verve, tout le feu et toute
« l'imagination qu'on trouve avec tant de
« plaisir dans les autres compositions de
« l'auteur.... »

SUR LA FÊTE

du 21 Janvier,

ORDONNÉE PAR LA CONVENTION.

(Morceau imprimé le 21 janvier 1796, dans le journal intitulé *le Censeur des Journaux*).

—

Je suppose que, transporté chez un peuple inconnu, je visse tout l'appareil d'une grande fête nationale; je me dirais: Peut-être est-ce aujourd'hui l'anniversaire d'une victoire éclatante ou d'une paix long-temps désirée, ou d'une révolution heureuse. Si j'apprenais que l'objet d'une telle fête fût le supplice d'un homme qui aurait péri dans le cours d'une révolution sanglante, d'une révolution souillée par des crimes inouis: ces crimes, me dirais-je, auront été sans

doute son ouvrage (1). Peut-être est-ce un prince insensé et cruel qui aura voulu étendre au-delà des bornes l'autorité de ses pères. Pour lui la probité aura été une chimère, la religion un ridicule, la contrainte salutaire des lois un attentat, le cri respectable des peuples un blasphème (2) ; ou, au lieu d'un prince né sur le trône, peut-être est-ce un monstre né de la lie des factions qui aura usurpé tous les pouvoirs. L'envahissement des propriétés, la tyrannie des consciences, la proscription des talents, auront signalé cette désastreuse époque. Je suppose qu'un vieillard, auquel j'ouvrirais ainsi mon âme, m'arrêtât et me dit : « Les derniers crimes, dont votre imagination vient d'ébaucher la peinture, et d'autres encore, que je vous pardonne de ne pas pouvoir imaginer, ont effectivement souillé notre âge. Mais ce n'est pas leur éclatante punition que nous célébrons ici ; nous célébrons plutôt leur affreux prélude.

« Le prince qui à pareil jour fut conduit à l'échafaud n'y avait fait monter personne.

(1) Ce que Louis XVI ne fut pas.
(2) Ce que Robespierre fut.

« S'il eût eu quelques vertus de moins, il n'aurait pas péri.

« Son prédécesseur, au milieu des transports d'amour de tout son peuple, disait : Qu'ai-je donc fait pour être tant aimé? Lui, il aurait pu dire : Qu'ai-je donc fait pour être tant haï?

« Revêtu d'immenses pouvoirs, il a mieux aimé les communiquer que d'en user. Il est, dans une longue suite de siècles, le seul prince qui ait voulu voir son peuple libre, et le seul qui ait été puni comme un tyran. »

Surpris d'un récit aussi étrange, et déchiré tout ensemble par le contraste de ce que j'aurais imaginé d'abord et de ce que je viendrais d'entendre, je me croirais transporté dans une contrée barbare, où les idées de justice seraient effacées : je verserais des larmes amères sur l'aveuglement de ce peuple, qui perpétuerait ainsi lui-même sa honte, en consacrant, en immortalisant ses propres écarts; et me hâtant de fuir une terre où le crime aurait des fêtes, je supplierais le ciel de préserver à jamais ma patrie d'aussi déplorables excès.

AU DIRECTOIRE,

QUI AVAIT RENVOYÉ L'AUTEUR DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, A CAUSE DE L'ARTICLE PRÉCÉDENT.

(Morceau imprimé dans le *Censeur des Journaux* en 1796.)

« Les princes équitables n'ont jamais balancé à se « condamner eux-mêmes dans les discussions dou- « teuses ; et la position la plus avantageuse au bon « droit est d'avoir à se défendre contre une partie in- « tègre et éclairée, juge dans sa propre cause. »

J.-J. ROUSSEAU.

CITOYENS DIRECTEURS,

Je m'étais déterminé d'abord à subir en silence votre arrêté qui me renvoie de l'Ecole Polytechnique; mais j'ai craint que par là je ne parusse me défier ou de mon innocence ou de votre justice.

Je me suis dit: Il a été évidemment fait une surprise à l'autorité. La détromper, c'est la servir, et sans doute aussi ce sera lui plaire; car, que peut-on faire de plus agréable à des magis-

trats qui se respectent, que de leur offrir l'occasion d'être justes ou de reconnaître qu'ils ne l'ont pas été?

Je vais donc, citoyens Directeurs, poursuivre, en quelque sorte en votre nom, ceux qui ont abusé de cette inattention, que des hommes occupés de grandes affaires doivent naturellement porter dans les petites, pour vous entraîner à l'acte irrégulier contre lequel je réclame.

Il est irrégulier, cet acte. Il condamne et n'est pas motivé (1). Cependant, si jamais un arrêté a besoin d'être motivé, c'est bien, ce me semble, lorsqu'il condamne.

Je me voyais donc réduit à deviner mes torts. Mais inutilement, pour les découvrir, j'ai interrogé ma conscience; je l'ai trouvée muette, comme l'arrêté lui-même.

Enfin, des personnes qui voient autrement que moi, ont indiqué à mes scrupules une lettre publique où je condamnais l'anniversaire du 21 janvier. Eh bien! donc, que ce soit là mon crime; c'est celui de la presque totalité des Français.

(1) L'arrêté portait simplement : « Le Directoire exécutif renvoie le citoyen Maillet-Lacoste de l'Ecole polytechnique. »

Sans doute que *nos* adversaires n'exigeront pas de nous un respect aveugle, une vénération superstitieuse pour tous les événements dont la révolution se compose. De leur propre aveu, nous pouvons, nous devons même en condamner quelques-uns. Or, oseront-ils bien fixer le terme où doit s'arrêter notre censure? Ils diront peut-être que présenter la mort du roi comme un crime, c'est signaler à la France ses premiers magistrats comme des hommes criminels. S'ils pouvaient lire au fond de mon ame, ils verraient combien une conséquence aussi odieuse répugne à mes principes. Il est en effet une vérité dont je suis plus frappé que jamais; c'est que dans les révolutions plus qu'en aucun autre temps, l'action la plus horrible s'offre quelquefois à nous sous les apparences de l'action la plus belle. Dans ces effroyables crises, les âmes énergiques deviennent aisément des âmes atroces. Leur propre vigueur leur est fatale. Elles ne s'en plongent que plus avant dans les excès. On les voit, dans leur délire, prendre l'exagération pour l'héroïsme, la cruauté pour la grandeur. Elles ne sentent plus, ne jugent plus, n'agissent plus comme les autres. Vous diriez que, transformées en de nouveaux êtres, elles ont une

autre conscience, une autre raison, une autre morale. Ces idées, dont l'effet naturel, lorsque nous voulons nous en pénétrer, est de nous incliner à la tolérance; de nous disposer à plaindre plutôt qu'à haïr; à voir des hommes égarés plutôt que des hommes coupables; à être indulgents pour les personnes, lors même que nous sommes inexorables sur les choses; ces idées, que doit avoir sans cesse présentes à son esprit tout homme qui veut juger les acteurs d'une révolution, ont toujours été présentes au mien. Elles ont fait, à mes yeux, la justification d'une foule de personnes, que j'estime en dépit de leurs écarts, et sans doute, citoyens Directeurs, elles feront ici la mienne.

Voilà mes adversaires désarmés dans une partie, à laquelle ils auront cru peut-être que je n'aurais pas même osé toucher. Du respect, que nous devons aux hommes, ils passeront sans doute à celui que nous devons aux choses; ils diront que flétrir un événement qui a eu une influence immédiate sur l'affermissement de la république, c'est flétrir la république même. Républicains éclairés, j'en appelle à vous. Est-il vrai que l'affermissement de cette république, qui vous est si

chère, ait tenu dans le principe à la mort d'un homme? Vous rougiriez, vous frémiriez de le penser. Que direz-vous donc de ceux qui veulent lui faire, de cet événement même, un de ses titres de gloire? Vous ne verrez sans doute en eux que des hommes tout au moins aveugles, qui l'outragent en croyant l'honorer, qui la compromettent en la croyant défendre. Mais je vais plus loin: il serait vrai que cet événement déplorable aurait été nécessaire à l'affermissement de la république, que je pourrais encore le condamner hautement sans être pour cela ennemi de la république. Et, en effet, ne puis-je pas désapprouver les excès qui ont accompagné la naissance d'un certain ordre de choses, et néanmoins approuver et chérir cet ordre de choses, en lui-même? Pour juger un gouvernement, on le prend, ce me semble, tel qu'il est, et non tel qu'il a pu être d'abord. S'il fait le bonheur du peuple (et si notre gouvernement n'a pas encore atteint ce but, il peut l'atteindre), s'il fait, dis-je, le bonheur du peuple, il a par là même rempli sa destination, et l'on peut bien encore déplorer, mais non plus reprocher le passé. Que penser, en effet, d'un homme qui viendrait dire à une nation heureuse sous un gouver-

nement régulier: Il faut détruire l'ordre actuel des choses; il a commencé par des crimes. Le détruire, dirait-on, ce serait chercher un remède violent pour un mal qui n'est plus; ce serait immoler le présent au passé; ce serait sacrifier notre bonheur à notre vengeance. Telle serait la réponse que dicterait le simple bon sens, et telle n'est pas cependant la logique de nos adversaires; car, selon eux, se déclarer contre la révolution, c'est se déclarer contre le gouvernement; faire la censure de l'une, c'est vouloir la ruine de l'autre.

Il reste donc démontré que j'ai pu désapprouver l'anniversaire du 21 janvier et être attaché à la république. Bien plus, c'est parce que je suis attaché à la république que j'ai désapprouvé l'anniversaire du 21 janvier. J'ai cru non-seulement exercer un droit, mais même remplir un devoir, en condamnant une fête qui déshonorait à mes yeux le gouvernement de mon pays, et offrait à mon imagination des conséquences beaucoup plus graves qu'on ne serait tenté de le croire d'abord. Il est en effet dans le cœur de l'homme des sentiments qu'on ne heurte pas toujours impunément; surtout lorsqu'ils tiennent à un fonds de générosité, à la compassion pour le malheur,

à des souvenirs chers; surtout lorsqu'une nation nombreuse et éclairée les éprouve avec énergie et les manifeste avec éclat. Un gouvernement sage doit fléchir alors devant cette redoutable puissance de l'opinion, s'il ne veut pas compromettre la sienne. Que sera-ce si, dans une solennité publique, il met une sorte d'ostentation à la fouler aux pieds? Une fête nationale, en contradiction avec le vœu national, offrait certainement une absurdité. Mais les esprits accoutumés à réfléchir sur les causes des révolutions pouvaient y voir quelque chose de plus; ils pouvaient se rappeler que plus d'un gouvernement a péri, pour avoir imprudemment choqué les opinions populaires. Quant à moi, si l'on me demande à quelle époque la république m'a paru le plus près de sa ruine, je dirai: C'est dans le moment même où, sur la tombe d'un roi, on lui pronostiquait une durée éternelle; c'est dans cette journée funèbre où je voyais le gouvernement d'un côté et la nation de l'autre.

Ah! au lieu de chercher à nous rendre l'image de la révolution sans cesse présente, on devrait chercher plutôt à l'écarter pour toujours. Que je voudrais enfin la voir cette liberté, laissant après

elle, dans un éternel oubli, les événements malheureux qui ont souillé ses premiers jours, s'élancer pure et brillante de son berceau ! Quand un édifice est construit, on écarte les échafaudages informes qui ont servi à sa construction, et l'édifice paraît à nu dans son imposante simplicité. La république est fondée. Dérobons, s'il est possible, à notre souvenir l'effroyable révolution, par laquelle il nous a fallu passer pour arriver jusqu'à elle. Qu'elle se présente seule aux regards de la postérité. Mais non, il lui restera le magnifique cortége de nos victoires.

CAEN, IMP. DE A. HARDEL.

DISCOURS

SUR

BOSSUET,

PRONONCÉ EN 1826 EN TROIS SÉANCES,

DANS LA SALLE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN,

PAR

M. MAILLET-LACOSTE,

Professeur de Faculté à Caen, ancien élève de l'Ecole Polytechnique,
membre des Académies de Caen, de Rouen, du Gard.

DEUXIÈME ÉDITION.

CAEN,

CHEZ A. HARDEL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE FROIDE, 2.

—

1844.

JUGEMENTS

DES

JOURNAUX.

Extrait des Tablettes du Clergé, *du mois de novembre* 1827.

(Article de M. l'évêque de Caryste, depuis évêque de Beauvais.)

«.....Si le mérite d'un ouvrage consacré à la gloire d'un homme célèbre doit consister dans le tableau fidèle de celui qui en est l'objet, M. Maillet-Lacoste est, entre les trois rivaux dont j'ai sous les yeux les discours, celui qui s'est approché le plus du but proposé..... J'avoue que je préfère étudier Bossuet dans son ouvrage. Les deux autres écrivains n'ont point cette ordonnance, ce coup-d'œil vaste et juste tout à la fois, ces développements qui semblent suivre ceux du génie du grand évêque, ni la liaison qui doit soutenir une production de ce genre, ni cette élévation qu'il fallait

essayer d'atteindre dans un éloge consacré à célébrer ce que le génie offre de plus élevé. M. Maillet-Lacoste a rassemblé dans son discours tout ce qui pouvait nous faire connaître et admirer l'aigle de Meaux. La première partie, où il s'est appliqué à l'envisager dans les immortels chefs-d'œuvre de son génie, suppose un talent supérieur: et l'art avec lequel il a su enchaîner les unes aux autres les productions, que ses concurrents ont exposées sans transitions et sans ordre, n'appartient qu'à lui. Dans ce tableau, le panégyriste sent en quelque sorte ses inspirations se former avec celles de son modèle..... Il a consacré toute la deuxième partie de son discours à retracer le caractère de cet homme célèbre..... Le zèle de Bossuet, sa prudence, sa bonté forment, sous la plume habile de son panégyriste, des détails instructifs qui tiennent à l'histoire du temps..... Notre impartialité nous fait un devoir de désirer que le travail du professeur de Caen soit mieux connu. On nous assure que d'illustres personnages partagent notre opinion..... »

Extrait de l'Ami de la Religion et du Roi, *du* 26 *mars* 1828.

« .....Un plan bien dessiné, une marche ferme, un coup-d'œil sûr, des vues élevées, des développements heureux, tout cela nous a paru recommander ce discours d'un genre vraiment original..... Dans la deuxième partie, consacrée au caractère, l'auteur touche quelques cordes délicates : les quatre articles, la révocation de l'édit de Nantes (1). Il faut avouer qu'il montre sur ces points plus de circonspection que la plupart des écrivains, qui, parmi les laïques, ont parlé de ces grands événements..... »

(1) L'auteur de cet article désigne précisément ici les parties de mon discours, que j'avais communiquées de vive voix, avant l'impression, à deux évêques (M. Fraissinous et M. l'évêque de Caryste, depuis évêque de Beauvais) et à M. l'abbé Clausel de Coussergue, conseiller de l'Université. Tous trois les ont jugées irréprochables sous le rapport des doctrines.

Extrait du Courrier Français, *du 4 septembre* 1827.

(Article de M. Adolphe Blanqui.)

« .....Les opinions de M. Maillet-Lacoste, sous plus d'un rapport, sont diamétralement opposées aux nôtres. Mais nous avons trouvé tant de talent et de haute éloquence dans sa composition, que nous croyons devoir la signaler au public..... »

Extrait du Constitutionnel, *du* 23 *octobre* 1827, *sur l'éloge de Bossuet.*

(Article de M. Thiers.)

« .....On trouve dans ce discours de la noblesse, de l'élévation, l'intelligence du génie de Bossuet. Nous n'en citerons qu'un passage, qui nous semble aussi remarquable par la pensée que par la beauté du style. C'est sur la *Politique sacrée*, un des ouvrages de Bossuet. »

« Quelles émotions il vous fait éprouver encore,

sous le point de vue purement politique, il est vrai, lorsque, au moment de finir, il parle des tentations du pouvoir ! Frappé de la faiblesse de l'homme et de la grandeur du fardeau qui lui est imposé sur le trône, il s'épouvante. Il dit un mot, qui n'est pas celui du mépris, sur ces âmes généreuses qui ont cherché des contre-poids à la puissance souveraine. Il paraîtrait sur le point d'entrer dans des voies nouvelles. Mais, cédant un peu sans doute aux souvenirs de la fronde et au spectacle de la grandeur de son roi, il se rejette dans le système de la royauté absolue, comme dans un port, à la vue des tempêtes ; et, afin de s'acquitter envers le ciel et la terre, il montre à la fois, aux peuples trop impatients, le gouffre de l'anarchie prêt à les dévorer, et aux princes qui pourraient s'oublier, la religion qui tonne sur leur tête. »

« On pourrait citer dans ce discours plus d'un passage aussi remarquable..... »

PRÉFACE

DE

CE DISCOURS.

Caen, 1844.

Je m'attends à deux reproches bien différents, dans cette réimpression d'un discours sur Bossuet. Ce sujet paraîtra à quelques-uns trop peu intéressant aujourd'hui pour faire prospérer un discours; à d'autres, trop grand pour y entrer, surtout si c'est un discours académique.

Je me hâte de répondre aux derniers qu'ils sont trop prompts à condamner la forme académique. Si elle n'a souvent servi, dans les Éloges, qu'à de froides amplifications sans vérité, de brillants exemples nous prouvent qu'elle ne peut qu'ajouter au mérite d'une œuvre substantielle, où l'on chercherait la vérité avant

tout. C'est même vous mettre sur la voie d'une œuvre substantielle, que de vouloir soumettre aux proportions d'un discours académique un sujet qui, par sa grandeur, semblerait exiger un long ouvrage. Vous éprouvez alors le besoin de resserrer sans cesse l'expression de votre pensée. Votre travail est comme une abréviation continuelle. Or, n'est-ce pas là le secret des fortes compositions en tout genre?

Je répondrai aux premiers que, même dans la fausse hypothèse où le christianisme viendrait à mourir comme les empires, un immense intérêt historique s'attacherait encore à son souvenir comme à celui de tous les grands empires évanouis. Toujours on voudrait prendre une connaissance plus ou moins approfondie d'une religion, qui a paru avec tant d'éclat; et toujours aussi on serait par là même ramené à l'homme qui, mieux qu'aucun autre peut-être, en a exprimé le génie. Des esprits élevés aimeraient

à se transporter, par intervalle, dans l'ordre d'idées où cet écrivain a puisé des inspirations si hautes, et du moins dans leurs lectures se feraient chrétiens avec Bossuet, comme nous nous faisons païens avec Homère. Mais, pourquoi ne voir, dans Bossuet, que le sublime interprète du christianisme? Combien de ses pages s'adressent aux hommes de toutes les religions comme de tous les gouvernements, à l'humanité tout entière! surtout, il est vrai, lorsqu'il se montre le sublime interprète du christianisme.

Je pourrais poursuivre sur le ton de ces considérations générales. Mais j'aime mieux répondre par un fait: c'est qu'en 1826 ce discours sur Bossuet, jeté pour ainsi dire à travers les plus vives préoccupations du jour, a été aussi favorablement accueilli de l'auditoire que si l'orateur avait parlé de quelques affaires du moment de l'intérêt le plus grave, au milieu d'une multitude passionnée, dont il aurait partagé ou caressé les opinions.

Ainsi (et je présente ces détails, pour satisfaire bien moins à une misérable vanité, qu'au désir de faire briller ici un reflet, s'il est possible, de ce que j'ai vu de grandeur dans l'homme extraordinaire, objet de mes études), des applaudissements ont éclaté à diverses reprises, lorsque j'ai essayé de caractériser ces deux ouvrages de son infatigable vieillesse, si peu connus aujourd'hui, si propres cependant à le faire connaître, les *Élévations* des mystères et les *Méditations* sur l'Évangile; lorsque je l'ai montré dans ses discussions si variées avec Claude, avec Jurieu, avec Leibnitz, avec Fénélon; dans ses attentions si délicates, pour concilier, au milieu des circonstances les plus difficiles, les droits de l'autorité pontificale et les libertés de notre église de France; dans ses efforts si énergiques pour réprimer et ces génies ardents qui outraient la morale du christianisme, au point qu'elle devenait le désespoir des justes, et ces docteurs en délire

qui l'énervaient, au point qu'elle devenait le scandale des profanes. Mais il m'a été donné surtout de réussir bien au-delà de mon espoir, lorsqu'à l'occasion des louanges qu'il avait accordées à la révocation de l'édit de Nantes, j'ai osé le venger de ce reproche de dureté, d'intolérance, devenu populaire. J'ai vu alors un auditoire étonné d'applaudir; et je me suis félicité de n'avoir pas désespéré de mon sujet, dans une partie généralement condamnée d'avance; d'avoir si fort appuyé sur cette partie elle-même, pour ménager aux nobles âmes devant lesquelles s'épanchait la mienne, ce plaisir si pur de pouvoir aimer celui que l'on admire.

J'opposerais ce fait à ces hommes qui, cherchant une règle dans ce qu'ils appellent l'opinion du siècle, sembleraient ignorer que, si l'adresse de l'écrivain est souvent de suivre le mouvement général des esprits, son devoir est quelquefois de le combattre, et son plus beau triomphe de le vaincre.

Mes lecteurs auront donc à juger à la fois l'auditoire lui-même et l'ouvrage. Mais pour que le lecteur, même avec une grande supériorité de talent ait réellement ce droit de juger l'auditeur, c'est-à-dire, de prononcer en dernier ressort, il faut que, par une attention persévérante, il se place tout entier sous l'influence de l'ouvrage, et que, par des retours multipliés, prolongés, sur ses propres impressions, il puisse se juger lui-même. Procéder ainsi, ce serait, en effet, obtenir les avantages du débit oratoire et en écarter les inconvénients. Mais procéder ainsi fut toujours une chose difficile et rare. Aussi, ce qui me détermine le plus à la deuxième édition de ce discours, ce ne sont pas les éloges qu'il a reçus de quelques littérateurs de la capitale, c'est l'impression qu'il a produite en trois séances à Caen, sur une assemblée composée de la jeunesse des écoles et de plusieurs hommes d'un âge mûr et d'un esprit distingué, tels que

je devais m'attendre à les trouver dans l'une des villes les plus littéraires de la France. Une pareille assemblée pouvait bien représenter, à mes yeux, celles qui, à Paris, à peu près à la même époque, accueillaient avec un enthousiasme si mérité les brillantes leçons de MM. Cousin, Guizot, Villemain.

Si donc j'avais à faire la dédicace de ce discours, ce serait, suivant la belle manière antique,

A LA VILLE DE CAEN.

Cette dédicace serait mon adieu à cette ville, après un professorat de 20 ans dans la Faculté des lettres.

Maillet-Lacoste.

SOMMAIRE

DE

CE DISCOURS.

1re. PARTIE.

Génie, envisagé d'abord d'une manière générale, sous le triple rapport des élans de la pensée, des combinaisons de la méthode, des séductions d'un simple langage ; ensuite d'une manière spéciale, dans les ouvrages les plus susceptibles d'attirer les regards d'une assemblée littéraire.

2e. PARTIE.

Caractère, ramené à ces trois chefs ; énergie du zèle, tempéraments de la prudence, effusions d'une âme aimante ; ou zèle, prudence, bonté.

DISCOURS

SUR

BOSSUET.

Messieurs,

Je me suis réjoui pour mon pays, lorsque j'ai vu la première de nos assemblées littéraires désigner Bossuet à nos éloges (1). Faites souvent entendre de tels noms, ô vous, qui, par vos lumières, pouvez exercer une si grande influence sur les destins des peuples. Dans ce mouvement qui nous em-

(1) L'Académie française venant de mettre au concours l'*éloge de Bossuet*. Comme je n'ai loué dans Bossuet que ce qui me semblait louable, que mon travail est avant tout un jugement, j'ai préféré, dans cette deuxième édition, le titre de *discours*. Sans doute tous les esprits habiles, qui dans les concours académiques ont eu à traiter des sujets d'éloge, ont senti le besoin de réformer ou d'interpréter ainsi le thème proposé par l'Académie.

porte vers un avenir couvert de tant de nuages, ce seront des signes de ralliement pour toutes les âmes généreuses. Bossuet nous présente tout ce qu'on peut désirer dans un beau génie ; les élans de la pensée, les combinaisons de la méthode, les séductions d'un simple langage. Il nous présente aussi tout ce qu'on peut désirer dans un beau caractère; l'énergie du zèle, les tempéraments de la prudence, les effusions d'une âme aimante; c'est-à-dire, que ce n'est pas seulement la beauté du génie et du caractère qui le recommande à notre admiration et à notre amour, c'est leur accord aussi parfait que le peut comporter notre faiblesse: accord si précieux pour les succès éclatants et soutenus dans les affaires de ce Monde! Qui peut douter, par exemple, que, si ces deux grands personnages, Cicéron et Caton, ont succombé, ce ne soit en partie parce qu'il a manqué à Cicéron un peu du caractère de Caton, et à Caton un peu du génie de Cicéron ? Pour Bossuet, il a réuni d'une manière si frappante ce qu'il y a de plus brillant dans l'un et de plus austère dans l'autre; il nous présente des qualités si heureuses et si heureusement assorties de l'esprit et du cœur, qu'il nous

paraît suffisamment armé contre les plus grands obstacles. Exposer donc, comme en regard, dans ce discours, son caractère et son génie, ce n'est pas seulement montrer en lui l'homme vertueux et l'écrivain supérieur, c'est expliquer le grand homme, mais le grand homme d'un ordre si élevé, qu'il a semblé régner sur son siècle à côté du grand roi.

PREMIÈRE PARTIE.

(1) Ce qui, dès le principe, a fixé sur lui tous les regards, c'est, sans contestation, ce prodigieux essor de la pensée, par lequel il produit en nous cette impression si fortement sentie et si faiblement définie du sublime. Je sais qu'un léger vague se mêle aux émotions qu'il nous fait éprouver alors; et je présente ici bien moins une critique sur Bossuet qu'une remarque sur notre nature, incapable de voir sans un certain trouble tout ce qui est grand. Ce sublime est donc comme une lumière dans un nuage. Mais chez Bossuet la lumière embellit le nuage,

(1) Elans de la pensée.

tandis que, dans plusieurs de ces astres nouveaux qu'on voudrait nous faire admirer, le nuage trop souvent étouffe la lumière. Cet élan de la pensée, qui le distingue même au jugement du vulgaire, serait bien mal apprécié si l'on n'y voyait pas, le plus souvent, comme un élan d'amour. Après tous ces grands éclats, par lesquels se manifeste la plus haute éloquence, presque toujours les sentiments les plus tendres viennent s'insinuer, se répandre dans nos âmes ; et c'est à force d'aimer et de plaindre, que nous achevons de connaître son génie. Dans la société d'un si grand homme, nous sentant toujours plus élevés et toujours plus affectueux, nous arrivons enfin à cette pensée, comme à une révélation, non de l'esprit, mais du cœur, qu'une pure intelligence, à moins d'une bien criminelle révolte contre son auteur, doit être tout amour. C'est ainsi que la partie la moins soupçonnée, en général, de son caractère, la bonté, vient déjà reluire dans la partie la plus éclatante de son génie, vient y trouver une première preuve, si je l'ose dire, à l'usage des grandes âmes ; puisque, du moins à leurs yeux, cette perpétuelle dissimulation d'un homme, qui inspirerait si bien ce qu'il

ne sentirait pas, serait, heureusement pour l'espèce humaine, une hypocrisie impossible. Dégageons cette pensée si haute de ce caractère si tendre qui l'anime, qui même l'élève encore; c'est-à-dire, ne prenons ici de Bossuet que la moitié de son talent. Il trouverait un égal dans Pascal pour la religion, dans Montesquieu pour la politique, dans Platon chez les anciens, et dans Bacon chez les modernes, pour la philosophie. C'est cette alliance intime d'une si grande élévation de pensée et d'une sensibilité si profonde, qui le place si haut parmi les écrivains de toutes les nations. C'est là qu'est sa grandeur; c'est par là que le christianisme, si propre à éveiller l'admiration et l'amour, allait si bien à son âme,

(1) Ne nous donne-t-il pas une nouvelle idée de sa force, lorsque, avec une imagination si vive, il reste toujours soumis au joug de la méthode ? Un écrivain froid peut suivre sans mérite la route que la raison lui trace. Notre admiration doit être pour ces génies pleins de feu qui la suivent en courant; qui se servent de toute leur impétuosité pour nous

(1) Combinaisons de la méthode.

mener plus vite au but ; qui nous dirigent de l'air dont un autre pourrait nous égarer. Tel est souvent Bossuet. Quelle que soit l'ardeur qui le domine, vous finissez par découvrir que ses brillantes excursions ne sont point des écarts. Les diverses parties de sa composition s'enchaînent, de manière que chacune se fortifie de l'effet de toutes les autres. Tout ce mouvement, qui pourrait sembler du tumulte, ne fait que tendre à la fois tous les ressorts. Tandis qu'un grand nombre d'écrivains sacrifient la régularité de l'ensemble à l'éclat des détails, il a senti que rien ne multiplie les détails heureux comme un ensemble régulier, que rien n'est fécond comme l'ordre. Aussi lui est-il arrivé de se présenter dans les assemblées les plus imposantes avec cette seule préparation d'une ordonnance fortement combinée ; et il ne paraissait point chercher avec inquiétude, ou développer avec effort, les grandes idées où il se montrait ensuite tout entier. Sous l'heureuse influence du plan qu'il s'était créé, il les trouvait toutes prêtes, et comme mûres, à son passage. Je sais qu'une telle ressource aurait été insuffisante pour un orateur médiocre ; mais parmi les orateurs médiocres,

combien peu, même dans les loisirs d'une longue préparation, songent à se procurer, avant tout, une telle ressource ? tant nous pouvons dire que la méthode est, surtout en éloquence, l'effroi des faibles et l'appui des forts !

Pour nous convaincre de l'importance qu'y attachait Bossuet, il suffirait d'observer que parmi les nombreux fragments de ses discours, les plus soignés sont presque toujours ceux qui renferment le plan de son travail. Il poursuit et distribue les idées fondamentales avec un tel scrupule ; il s'engage, pour cet objet, dans des combinaisons si délicates, que son expression en profite d'une manière qui pourrait étonner. Elle en reçoit, dans ces morceaux austères, une élégance qu'il laisse quelquefois regretter dans les morceaux d'éclat. C'est une beauté que, certes, il ne cherchait pas dans un pareil moment, mais qu'il trouve par surcroît.

Cet enchaînement de ses idées principales une fois arrêté, quels que soient les détails arides où elles puissent l'entraîner, il ne se détourne pas pour chercher une route plus riante. Il cache, sans regret, tout ce que son génie a de brillant dans les profondeurs d'un sujet ingrat. Un orne-

ment déplacé lui pèserait plus que tout le joug de la plus sévère ordonnance.

Toutes les fois qu'il indique ainsi d'avance les aperçus qui doivent le diriger, la partie de son ouvrage qui leur est consacrée en reçoit une lumière qui se réfléchit sur tout le reste ; et vous aimez à vous y replacer, pour mieux jouir du spectacle qu'il déploie devant vous. Variant toutefois ses procédés, comme tous les écrivains supérieurs, il ne s'attache pas toujours à vous donner ainsi son secret dès l'abord ; mais ce secret ne reste jamais une énigme ; l'ordre imprimé partout vous l'a bientôt dévoilé. C'est avec la même flexibilité de talent que tantôt il vous fait vivement sentir les liaisons, et comme les articulations de son ouvrage, et que tantôt il vous les dérobe sous un air d'abandon.

Avec une raison si haute, avec des manières si vives, si variées, que ne devient-il pas dans la discussion ? Il ne peut souffrir qu'elle s'égare dans ces détails qui ne sauraient amener des résultats éclatants, qu'elle reste un vain jeu de l'esprit ; il la dirige avec vigueur vers ces points décisifs où elle devient un combat à mort. C'est

ainsi qu'il aurait voulu réduire ses longs débats avec la *réforme* à une simple discussion sur l'autorité de l'église, et que sur ce grand sujet il ne se montre jamais si fort qu'au moment où le plus adroit de ses adversaires, dans la plus spécieuse des objections, prétend justifier les réformateurs, se détachant de la communion romaine, par l'exemple de Jésus-Christ se détachant de la synagogue. Cet adversaire, poussé d'écueil en écueil, croyait respirer enfin, et trouver là son triomphe; et c'est là qu'il succombe sans retour. La réponse de Bossuet porte dans votre âme un tel saisissement, que vos idées prennent la vivacité de la sensation. La discussion devient un spectacle.

Dans cette arène des controverses, où il s'est montré infatigable, son siècle semblerait lui opposer deux rivaux, Arnauld et Pascal. Observons que la controverse, pour être belle, exige dans les mouvements de l'esprit régularité, vivacité, noblesse; et je ne fais qu'indiquer les gradations par lesquelles l'homme va perfectionnant en tout ses procédés, puisqu'il s'agit d'aller au but, d'y aller vite, d'y aller plus par un instinct que par un effort. Au premier degré, Bossuet trouve dans

ces deux écrivains des rivaux dignes de lui ; au deuxième, il trouve encore Pascal, qui tient la victoire indécise ; au troisième, il est vainqueur. Quant au bel enchaînement des parties d'un vaste ensemble, pour borner le parallèle aux écrivains de notre nation, je dirai que, supérieur à Pascal qui, cherchant toute sa vie un grand ouvrage, n'a pu nous laisser que de magnifiques matériaux, que, supérieur à Montesquieu qui, dans sa brillante composition sur les lois, a plutôt feint que trouvé un plan, il n'a d'égal (on me pardonnera ce rapprochement purement littéraire) que Rousseau dans son Émile, et de vainqueur que Buffon dans ses Époques. Mais, si l'on considère que Rousseau s'est ménagé l'avantage immense d'une marche progressive dans les âges que la nature a donnés à l'homme, et Buffon dans les âges qu'il prétend donner à la nature, et que tous deux procèdent sur des sujets jusqu'à un certain point obéissants, tandis que Bossuet, souvent lancé au milieu des plus grands écueils, va toujours avec les seules ressources d'un génie aussi indépendant pour la distribution de ses pensées, que soumis pour le fond de ses doctrines, on sera tenté de

conclure, en tenant ainsi compte des difficultés d'exécution, que, pour cette force de tête qui conçoit et soutient un vaste système d'idées, il s'élève au-dessus de Rousseau et de Buffon même. C'est par cette puissance de ses combinaisons, par cette magnificence de ses plans, qu'il retrace quelque chose de la majesté d'une religion qui, toutes les fois qu'elle est bien aperçue dans son ensemble, nous frappe d'une si vive lumière, qu'elle produit la foi par l'étonnement.

(1) Lorsqu'il se révèle avec tant d'éclat aux esprits supérieurs, vous diriez qu'il cherche à se communiquer, à se donner aux esprits les plus faibles par la familiarité de son langage; et c'est peut-être alors qu'il se dérobe davantage à plusieurs. Tant d'hommes, en effet, ont besoin d'être avertis de la présence du génie par une certaine pompe de paroles, ne voient de grandeur que dans le faste! Mais je m'abuse en lui supposant des vues, des combinaisons pour le style. Il est ou trop ardent ou trop sérieux pour une pareille étude. Dans ses contemplations comme dans ses élans, il laisse ve-

(1) Séductions d'un simple langage.

nir l'expression après la pensée, et se livre à des pensées nouvelles. De là des négligences sans doute, mais de là aussi cette prodigieuse variété de tours où se marquent les mouvements les plus délicats de son âme. Il en est de l'écrivain qui craint sans cesse de déroger à la dignité de l'expression, comme du souverain qui ne voudrait se départir jamais de sa majesté : ils font tous deux un cruel mécompte, si l'on considère les sentimens affectueux, que l'un n'a pas su rendre et que l'autre n'a pas su inspirer. Cette mère si passionnée pour sa fille n'a pas eu, dans les effusions de sa tendresse, plus d'abandon que Bossuet, dans les circonstances les plus solennelles où puisse être placé un orateur. Aussi jamais écrivain ne s'est résigné avec plus de grâce, disons mieux, ne s'est laissé aller avec moins de réserve à ces inévitables moments, où les ressorts de l'esprit se détendent; où l'imagination s'abat, soit qu'elle manque au sujet, soit que le sujet lui manque. Observez ce qui arrive alors à des écrivains même très-distingués. Ou ils font de douloureux efforts pour s'élever, et leur style en est tourmenté, ou ils trouvent leur écueil dans cette simplicité même qu'ils

affectent. Bossuet, dans ces moments, se présente avec la sécurité de l'homme qui marche entouré de ses amis. C'est le génie désarmé et confiant. Vous le voyez surtout ainsi dans ses lettres. Il est si loin de l'affectation de Sénèque, que le négligé même de Cicéron serait pour lui parure. Et soit que le souvenir des grands effets, qu'il a produits ailleurs, le recommande et le protège, soit qu'il reste à la raison toute nue un charme que nous ne soupçonnions pas avant d'avoir lu Bossuet, il nous fait éprouver encore un plaisir qui tient de la séduction. De tous les écrivains qui ont honoré l'église naissante, celui dont il se rapproche le plus par la grandeur de ses vues sur la religion, je veux dire saint Augustin, est aussi celui dont il s'éloigne le plus par cette simplicité merveilleuse que j'oserais appeler évangélique; tant cette religion qu'il nous fait si bien connaître a pu fournir, jusqu'au dernier moment, un terme de comparaison pour le mieux connaître lui-même.

Après ces aperçus généraux sur son talent, me bornant à celles de ses nombreuses productions qui doivent fixer de préférence les regards d'une assemblée littéraire, je suivrai l'ordre, non des

temps, non du mérite, mais des affections mêmes de l'auteur pour ses différents travaux.

Sous ce point de vue, c'est dans la prédication que nous devons l'envisager d'abord. Il s'y présente toujours entre nos dogmes ; c'est ce qui imprime un caractère particulier à ses sermons. Vous les distinguez à l'instant de tant d'autres qui auraient pu être aussi bien trouvés dans le Portique. Vous sentez qu'il est dans les secrets de la véritable éloquence de la chaire. Ces belles argumentations, qui nous forcent de porter si haut nos regards, charment ceux qui croient, raffermissent ceux qui chancellent, étonnent, attirent ceux qui pourraient ne pas croire. L'erreur doit leur sembler difficilement susceptible d'une telle régularité de développements, d'une telle puissance de déduction dans une suite d'idées si élevées. Je dirai plus ; ces grandes pensées qui sortent de toutes parts des écritures et des pères, animées, fécondées par le grand orateur, peuvent attaquer d'abord, par l'imagination, l'âme la plus incrédule, et lui faire soupçonner, dans les causes de son trouble, quelque chose de divin. Après le plaisir d'admirer, elle peut éprouver le besoin

d'examiner, et être ainsi conduite au bonheur de croire. Et quel effet ne produit pas la morale sortant alors du dogme comme la fleur de sa tige! C'est surtout dans ces moments que l'Évangile se fait sentir à nous comme une philosophie non moins sublime que tendre. Dans ces positions élevées où s'est placé Bossuet pour ses sermons, il ne surpasse, je l'avoue, ni la finesse des aperçus de saint Augustin, ni la sévérité de l'argumentation de Bourdaloue, ni l'onction de Massillon. Il est même bien au-dessous de l'élégance continue de ce dernier orateur. Mais certes on ne peut lui opposer, pour le sublime de la passion, que Démosthène, et pour la magnificence des images, que les Prophètes. Je conviendrai encore, avec les nombreux et sévères censeurs de cette partie de ses œuvres, que ses chutes y sont plus fréquentes que partout ailleurs. Mais pouvaient-elles ne pas l'être, lorsque, pressé par la multiplicité des devoirs qu'il savait si bien se faire, il allait toujours en courant sur ces hauteurs ?

C'est le même mouvement, toujours vif et abandonné, qui l'a emporté dans ses *Elévations sur les mystères* et dans ses *Méditations sur l'Évangile*,

deux grandes compositions qui peuvent être considérées comme des sermons encore. Sous ces deux titres différents, elles forment un seul ouvrage consacré au développement progressif du christianisme, suivant l'ordre des manifestations divines, depuis les premières paroles de Moïse jusqu'aux dernières de Jésus-Christ. Que l'étonnante simplicité du début ne vous éloigne pas, qu'elle vous attire plutôt. Voyez-y l'humble prière du chrétien ou la modeste invocation du grand poète. Quelle magnificence, en effet, quelle poésie il déploie bientôt après, lorsque, franchissant ces limites où la philosophie s'arrête, il va s'associer, pour ainsi dire, aux célestes intelligences, et vous tient avec lui dans une contemplation si prolongée devant ces mutuelles et ineffables communications des trois personnes divines, ce grand secret du ciel, comme il le dit lui-même ! Pour vous aider à pénétrer dans les profondeurs de ce premier de nos mystères, pour que votre âme vous en dise au moins quelque chose, il vous présente une telle profusion d'images, une telle majesté de développements ; et lorsqu'il paraîtrait avoir épuisé tout ce que l'homme peut soupçonner ici-bas sur cet

éternel objet des contemplations d'une autre vie, il y revient si souvent, dans ces deux ouvrages comme dans plusieurs autres, avec une si grande variété de hautes pensées et de mouvements affectueux, que c'est en présence de cet abîme de la raison humaine, là où il semblerait qu'elle ne dût tracer qu'en tremblant une courte instruction pour l'enfance, là même qu'il a su élever, dans les plus audacieuses proportions, le monument le plus merveilleux peut-être de son génie. Sans doute que sur cette matière, non moins délicate que haute, il a fait de fréquents emprunts à d'illustres pères de l'église; mais toutes les fois qu'il rassemble ainsi les richesses de la pensée d'autrui pour les mêler à ses propres richesses, il conserve encore un tel caractère de domination et de grandeur, que vous diriez un souverain qui lève ses tributs. Vous trouverez la même élévation dans ce chapitre du sacrifice. Là viennent se réfléchir, avec le plus vif éclat, ces traits de lumière si multipliés, par lesquels il vous ferait éprouver, à vous, philosophe de ce siècle, le besoin de le suivre dans ses controverses sur l'eucharistie avec ses trop faibles adversaires. Mais ce qui prédo-

mine dans ces deux ouvrages, et (contre l'opinion commune) plus encore dans les élévations sur les mystères que dans les méditations sur l'Évangile, ce sont les simples et tendres épanchements d'une piété où vous retrouvez tout le caractère de cette sainte, la plus aimante qui fut jamais. Dans les profanes peintures de nos passions, on traduit l'amour par l'adoration ; en parlant de Bossuet, il faut traduire l'adoration par l'amour. Sa grande âme se tournait naturellement vers le grand Être, et à la vue de cette éternelle beauté, il éprouvait, avec une exaltation toujours croissante, de ces sentiments dans lesquels il a été, sans le savoir, le rival de Fénélon, ou mieux encore peut-être, de l'auteur inconnu de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ses élévations, délassements de ses derniers jours, nous présentent, pour ainsi dire, cette âme s'envolant vers le ciel.

Ces deux ouvrages peuvent être dits ses entretiens avec les religieuses de son diocèse. C'est à elles qu'il les a dédiés. Un de ses vœux les plus chers eût été de passer sa vie dans de semblables épanchements. Cette noble disposition de son âme se marque surtout dans les commencements de ses

discussions théologiques. Sur le point de s'abandonner aux terribles développements de sa force, il a l'air de protester contre la violence qu'on lui fait. Vous voyez que son caractère se refuse à la polémique, autant que son talent s'y prête; que si cette polémique est chez lui si ardente, ce n'est pas l'adversaire qu'il hait, c'est la vérité qu'il aime. C'est ce qui répand sur cette partie de ses œuvres ce caractère d'une beauté morale, si rarement offert par les Cicéron et par les Démosthène.

Les ouvrages les plus remarquables qu'il nous ait laissés dans ce genre, sont l'*Histoire des variations des églises protestantes*, et les *Six Avertissements* qui l'accompagnent. Dans cette histoire, il nous montre les chefs de la *réforme* qui, consultant plutôt leurs intérêts du jour que les doctrines du passé, et plutôt encore leur humeur que leurs lumières, se présentent aux nations avec une théologie variable comme de la politique; se débattent douloureusement, au milieu des débris, leur ouvrage, pour recréer un centre d'unité qu'ils ont fui; et, pressés par de nouveaux sectaires plus hardis, finissent par tomber les uns sur les autres, laissant entrevoir, après eux, un sombre abîme

où la croyance même d'un Dieu est menacée de faire naufrage avec tout le reste. A ce tableau, il fait succéder celui de la majestueuse immobilité de l'église catholique qui, sans contrarier ce noble instinct d'un perfectionnement progressif dans les sciences, dans les arts, dans les institutions sociales, présente sans cesse à l'homme sa plus grande affaire depuis long-temps consommée, je veux dire, sa religion toute faite. Dans cette histoire d'un genre si nouveau, où vous êtes initié aux mystères et de la politique et de la religion, où vous croyez entendre tour à tour Tacite et Chrysostôme, s'il vous entraîne lorsqu'il raconte, il vous captive bien davantage lorsqu'il discute. C'est pourquoi cette histoire elle-même s'éclipse à vos yeux devant les *Six Avertissements* destinés à la défendre. Dans les routes pénibles où sa raison vous traîne, il vous ménage par intervalle des points de vue si éclatants, que vous ne sentez plus vos fatigues : il vous délasse par le sublime. Le sublime est souvent pour lui ce qu'est la plaisanterie pour d'autres, un moyen abrégé de résoudre, de trancher un débat (1). Je n'oserais en donner des

(1) Lorsque je parle ainsi, ceux qui ont lu ses avertissements se rap-

exemples dans ce grand nombre de controverses, si différentes de nos discussions du jour. Pour la plupart des hommes de ce siècle, ce sont des combats qui se passent dans les nuages. Heureusement pour mon objet, un des combattants traverse enfin la région de la politique ; et c'est dans les positions occupées depuis par nos plus fougueux novateurs modernes, que vient éclater la foudre dont il est écrasé. Dans la soudaine lumière qui se répand alors et sur cette première anarchie, vrai cahos de la société naissante, et sur les créations diverses où elle cherche son bonheur, la monarchie héréditaire ne s'offre-t-elle pas à vous avec plus d'avantages que jamais? Ne vous semble-t-il pas que, sous l'influence d'un si puissant orateur, c'est là le gouvernement que le genre humain, s'il n'avait pas de gouvernement encore, choisirait par acclamation?

Il la veut forte, sans doute, mais il ne la veut pas arbitraire. Ce serait, à ses yeux, l'état sauvage continué avec privilége pour un seul. Vous

pelleront surtout cette phrase sur la monarchie héréditaire : « C'est un bonheur pour le peuple de trouver son souverain tout fait, et de n'avoir pas besoin de remonter un si grand ressort ; c'est un bonheur pour le peuple que son gouvernement se perpétue par les mêmes lois qui perpétuent le genre humain, et qu'il aille, pour ainsi dire, avec la nature. »

ne pouvez douter que ce ne soit là sa pensée, lorsque vous lisez sa *Politique sacrée*, commentaire lumineux du *Cinquième Avertissement.* Fidèle à son système de tout ramener aux divines écritures, il en fait sortir cette politique tout entière. Dans les commencements, vous chercheriez en vain et cet éclat de pensées qui distingue plusieurs de nos modernes publicistes, et ces mouvements de l'orateur dans lesquels Bossuet lui-même a si peu d'égaux. Vous pourriez croire tout son génie éteint; et cependant, pour peu que vous ayez d'élévation dans l'âme, pour peu que votre religion vous soit chère, vous ne pouvez vous empêcher de le suivre : tant le but qu'il se propose est noble, c'est le bonheur des peuples; tant les oracles qu'il vous fait sans cesse entendre du fond du sanctuaire vous impriment de respect! Vous finissez par trouver sa simplicité majestueuse et son austérité attrayante; mais vous craignez de redire au vulgaire tout ce que vous avez senti. A la fin, il vous semble que tous les hommes doivent s'incliner avec vous devant ce tableau de la *majesté*, morceau qui ne pouvait être le produit que du génie de Bossuet, fécondé par le génie du chris-

tianisme. Quelles émotions il vous fait éprouver encore, sous le point de vue purement politique, il est vrai, lorsqu'au moment de finir il parle des tentations du pouvoir ! Frappé de la faiblesse de l'homme et de la grandeur du fardeau qui lui est imposé sur le trône, il s'épouvante. Il dit un mot, qui n'est pas celui du mépris, sur ces âmes généreuses qui ont cherché des contrepoids à la puissance souveraine. Il paraîtrait sur le point d'entrer dans des voies nouvelles; mais cédant un peu, sans doute, aux souvenirs de la fronde et au spectacle de la grandeur de son roi, il se rejette dans le système de la royauté absolue (1), comme dans un port à la vue des tempêtes. Et afin de s'acquitter envers le ciel et la terre, il montre à la fois aux peuples trop impatients le gouffre de l'anarchie prêt à les dévorer, et aux princes qui pourraient s'oublier la religion qui tonne sur leur tête.

Son objet, dans cette Politique sacrée, est le même que celui de Fénélon dans le Télémaque, de rendre la royauté belle à force de vertus. Mais quelle différence dans les moyens, puisque l'un procède

(1) Il distingue soigneusement le gouvernement *absolu* du gouvernement *arbitraire*.

dans le plus austère langage avec la substance même des divines écritures, et que l'autre emprunte à l'antique mythologie ses formes les plus gracieuses ! Suivant l'éternel axiome du goût (1), le prix serait à Fénélon, s'il était juste de comparer à un ouvrage complet une portion d'un autre ouvrage, ou d'un système d'ouvrages; puisque, dans les vues de Bossuet pour l'instruction du jeune prince, la Politique sacrée devait accompagner la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, et le *Discours sur l'Histoire universelle* (2).

Philosophe, qui voulez commencer par le doute, dans cette *Connaissance de Dieu et de soi-même*, il a pris votre point de départ. Dans ses autres ouvrages, il suppose établis les fondements de la religion naturelle. Ici il s'attache à les poser. Mais la vivacité avec laquelle l'édifice s'élève annonce bien un esprit impatient de remonter à ces hauteurs, où il lui est naturel de vivre. Lorsqu'il parle des sensations, de l'imagination, des passions, de ces trois phénomènes de la sensibilité, en regard desquels il doit faire envisager ensuite l'ébranle-

(1) *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

(2) Ainsi la *Politique sacrée*, la *Connaissance de Dieu et de soi-même*,

ment passager des nerfs, l'impression permanente du cerveau, les secrètes dispositions du corps, recherchant ou fuyant un objet, vous voyez que, par le rapprochement habilement continué du physique et du moral, il jette sur le moral la plus vive lumière. Lorsqu'il passe des opérations sensitives aux opérations intellectuelles, aidé un peu, je l'avoue, par Aristote, il ouvre de ces points de vue qui s'étendent jusqu'à l'infini. Vous pressentez, en effet, quel parti immense il pourra tirer de ces simples aperçus, que l'entendement n'est pas forcé à l'erreur comme la sensation ; qu'il n'est jamais blessé par son objet ; qu'il le voit toujours le même. C'est dans ce moment d'attente, si je puis le dire, que, suspendant son vol vers la spiritualité de notre être, il abaisse des

et le *Discours sur l'histoire universelle* sont trois ouvrages consacrés par Bossuet à l'instruction du jeune prince. Or j'ai voulu que ces trois ouvrages fussent enchaînés dans ce discours, comme ils l'étaient dans sa pensée.

Je remarque avec douleur que nos plus brillants élèves finissent leurs études sans avoir lu une seule ligne de cette *Connaissance de Dieu et de soi-même*, vrai chef-d'œuvre sous le point de vue littéraire comme sous le point de vue philosophique. Un beau présent à faire à la jeunesse, ce serait une collection qui offrirait, sous une forme élégante, ces trois parties des œuvres de Bossuet : 1°. la *Connaissance de Dieu et de soi-même* ; 2°. l'*Histoire universelle* ; 3°. les *Oraisons funèbres*. Je serais heureux si un de nos éditeurs accrédités pouvait trouver un motif dans cette note, et une préface dans ce discours, pour une collection si précieuse.

regards perçants sur ce corps, et trouve pour en parler les secrets de ce style lumineux et concis des illustres savants de nos jours; de ce style qui vous dispenserait d'avoir des tableaux sous les yeux, parce qu'il les imprime dans votre âme. Reprenant son essor, il poursuit avec un redoublement d'éclat, dans la société de Descartes, qu'il aimait, et de Mallebranche, que j'oserais lui reprocher de n'avoir pas assez aimé, et il vous laisse en présence de Dieu et de votre éternel avenir, dans l'enthousiasme d'un homme disposé à remplir héroïquement tous les devoirs de la vie. Non, il n'est point donné à la plus haute poésie, avec toute son impétuosité, de surpasser les effets que produit enfin dans cet ouvrage le génie de Bossuet, toujours aussi calme que brillant.

Après ces deux ouvrages, il en conçoit un troisième qui ne fait que les continuer; c'est ce *Discours sur l'Histoire universelle*, où il présente aux chrétiens leurs titres, et aux rois les instructions les plus hautes, en mettant sous leurs yeux, avec les réflexions que lui suggère son génie, les événements les plus remarquables depuis l'origine du monde jusqu'à Charlemagne.

(1) Il les retrace d'abord avec cette vivacité, cette impatience d'un homme qui a vu dans l'histoire quelque chose de bien plus élevé qu'une simple succession d'événements. Lors même qu'il ne vous aurait pas d'avance communiqué son dessein, vous pourriez soupçonner qu'il ne fait que poser la base sur laquelle il doit élever le plus majestueux édifice. Ce n'est pas seulement par des aperçus lumineux sur le caractère des hommes, des nations, qu'il vous met dans la confidence de ses pensées dernières; c'est quelquefois par la forme elle-même imprimée à son récit. Sur ce fond si brillant, quelques parties se détachent d'une manière si saillante, que vous éprouvez le besoin d'y revenir. Et là vous restez dans l'attente de ce qu'il doit vous dire avec plus d'étendue, lorsqu'il aura fait passer devant lui toutes ces révolutions des empires.

Aussi vous trouve-t-il tout préparé, lorsqu'il expose cette philosophie sublime sur Dieu créant l'univers par une parole de commandement

(1) Il faut se rappeler que ce discours présente ces trois parties l'exposé des faits, les considérations religieuses, les considérations politiques.

l'homme par une parole de conseil ; et que, remuant d'une main ferme tout le système de ces prophéties, qui ont étonné les défenseurs les plus acharnés du paganisme expirant, les Julien, les Celse, les Porphyre, il vous apprend à suivre, à la lueur de ces prophéties elles-mêmes, les divers états de ce peuple, qui en est souvent le dépositaire aveugle, sans que toutefois le vrai culte souffre chez lui la moindre interruption, que la vérité reste jamais sans témoignage. C'est ainsi qu'il vous conduit jusqu'à ce moment, souvent prédit encore, où le sceptre, en passant dans les mains de l'étranger, devait annoncer l'apparition prochaine du roi d'un peuple nouveau, du pontife d'une religion nouvelle. Mais il vous fait voir que cette nouvelle religion n'est que le développement prédit de l'ancienne, que ce nouveau peuple ne fait que s'incorporer à la portion fidèle du premier. Et il vous montre la même suite, le même caractère de perpétuité dans cette église chrétienne, qui ne triomphe pas moins des hérésies par un centre d'unité indestructible que des persécuteurs par la patience.

Vous auriez pu craindre que cet interprète des

pensées divines, que cet historien du ciel, si je puis le dire ainsi, ne vît trop froidement les choses de la terre; que l'histoire purement profane ne languît, ne périt dans ses mains par un effet même de la naturelle élévation de son âme. Il vous a bientôt détrompé, lorsque, ayant fait briller un instant encore cette grande lumière des prophéties qui embrassent les destinées de tant de peuples de l'antiquité, surtout dans leurs rapports avec le peuple élu, il vient à parler des merveilles, et des lois et des conquêtes de l'ancienne Égypte; de la magnificence et de la chute de Babylone; des sages institutions des premiers Perses; du barbare empire des Perses dégénérés; de cette Grèce si brillante par les arts, par la philosophie, par la liberté, par le courage; de Carthage et de son Annibal; enfin, de cet empire qui a englouti tous les autres. Partout, en abrégeant, il vous fait éprouver cet intérêt profond, qui ne semblerait pouvoir résulter que des plus vastes développements historiques. Mais, surtout, comme sa grande âme s'élève en présence d'Alexandre et de la liberté romaine! Comme il a senti ce qu'il y avait d'héroïque et dans cette liberté et dans

Alexandre! C'est Bossuet, sous Louis XIV, qui a peint, avec le plus de fierté et de grandeur, ces vertus romaines dont il n'était réservé qu'à nos derniers temps d'offrir d'abord la parodie dans des mœurs féroces, et ensuite la satire dans des écrits serviles. Telle est sa destinée, dans quelque système qu'il se transporte, de toucher toujours les plus nobles ressorts. S'il vous émeut, il vous éclaire bien davantage. Par exemple, s'il vous parle d'abord de la liberté d'Athènes avec l'enthousiasme de ses guerriers, il la juge enfin avec le sang-froid de ses philosophes. Je pourrais ajouter que c'est souvent à force de vous éclairer qu'il vous émeut. Ainsi, il vous donne une idée si nette, si vive de l'ancienne Rome, dans son sénat, dans ses assemblées populaires, dans sa milice, qu'il vous semble qu'en l'expliquant il la refait, qu'elle revit devant vous, qu'elle repasse par ses diverses périodes d'accroissement et de décadence.

Enfin, sur le tombeau de cet empire, il élève un dernier regard vers le ciel, pour y montrer le suprême moteur qui, subordonnant l'action des causes secondes à ses éternels décrets, entraîne,

précipite vers ses fins les nations et leurs chefs. Dans ce point de vue qu'il vous indique, pour une dernière fois, avec plus de force que jamais, ce peuple, si long-temps le confident privilégié des révélations divines, se présente à vous comme un grand peuple ; vous ne vous étonnez plus du grand espace qu'il occupe dans cet ouvrage, ou plutôt vous ne voyez plus que Dieu lui-même ; et vous restez dans une admiration profonde devant cette épopée d'un nouvel ordre, qui porte un tel caractère d'unité et de majesté tout ensemble.

Aurait-il pu continuer cette histoire avec la même grandeur jusqu'à son siècle, en restant toujours dans ce système des idées religieuses ? La souveraine sagesse ne nous a point laissé de ces révélations, de ces textes précis qui puissent nous aider à découvrir ou à soupçonner ses desseins sur les destinées ultérieures des peuples. Si pour pénétrer cet avenir, ou pour expliquer ce passé tout moderne, nous nous obstinions à faire parler cet oracle de la religion, devenu muet, nous nous exposerions à mettre le fantôme de nos imaginations à la place de la pensée divine. J'oserais croire que Bossuet a fait quelques tentatives sur les

temps postérieurs à Charlemagne, en essayant de se tenir toujours à la même élévation ; mais qu'il a vu une sombre nuit, et qu'il a reculé.

Si ce ressort de l'intervention divine eût été, pour Bossuet lui-même, si délicat, si dangereux à manier dans nos histoires modernes, il a pu l'employer avec le plus rare bonheur dans ces *Oraisons funèbres*, où le devoir de l'orateur est moins en effet de nous éclairer sur les événements ou sur leurs causes, que de laisser dans nos âmes une vive impression de cette providence générale qui gouverne le Monde. Nous sommes arrivés à cette partie de ses travaux, pour laquelle il a montré tout ensemble le plus de répugnance et de talent. Il a fallu, en effet, ou les ordres d'un roi, ou les prières de l'amitié, ou un concours de circonstances bien puissantes, pour que ce génie austère se parât de fleurs. Mais je craindrais de donner, par ce dernier mot, une fausse idée de ses chefs-d'œuvre en ce genre, tant il a su imprimer de gravité à ces sortes de discours. C'est surtout lorsqu'il remplit ou paraît remplir le rôle de panégyriste, que vous sentez en lui l'homme appelé à exercer sur la terre une perpétuelle censure au

nom du ciel. Nulle part il n'a foudroyé les vanités de ce monde avec plus d'éclat que dans ces solennités où il semblait condamné à s'incliner même sur leur tombeau. Mais en même temps avec quel charme vous trouvez en lui, au milieu de cet auguste ministère, toutes les affections de l'homme qui sait compatir à vos douleurs ! Ce double caractère de gravité et de tendresse recommande admirablement toutes ses oraisons funèbres, et surtout celles de la reine d'Angleterre et de la duchesse d'Orléans. C'est par ces deux prodiges de son génie qu'il a donné, dans cette nouvelle carrière, les preuves de sa mission auprès des rois.

Si vous portez un regard attentif sur ce premier discours, la pompe lugubre du début, où, vous retrouvez toute la majesté du génie de Tacite dans le début de ses histoires ; les aperçus d'un si grand éclat sur les causes des révolutions politiques, sur le caractère de l'infortuné roi, sur celui de cette reine qui vous semble un grand roi ; ce mouvement d'inspiration divine par lequel il vous force d'accueillir, comme une partie principale de son ouvrage, ce que vous auriez pu écarter comme une partie étrangère, je veux dire, ce ta-

bleau si développé où il peint cette multitude infinie de sectes divisées entre elles et l'homme qui profite de leur fanatisme en feignant un fanatisme encore plus grand ; l'énergie avec laquelle il retrace tant de maux ; la circonspection avec laquelle, devant la fille de Charles I^er^, il tait le plus grand de tous, se bornant à le faire entrevoir dans un avenir toujours plus sombre, et lorsqu'il arrive au moment fatal, s'interrompant pour laisser Jérémie déplorer à sa place des malheurs semblables : admirable artifice d'une âme qui sait rendre la douleur à la fois moins vive et plus religieuse ; cette invocation aux puissances célestes en faveur de cette jeune princesse qui naît au pouvoir de ses ennemis ; ce cri où il avertit la mère de cesser une héroïque résistance, parce que le trône est attaqué par une force surhumaine ; reproduisant ainsi d'un trait un des plus grands effets de l'antique épopée ; ces dernières paroles d'un ton si simple, où vous croyez entendre les accents d'une voix épuisée par des lamentations, lorsqu'il montre cette reine, après tant d'orages, paisible dans le sein de son Dieu ; des beautés si multipliées et si diverses, rassemblées dans la moins étendue de

ses oraisons funèbres, peuvent vous expliquer pourquoi elle vous semble si courte lorsque vous la lisez, et si longue lorsque vous l'avez lue.

Le deuxième discours sur cette jeune princesse, si subitement ravie à la France, produit un tel effet sur les âmes tendres et pieuses, qu'elles y sont naturellement ramenées, toutes les fois qu'elles voient disparaître de ce monde ces objets qui en sont la grâce, et qui auraient pu un jour en devenir l'exemple. Là s'épurent et s'adoucissent, d'une manière divine, les grandes douleurs que peut, que doit même ressentir alors la nature humaine. Et il ne vous faut point d'effort pour suivre l'orateur. Il s'est mis près de vous; il s'attendrit avec vous : ses premières paroles sont des gémissements. Mais il vous fait bientôt sentir de sa force. Bientôt vous vous élevez avec lui. La grandeur même avec laquelle il parle des vanités de la vie et des horreurs de la tombe a déjà porté dans votre âme, au milieu d'une sorte de frémissement, tous les pressentiments de votre immortalité. Et vous vous trouvez enfin avoir reçu, avec les leçons de la plus austère morale, toutes les émotions que doivent produire en nous la plus

touchante des élégies, le plus gracieux des éloges et le plus sublime des spectacles.

On sait que ce grand homme reçut de cette princesse (1) mourante un gage de son estime ; et que sollicité bien moins par un défi que par son cœur, il parvint, dans ce discours, à exprimer d'un mot, d'un geste, sa reconnaissance : tant cette âme ardente, qui ne semblait faite que pour les hautes pensées, savait saisir avec finesse ce qu'on aurait pu croire uniquement du domaine des esprits les plus délicats ! Ne serait-ce donc pas qu'un génie sublime renferme en lui-même toutes les sortes d'esprit ; qu'il lui suffit, pour les développer, de savoir se modérer et descendre ?

Comme il sait vous attacher encore, lorsqu'il peint la sérénité de la vertu dans la reine de France Marie-Thérèse, la vivacité et des passions et du repentir dans la duchesse de Gonzague, les austères devoirs de la magistrature dans l'un de nos chanceliers ! Condamné, dans un sujet si vaste, à me hâter sans cesse, j'écarte de tels discours qui sont bien aussi des chefs-d'œuvre, pour arriver à

(1) La duchesse d'Orléans, sur le point de mourir, chargea une de ses dames d'honneur de remettre à Bossuet une bague enrichie d'éme-

celui qui les efface tous, qui doit se présenter en outre avec tant de séduction à toutes les âmes, lorsqu'elles se disent que c'est l'éloge du plus grand des héros de l'ancienne monarchie, prononcé par le plus grand de ses orateurs devant le plus grand de ses rois.

Les commencements de ce discours marquent bien les efforts d'une âme qui, cherchant à surmonter sa douleur, ne trouve de soulagement, ne respire enfin que du côté du ciel. Alors lui est révélé, comme par une illumination soudaine, tout le plan de son discours : plan remarquable, où, faisant d'abord sa part à l'héroïsme, il répond, si je puis le dire, par un cri belliqueux, à toutes les imaginations qui l'attendaient aux plaines de Rocroi. Il sentait que le plus sûr moyen de consoler des âmes françaises sur la tombe du héros objet de leurs regrets, c'était de leur présenter la peinture prolongée de sa brillante jeunesse. Où donc, se disaient des

raudes. Des amis de ce grand homme lui demandèrent s'il pourrait faire allusion à ce trait dans son discours. C'était comme un défi. L'orateur y répondit par cette phrase, qu'il prononça dans la chaire, ayant la bague au doigt: « Et cet art de donner avec grâce l'a suivie, je le sais, jusqu'à « ses derniers moments. »

braves qui avaient combattu à Rocroi, et qui entendaient ce discours, où donc Bossuet a-t-il appris à parler si bien des batailles ? Un de nos prélats, racontant les victoires d'un de nos héros, comme un vieux guerrier qui aurait combattu à ses côtés, voilà un de ces tableaux dont il m'est doux d'enrichir mon trop faible ouvrage. Tel est son entraînement dans cet héroïque début, que vous diriez qu'il va vous donner, suivant l'ordre des temps, toute la vie du grand prince. Mais il est trop fort pour se laisser emporter au-delà des limites précises qu'il s'est marquées à lui-même. Lorsque vous avez repris assez de calme pour juger, vous voyez qu'il n'a fait que suivre, avec inspiration, un plan tracé avec inspiration encore ; et que, pour mieux captiver tous les auditeurs, l'intérêt qui résulte de la succession des faits est le premier que présente son heureuse ordonnance. A-t-il acquitté ce qu'il devait à la valeur et à la magnanimité, il vous délasse en peignant la bonté ; et c'est tout ensemble avec cette émotion qui pourrait l'inspirer, et avec cette élévation qui vous la fait trouver divine. Il la montre, dans le premier dessein de l'auteur de

notre être, comme un attribut distinctif de notre nature, aussi bien que la raison même. Passe-t-il aux qualités de l'esprit, il peint le génie guerrier sous de si vives couleurs, que vous croiriez que c'est la valeur encore qu'il veut peindre; et le plus magnifique des parallèles, où il semblerait indécis avec son siècle entre les deux héros, ses amis, reproduit toute la grandeur du début; et forcé, dans votre admiration, de jeter un regard en arrière, vous contemplez, une seconde fois, ce tableau de la bonté qui se présente avec un nouveau charme entre ces deux tableaux de la valeur et du génie. Quelle que soit votre confiance dans les ressources d'un si grand orateur, vous craignez qu'après tant de beautés, il n'arrive épuisé à cette partie de son ouvrage où il doit faire succéder à la gloire du héros l'humilité du chrétien; et vous seriez tenté de le croire épuisé en effet, lorsqu'il offre avec tant d'abandon les simples détails de la vie domestique du grand homme, si vous n'étiez averti, de temps en temps, par vos larmes, qu'il n'a rien perdu de son empire sur ceux qui savent l'entendre. Enfin, de ce fonds, si stérile en apparence, il fait sortir la plus éclatante lumière qui jamais ait em-

belli un ouvrage oratoire. Devant cette lumière, vraiment divine, s'évanouit, suivant sa conception primitive, toute cette gloire humaine qu'il vient de faire briller lui-même d'une manière si éblouissante. Vous vous croyez sur la tombe, non plus d'un héros, mais du Monde ; et par-delà ces ombres de la mort, il ne vous reste plus que ces deux célestes images du prince *plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi*, et de son panégyriste, de son ami, réuni pour toujours avec lui dans une autre existence.

S'il était possible que l'ardeur guerrière s'éteignît jamais en France, vous la ranimeriez avec ce discours, fait pour être également entendu dans nos camps et dans nos temples. Mais s'il se pouvait aussi que cette religion qui nous éclaire s'éclipsât parmi nous, avec ce discours encore vous feriez naître des soupçons et des regrets dans toutes les âmes généreuses. Sans cesse elles redemanderaient aux doctrines qui auraient osé la remplacer, les inspirations qui ont fait du plus ardent, du plus superbe des héros, le plus affectueux des amis, le plus modeste des hommes, et qui, dans Bossuet en cheveux blancs, ont produit son chef-d'œuvre.

DEUXIÈME PARTIE.

L'éloge de beaucoup de grands écrivains se réduit à celui de leurs ouvrages. Avec Bossuet, je ne suis qu'à la moitié de ma tâche. Il me reste à faire voir un admirable accord entre les traits distinctifs de son génie et ceux de son caractère. J'aurai atteint mon but, si, dans ce caractère où l'on a pu soupçonner de l'ambition, de la faiblesse, de l'intolérance, je montre le zèle, la prudence, la bonté.

(1) Et d'abord, voyez comme sa généreuse ardeur se déclare dès les premiers moments. A une époque remarquable par un esprit de turbulence et d'intrigue, avec tous les avantages de la naissance, de la fortune, de l'extérieur, d'un génie et d'une réputation précoces, des plus puissantes protections à la cour, à vingt-cinq ans, il se détermine à quitter la capitale pour aller vivre à Metz, uniquement livré aux fonctions du sacerdoce et aux études les plus austères. Il a même résisté aux sollicita-

(1) Zèle.

tions de son maître, de son ami, l'illustre docteur Cornet, qui voulait lui laisser sa place de grand-maître du collége de Navarre. Ce qu'il emporte précieusement au fond de son âme, ce sont les leçons de ce vénérable vieillard, qui l'avait initié aux plus pures doctrines ; ce sont les conseils du sage évêque de Lisieux, qui avait bien recommandé à ce prédicateur de seize ans, la merveille de l'hôtel de Rambouillet, de ne pas se hâter de monter dans les chaires de la capitale ; mais surtout ce sont les leçons, les conseils, les exemples de Vincent de Paul, dont il s'est fait l'humble disciple à Saint-Lazare, pour être bientôt après son heureux imitateur à Metz.

Là, l'inspiration qui l'anime se fait sentir, et par sa scrupuleuse assiduité aux moindres exercices religieux, et par sa forte application à l'étude des divines écritures, et par son inépuisable patience dans les controverses avec les nombreux protestants, avides de l'entendre. Un de leurs ministres les plus distingués, son respectable ami Paul Ferry, veut les raffermir par la publication d'un ouvrage où il a rassemblé toutes ses forces. Bossuet, par une prompte réfutation, qui est, pour

ainsi dire, sa déclaration de guerre aux nouvelles erreurs, ébranle le ministre lui-même, qu'il peut enfin compter au nombre de ses conquêtes; et les conversions se multiplient. Pour seconder l'heureuse impulsion qu'il a imprimée aux esprits, une maison destinée *à la propagation de la foi* est établie par l'évêque d'Auguste; il en donne les réglements: une mission est ordonnée par la reine-mère; il en est nommé le chef, et il en devient l'âme. Vincent de Paul, tu peux déjà sourire à un tel élève!

Si, au bout de six ans, il reparaît dans la capitale, c'est qu'il y est envoyé pour les intérêts de son chapitre. Mais des intérêts d'un ordre bien plus relevé ont bientôt enflammé son âme d'une nouvelle ardeur. Demandé partout pour le ministère de la parole, il se montre partout avec un empressement égal, trouvant toujours au fond de son cœur ce qui doit faire parvenir à tous les cœurs, ce qui doit rendre populaire la plus haute philosophie du christianisme. Et ne croyez pas qu'il cherche à se répandre dans ce monde dont il a fixé les regards. Au milieu du concours de tant d'hommes avides de le posséder, il s'est ménagé une retraite au Doyenné du Louvre, près de son vertueux ami,

l'abbé de Lameth. C'est là qu'il vit comme le guerrier sous la tente : c'est de là qu'après ce grand éclat de ses prédications, il va chaque année se renfermer dans son autre retraite à Metz, pour reproduire, aux yeux de ses concitoyens étonnés, la même simplicité de manières, la même sévérité de mœurs, la même assiduité à ses devoirs, qui l'ont recommandé à son début. Et cependant, sans parler de l'enthousiasme de toutes les classes de la société, quelles tentations délicates auraient pu le retenir à Paris ! La reine-mère a voulu entendre deux fois ce premier sermon, dont le texte, *Veillez sur ce dépôt*, à la suite des orages de la Fronde, allait si bien au cœur d'une mère si tendre, d'une reine si héroïque. Louis XIV s'est empressé de faire écrire à son père, pour le féliciter d'avoir un tel fils. Enfin, le héros qui a le plus agi sur son âme, et sur l'âme duquel il a le plus agi lui-même, le grand Condé, après un de ses discours prononcé dans la grande salle du Louvre, court à lui et l'embrasse. Dira-t-on que, comme il l'a fait observer de ce grand homme, il savait attendre sa gloire ; qu'il pouvait dédaigner une renommée contemporaine, parce qu'il éten-

dait ses regards sur la postérité; que c'était cette imposante perspective qui animait chez lui le zèle, si elle ne suppléait pas au zèle lui-même ? Mais de tant de discours qui ont fait l'étonnement de ses nombreux auditeurs, il n'avait écrit qu'une faible partie, et c'était sur des feuilles volantes qui n'ont été retrouvées que plusieurs années après sa mort ; et il a fallu tous les efforts d'une curiosité éveillée par un si grand nom, pour faire sortir de ces confus manuscrits cette volumineuse collection, qui pourrait suffire à la gloire de plusieurs orateurs ; et c'est avec la même indifférence qu'il a traité un grand nombre de ses chefs-d'œuvre. Ainsi, cette *Exposition de la foi catholique*, qui, manuscrite, avait donné Turenne à l'église ; qui, imprimée, a décidé tant d'autres conversions éclatantes, n'a enfin paru que sur les vives instances de Turenne lui-même. Ah ! changeons ici les noms, et en louant Bossuet, parlons son propre langage ; cette énergie, ou, si l'on veut, cet héroïsme du zèle, c'est la piété, mais cette piété sublime qui a brillé dans les Augustin et dans les Chrysostôme. Est-il enfin nommé évêque de Condom et précepteur du dauphin ? des scrupules

l'avertissent qu'il ne peut pas être à la fois l'un et l'autre. Il se consulte pendant un an pour savoir où il pourra être le plus utile, et il finit par sacrifier la place où il se plairait le plus à celle où il croit qu'il servira le mieux, la place d'évêque à celle de précepteur. Le roi cependant avait voulu que le titre d'évêque relevât en lui les fonctions de précepteur. Mais sa démission d'un évêché, pour mieux servir son prince et l'empire, le relèvera bien davantage dans l'esprit des peuples. Au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe, il fuit sans regret tout ce qui pourrait le distraire de cette noble pensée, qu'il peut concourir, pour sa part, à former un grand prince. Et il ne se borne pas à ces travaux, où pouvait se complaire son génie, à cette *Connaissance de Dieu et de soi-même*, à cette *Politique sacrée*, à cette *Histoire universelle*. Pour mieux atteindre à son but dans ce premier ouvrage, il pénètre dans les profondeurs de l'anatomie, et fait tomber le voile qui, jusqu'alors, avait dérobé cette science au vulgaire. Pour calmer tous les scrupules que font naître en lui des fonctions si délicates, et peut-être aussi pour dompter par la puissance de l'exemple l'in-

dolence qu'il a remarquée dans le jeune prince, il se jette au milieu des épines de la critique de l'histoire, il se fait commentateur comme Juste Lipse, fabuliste comme Phèdre, grammairien comme Vossius. Telle est sur lui l'impression du devoir, qu'il paraît toujours le remplir avec passion, lors même qu'il agit contre sa passion prédominante. Il faut qu'il se délasse, sans doute, de cette multiplicité de travaux souvent élémentaires; mais c'est en remplissant avec régularité ses devoirs d'académicien en homme qui voit toujours dans un honneur un devoir; c'est en défendant l'autorité de l'Église contre le ministre Claude, dans cette conférence célèbre, à la suite de laquelle de si grands personnages devaient être comme le prix du combat; c'est en se livrant à de lumineuses explications sur les écritures, dans les promenades publiques, au milieu de ce cercle d'amis si bien appelé le *concile;* c'est en combattant dans son roi ces passions trop tendres, qui font qu'on y cherche quelquefois le grand prince; en lui peignant la misère des peuples cachée alors sous la gloire; en proposant enfin à Louis XIV pour modèle Henri IV, mais Henri IV sans faiblesses.

Après plus de dix ans d'une existence aussi évangélique à la cour, nommé premier aumônier de Madame la dauphine et évêque de Meaux, il prélude aux vingt-deux années de son épiscopat en dirigeant, avec une constante sollicitude, les travaux de cette assemblée du clergé de 1682, qui a posé avec tant de grandeur, ou plutôt qui a indiqué, avec tant de réserve, comme déjà posées, les limites de la puissance pontificale et dans l'ordre spirituel et dans l'ordre politique. Ne pressentez-vous pas ici, de la part d'une âme si ardente, les ménagements les plus délicats ? N'avez-vous pas dû les pressentir encore, il n'y qu'un instant, lorsque je vous l'ai présenté en conflit avec son roi ? Et ne dois-je pas m'applaudir tout ensemble de pouvoir profiter, pour les développements du plan de ce discours, des riches développements d'un caractère, qui va toujours s'agrandissant avec ou les obstacles ou les honneurs ?

(1) Il a, dis-je, osé combattre les affections les plus chères de son prince. Je ne parlerai pas de cette première victime en présence de laquelle il s'est

(1) Prudence.

trouvé à l'autel. Après des résistances légères, elle a fini par y courir, et nous resterions enfin en admiration, non plus devant Bossuet, mais avec Bossuet lui-même devant cette héroïne du repentir.

Il a trouvé de bien plus grands obstacles dans cette favorite ambitieuse, d'autant plus redoutable, que son caractère n'était pas sans grandeur. Consulté enfin par son roi, il lui parle le pur langage de l'évangile, et la femme adultère est renvoyée. Mais il voit que cette séparation est un déchirement, que ce royal cœur en est profondément blessé. Il cherche à la religion comme un auxiliaire dans la gloire (1). Avec le ton d'une familiarité sublime, il envoie son prince aux combats. Et cependant la favorite essaie contre lui des menaces et même des promesses. Échouant toujours, elle fait faire des recherches ardentes sur la vie entière d'un homme si sévère pour les autres. Elle le trouve encore plus sévère pour lui-même; et elle soupçonne qu'elle pourrait avoir succombé sans retour. Elle se relève toutefois. Louis, sur le point de revenir de ses armées, a donné l'ordre de la recevoir d'avance à Versailles. Bossuet va au-de-

(1) Voyez ce qu'il dit, dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, sur la manière de combattre les passions.

vant de Louis comme un soldat qui viendrait se jeter entre son prince et l'ennemi. Il ne trouve point de compliment pour ses victoires ; il n'a que des gémissements pour ses faiblesses. Le prince, confus, se hâte de se débarrasser d'un tel témoin, d'un tel juge ; et le silence, toujours plus morne, de l'inexorable ministre des autels, est la dernière leçon qu'il adresse à son roi. Tant d'efforts cependant ne restent pas stériles. Bien plus que le temps, ils font tomber une scandaleuse puissance ; et ce qui est un résultat décisif pour l'objet que je me suis proposé, la favorite disgraciée se trouve l'amie de celui qui a concouru à sa disgrâce.

S'il a déployé une telle aisance dans sa conduite lorsqu'il était comme transporté sur une terre étrangère, à quoi ne devez-vous pas vous attendre, maintenant que je vais vous le montrer sur son propre domaine ? Dans cette partie délicate, où mon sujet m'engage, je ne crains pas de m'égarer, j'aurai toujours Bossuet devant moi. Une déclaration de 1673 avait étendu le droit de *régale* (1) à toutes les églises du royaume. Deux vertueux évêques résistent. Un vertueux pontife, Innocent XI,

(1) Le droit du roi de toucher les revenus des évêchés vacants.

répond d'une manière favorable à leur appel, et menace le roi lui-même. L'église gallicane pousse un cri de douleur, et se range autour du prince, qui convoque l'assemblée générale du clergé. Les esprits étaient émus. Bossuet craignait tous les excès du zèle en faveur de nos libertés. Je ne dirai qu'un mot : l'archevêque de Paris n'aurait pas même voulu qu'on parlât de la primauté du pape. Mais dans ces âmes généreuses, à cette exaltation qui avait besoin d'un modérateur se joignait cette sagesse qui peut encore le choisir, puisque c'est Bossuet que l'assemblée nomme son interprète pour le discours d'ouverture. En lisant ce discours, vous croyez entendre les cris d'un homme qui avertit ses amis qu'ils sont près d'un abîme. Ses terreurs se révèlent dès l'abord par le choix du sujet, l'*unité de l'église*. Vous voyez qu'il a les yeux toujours fixés sur des plaies saignantes encore à la suite des longs déchirements de la *réforme*. Il ne parle jamais de nos libertés qu'il ne parle encore plus haut de la prééminence du Saint-Siége ; et vous pouvez dire qu'il se montre à la fois le conseiller des papes, des rois et des peuples. Tout répond à ce début. La régale est effectivement étendue à toutes les églises du

royaume, mais avec des modifications heureuses, qui deviennent pour la discipline ecclésiastique une véritable conquête; et une lettre respectueuse, animée de tout l'esprit du discours, annonce ces améliorations au Saint-Siége. Le silence du souverain pontife se prolongeant d'une manière effrayante, une déclaration de principes devient de plus en plus le vœu du ministère et de l'assemblée. Bossuet seul s'en épouvante; mais c'est Bossuet lui-même qui est chargé d'écarter, par la circonspection de son langage, les dangers qu'il redoute. Et il présente alors cette déclaration célèbre, pure et noble expression des constantes doctrines de l'église gallicane; déclaration accueillie avec empressement et par l'assemblée, et par le ministère, et par tous les ordres religieux du royaume, sans en excepter celui de la part duquel on aurait pu craindre quelque résistance; déclaration, devons-nous le dire encore, d'autant plus précieuse aux yeux de Bossuet, qu'en marquant les limites de l'autorité pontificale, elle pouvait devenir un moyen d'étendre celles du catholicisme. Innocent XI, courroucé de ces deux opérations consécutives de l'assemblée, censure avec amertume

la première, et fait craindre de plus grands éclats pour la seconde. Bossuet, resté jusqu'à la fin l'interprète de ses collègues, exprime leur douleur dans un projet de lettre au clergé de France. Le souverain pontife les avait accusés de manquer de courage. Il fait entendre que le souverain pontife a manqué de prudence. Mais telle est la réserve de son langage, que vous diriez des frères qui gémissent entre eux de la colère d'un père mal informé. A Dieu ne plaise, toutefois, que je vante ici une circonspection où l'on finirait par trahir ses principes, par trahir la vérité. La circonspection que je vante n'est qu'une adresse de plus pour la faire triompher, en la conciliant avec la paix (1). Écoutez, esprits impatients qui remuez le Monde, et qui, par le contre-coup même des mouvements violents que vous avez imprimés, vous trouvez si souvent ramenés, avec tout le reste, bien en-deçà du terme de départ. Deux admirables modèles se présentent pour vous éclairer ou pour vous confondre ; et je ne sais lequel je dois nommer d'abord, de

(1) Je fais ainsi passer dans mon récit l'épigraphe qu'il a prise pour son grand ouvrage consacré à la défense de la déclaration de 1682 :

Veritatem et pacem diligite.

Bossuet ou de Louis. Je vois ces deux grandes âmes aller ensemble. Si Louis renvoie l'assemblée même avant l'acceptation du projet de lettre au clergé de France ; si, en 1688, il modère le zèle du parlement interjetant un appel au futur concile ; si, en 1693, il permet aux évêques nommés d'écrire à Innocent XII pour calmer sa douleur, et s'il écrit lui-même cette lettre, qui pourrait sembler une rétractation, avec quelle dignité il sait la commenter par cette autre lettre de 1713, et contraindre ainsi Clément XI à se désister de ses prétentions : et tout ensemble, quel heureux accord, durant cet intervalle de plus de trente ans, entre la conduite du grand roi et le discours du grand évêque ! Mais voyons Bossuet accorder lui-même sa conduite avec son discours. L'assemblée est-elle renvoyée ? il sent que tout le fardeau lui reste ; qu'il doit avoir les yeux toujours ouverts sur cette déclaration, monument de nos libertés ; et dès 1685, il a terminé cet ouvrage immense, consacré à la défendre. Il ne se nomme pas, il est vrai. Ce zélé défenseur de l'église romaine est réduit à cacher son nom, comme celui d'un ennemi ; et si, en 1695, il ose se désigner, c'est en chan-

geant le titre de son ouvrage, c'est en paraissant abandonner le sort de la déclaration à la colère de Rome (1). Il arrive même jusqu'au tombeau sans avoir publié son travail, et il conjure son neveu de confier l'ouvrage de 1685 aux seules mains de Louis, laissant la prudence de son roi marquer le moment de la publication. Mais s'il change le titre de son ouvrage, il en conserve les principes ; il les a même présentés dans un jour plus lumineux, et il va les fortifiant sans cesse par de nouvelles preuves jusqu'à sa dernière heure ; et lorsqu'en 1730 une copie défectueuse du premier travail est publiée chez l'étranger à la suite des temporisations, non plus de la cour de France (Louis XIV avait laissé paraître, en 1707, un ouvrage analogue), mais du trop timide évêque de Troyes, qui craignait pour son oncle les anathèmes du Saint-Siége, le Saint-Siége demeure dans le silence devant ce monument de la piété et du génie d'un évêque, qui se présente enfin aux yeux de tous comme un père de l'église. O paix de l'église et des nations ! ô union des deux puissances ! que vous êtes donc saintes, puisque Bos-

(1) *Abeat declaratio quò libuerit*, s'écrie-t-il.

suet avec tout son génie, et Louis avec tout son pouvoir, ont cru devoir d'abord tenir devant vous la vérité captive ; qu'elle est restée comme le secret d'une conspiration de l'évêque et du roi ! Mais aussi quel n'est pas l'empire de cette modération, qui, dans la défense de la vérité, fait du temps son auxiliaire, ou plutôt de l'évangile son modèle !

Ecoutez encore, ô vous qui semblez dans la joie lorsque vous avez de criants abus, des scandales à dénoncer au Monde. Jamais l'image du grand homme que je célèbre ne m'est apparue avec le caractère d'une plus profonde douleur que dans ce moment, où je vais cependant raconter un de ses plus beaux triomphes. Mais ce triomphe lui rappelle une des plaies les plus honteuses du christianisme. Dans toutes les congrégations religieuses de l'Europe il s'était élevé, depuis environ un siècle, un grand nombre de faux docteurs, dont les intentions pouvaient être pures, mais dont les maximes étaient bien funestes ; et c'est parce que les mœurs de la plupart d'entre eux valaient bien mieux que leur morale, que nous devons présumer que leurs intentions étaient pures. Ils n'avaient songé sans doute à faire fléchir la

règle que parce qu'ils désespéraient de redresser les mœurs. Aveugles, qui ne voyaient pas que transiger avec la corruption présente, c'était rompre avec la vénérable antiquité ; que la morale doit être fixe comme le dogme ; que, placés en première ligne pour la défendre, ils reculaient devant l'ennemi ; que cet ennemi, étalant dans ses maximes ce qu'on chercherait vainement dans sa conduite, pourrait bien tenir un jour un superbe langage, comme s'il avait seul de son côté les principes les plus sacrés parmi les hommes! Malheureusement pour une Société célèbre, si admirable par la force de son institution, par la réunion des plus beaux talents, par son héroïque ardeur à propager le christianisme dans des contrées lointaines et sauvages, par l'austérité des principes d'un grand nombre de ses membres, elle renfermait aussi, et plus qu'aucune autre, de ces corrupteurs de la morale, tous autorisés par les approbations (souvent surprises sans doute) de ses chefs ; au point que des adversaires inexorables osaient l'accuser d'avoir pour but bien moins de corriger que de gouverner le Monde. Mais ces adversaires eux-mêmes, se livrant aux investigations d'un esprit trop curieux sur cet abîme de la prédestination

et de la grâce, s'étaient quelque fois égarés. A la vue de ces grossiers écarts sur la morale et de ces subtiles erreurs sur le dogme, Bossuet est tout prêt à combattre. Mais afin de se ménager les plus grands avantages pour son principal objet, il frappe d'abord sur ces téméraires interprètes du plus illustre des pères de l'église. La sévérité des mœurs, l'éclat des talents de quelques-uns de ses antagonistes, ne le désarment pas. Il craint davantage que des talents si beaux, que des mœurs si pures ne servent de recommandation à l'erreur. Il s'efforce même de faire sentir à ces personnages si austères qu'ils doivent se défier des excès de leur zèle; qu'en aggravant toujours le joug de la morale, ils pourraient inspirer bien plus de découragement aux âmes faibles que d'enthousiasme aux âmes fortes. Mais il a bientôt rejeté ses regards sur les rangs opposés, et sentant la nécessité de faire réprimer, par une intervention imposante, ces scandaleuses maximes que l'antiquité profane n'a pas connues, il les dénonce d'abord à Innocent XI, qui n'en condamne qu'une partie et sous une forme que nos libertés repoussent (1); ensuite

(1) C'était dans un décret qui, émané du tribunal de l'inquisition, n'était pas dès lors admissible en France.

à l'assemblée de 1682, qui, sur le point de les condamner, reçoit l'ordre de sa séparation ; enfin à Innocent XI encore, qui a la faiblesse de n'écouter que sa colère contre cette assemblée, et demeure dans un silence obstiné. Il paraîtrait donc avoir momentanément contre lui et l'un de nos plus vertueux pontifes et le plus grand de nos rois. Le combat pour lui n'est que différé. Il attend pendant dix-huit années, et, dans la nouvelle assemblée de 1700, il croit avoir trouvé le moment de la victoire. Dans cet intervalle, ce premier parti, contre lequel il s'était prononcé, était sorti avec une nouvelle audace de son silence de trente ans ; et, d'une autre part, cette plaie de la morale relâchée s'était agrandie. Il dénonce à la fois ces deux fléaux Le premier ne trouve pas de défenseur ; le second paraît sur le point d'échapper à ses attaques. Je ne dirai pas, à Dieu ne plaise, qu'une telle assemblée, qu'un tel roi protégent les erreurs qu'il veut flétrir, ces erreurs monstrueuses contre lesquelles tous les cœurs droits se trouvent, ce me semble, naturellement armés. Plusieurs de nos évêques en avaient déjà condamné quelques-unes ; Louis avait déclaré qu'elles lui faisaient

horreur. Mais tous craignaient, en les frappant dans cette circonstance solennelle, de paraître frapper du même coup une Société qui régnait, pour ainsi dire alors, bien plus par la grandeur de ses services que par les intrigues de quelques-uns de ses chefs. Aussi attentif à ménager l'honneur des corps qu'à flétrir l'erreur des membres, Bossuet, d'accord avec le roi, présente ces affreuses doctrines en taisant les noms des auteurs. Voyant qu'on hésite encore, il s'élève à ce ton d'inspiration qu'un grand cœur et qu'un beau génie trouvent toujours sans effort dans les grandes circonstances. Il crie à ces timides évêques, que, seul, il aura l'honneur des censures qu'il provoque, et dans sa protestation sublime en faveur de la morale outragée, il entraîne enfin l'unanimité des suffrages. Qu'il soit béni de toutes les âmes généreuses, pour avoir aussi fortement uni dans sa pensée ces deux grandes choses, dont l'une sera toujours le plus bel appui de l'autre, la religion et la morale. Qu'il soit béni, pour avoir ainsi foudroyé ces docteurs insensés qui semblaient avoir voulu prononcer leur divorce. Mais, vous le voyez, la circonspection chez lui n'est jamais de

la faiblesse ; c'est toujours la force qui se modère, et qui, à la fin, se fait sentir dans sa plénitude, lorsque le moment d'éclater est venu.

Un si grand homme avait, depuis long-temps, attiré les regards de toute l'Europe. Les plus sages esprits de l'Allemagne l'appellent à l'une de ces négociations où les tempéraments, impossibles sur quelques points, devenaient bien délicats sur d'autres. Il s'agissait de la plus grande peut-être des affaires, du moins aux yeux du siècle de Bossuet, si ce n'est pas aux yeux du nôtre ; je veux dire, de la réunion de la Confession d'Augsbourg et de l'Église Romaine ; et dans cette négociation, je vois enfin Bossuet et Leibnitz en présence. Vos imaginations s'exaltent, même à l'égard d'un intérêt si différent de nos intérêts du jour. Vous vous attendez aux plus beaux développements des ressources du génie de part et d'autre, et dans la sphère la plus élevée ; et certes, votre attente ne sera pas trompée d'abord. Mais je le dirai avec douleur (car il ne peut pas entrer dans mon âme, lorsque j'honore un grand homme, d'en outrager un autre), Bossuet, faisant toutes les concessions que commandait la politique

et que permettait la religion, espérait trouver toujours dans Leibnitz un théologien, un philosophe, un homme d'état du premier ordre. Mais à la fin presque tout Leibnitz avait disparu, et Bossuet n'a plus fait que heurter contre un politique du moment, contre un docile courtisan de la maison d'Hanovre; et il a été réduit à regretter le bon sens et la candeur, et l'esprit de conciliation du premier négociateur, le modeste abbé de Lokkum. J'accuse, je dois donc m'expliquer. Tandis que Bossuet, avec toute la hauteur de vues de l'homme de génie et avec tout l'enthousiasme du chrétien, présentait des raisons de plus en plus décisives pour une réunion si désirée alors, Leibnitz à la fin calculait que, si la maison d'Hanovre donnait le signal d'un rapprochement entre les deux cultes, elle perdrait tous ses droits à la couronne d'Angleterre, aux yeux du parlement; et ce grand homme, si favorable jusqu'alors à l'Église Romaine, lui a été plus que jamais opposé, pour ne point déplaire à la maison d'Hanovre. Admirons davantage Bossuet, qui au milieu de ces intérêts passagers des princes et des empires, élève toujours ses regards sur la cité éternelle.

Il me serait facile de trouver, surtout dans les vingt-deux dernières années de sa vie, tout ce qui pourrait compléter avec éclat ce tableau, où la prudence s'unit au zèle. Je pourrais vous le montrer remplissant tous les devoirs non-seulement d'un évêque de Meaux, mais, si je puis le dire ainsi, d'un évêque universel, par l'activité avec laquelle il veille sur tout le monde chrétien, pour réprimer je ne sais quel esprit inquiet, je ne sais quelle fureur d'innovation, qu'il a remarqués avec épouvante dans le sacerdoce même. Mais j'éprouve enfin le besoin de me soulager du spectacle de tant de grandeur, par un tableau plus doux où brille la bonté. Que sais-je même si l'idée que vous avez tous conçue d'un esprit si élevé, si propre à l'empire, ne devient pas pour plusieurs une présomption contre cette partie de son éloge?

(1) Et cependant, sans insister sur la longue douleur qu'a laissée dans son cœur la mort de Turenne; sur sa correspondance si affectueuse avec le maréchal de Bellefond dans l'exil; sur l'aménité

(1) Bonté.

de son commerce, qui faisait que tant d'hommes venus ses admirateurs se retiraient ses amis, ne pourrais-je pas présenter comme des preuves de sa bonté, aussi bien que de son zèle, ces lettres si nombreuses adressées aux religieuses de son diocèse ; ce catéchisme, où un si grand homme s'entretient si volontiers avec l'enfance ; ces instructions si simples, si populaires, où il laissait mille fois entendre qu'il n'aurait jamais voulu parler un autre langage ; ces exhortations et ces prières, où s'épanchait son âme près des mourants, à l'instant résignés ou pénétrés comme d'une nouvelle vie ; ces écrits polémiques eux-mêmes, où son calme à supporter les outrages égalait son ardeur à combattre les sophismes ; ces visites pastorales, où il allait d'abord chercher le pauvre ; ces conférences ecclésiastiques, où il dirigeait des subordonnés, comme on avertirait des égaux ; ces synodes, où il ne faisait sentir de son autorité, qu'autant qu'il fallait pour que le magistrat ne fît jamais intervenir la sienne ; cette profusion de secours, où, tout entier aux indigents, il consultait, non ses moyens, mais leur misère ; enfin, ces rapports si multipliés qu'il aimait à se ménager

avec son troupeau ou avec ceux qui pouvaient en être séparés? Des conciliabules, interdits par une loi rigoureuse, se forment dans le voisinage de Meaux. S'armera-t-il de l'autorité de la loi contre des malheureux assez aveugles pour le craindre? Il se présente à l'improviste au milieu de leur assemblée épouvantée, et trouve dans son cœur ces paroles : *Mes enfants, là où sont les brebis, le pasteur doit y être. Je suis venu chercher mes brebis égarées, pour les ramener au bercail. Allons, de quoi est-il question aujourd'hui entre vous?* Est-ce bien une âme sans effusions, sans amour, qui aurait imaginé de semblables surprises ? Comme il nous dévoile par là, bien plus que par ses écrits, tout le fond de sa pensée; comme il aurait voulu que l'arme de la discussion fût employée avant tout contre la *réforme !* Ce héros, qui, dans un poëme célèbre, protège, contre les coups de son armée, l'adversaire qu'il va combattre en champs clos, est une image de Bossuet, qui semblait s'être réservé cette *réforme*, pour l'attaquer avec la seule puissance de son génie. Sans cesse il se jette entre l'autorité menaçante et des malheureux qu'il n'est pas moins jaloux de défendre que d'instruire.

Son palais est pour eux un refuge toujours ouvert, et souvent les plus fougueux en sortent sujets soumis et catholiques zélés. Aussi a-t-il pu écrire, avec vérité, aux nouveaux convertis de son diocèse : *Bien loin d'avoir ici éprouvé des tourments, vous n'en avez pas même entendu parler*, et des cris de reconnaissance et d'amour ont-ils, dans toute l'Europe, couvert les cris de rage du ministre Jurieu.

Cependant, me direz-vous, il a loué cette révocation de l'édit de Nantes. Oui, il l'a louée et même avec transport, sans l'avoir conseillée toutefois. Mais il l'a louée dans les premiers jours, avant qu'un ministre impitoyable en eût fait la plus déplorable des mesures ; il l'a louée lorsque l'empressement, au moins apparent, des peuples à courir dans nos temples laissait soupçonner à peine l'action du pouvoir ; il l'a louée, parce qu'au fond de son âme il croyait d'abord y voir l'événement le plus favorable à la religion et à la paix. Après tant de convulsions qui avaient parmi nous signalé la Réforme, la guerre civile semblait fuir avec elle loin de nos contrées, et tout un grand peuple se confondre de nouveau dans le

même culte, dans ce culte, hors duquel, il faut bien se le rappeler ici, Bossuet ne voyait point de salut pour le genre humain. Tenez compte des croyances lorsque vous osez juger les caractères. Celui qui croit servir son pays par le sacrifice de ses enfants n'est pas, à vos yeux, un père dénaturé; c'est, dites-vous, et j'y souscris, un citoyen héroïque. Celui qui loue avec transport une mesure rigoureuse pour un petit nombre, dans laquelle il croit voir les plus grands avantages, et pour la paix d'un grand empire et pour l'éternel avenir de ses concitoyens, ne devrait pas non plus mériter votre haine, lorsque ce que vous appelez son intolérance est à ses yeux l'humanité même, élevée à son plus haut terme, placée dans son plus beau jour. Je viens de dire : Tenez compte des croyances ; je pourrais ajouter, en suivant, en développant la même pensée : Tenez compte de l'esprit des temps, faites la part du siècle, cette part souvent immense, ô vous, censeurs inexorables, qui nous parlez de tolérance! Pour vous modérer dans vos censures, dites-vous à vous-mêmes, que ce que vous condamnez aujourd'hui avec un chagrin si superbe, vous

l'auriez peut-être, au milieu des événements, accueilli avec enthousiasme ou provoqué avec importunité. Bossuet n'a fait que mêler sa voix aux acclamations de la France. Accusez donc ici, dans Bossuet, non point un défaut d'humanité (la France avec lui aurait été barbare), mais, puisqu'il faut enfin le dire, dans un si beau génie, un défaut de prévoyance, une fausse vue de l'esprit. Dites, dites, si vous voulez, que le tort de Bossuet, comme de Louis, est de n'avoir pas su mieux voir que son siècle ; mais n'attaquez pas son caractère ; vous iriez plus loin que vous ne pensez. N'attaquez pas son caractère ; c'est une justice que je demande à la nation française d'aujourd'hui, au nom de la nation française d'alors, dont Bossuet était l'organe.

Ne croyez pas m'accabler, en me disant que vous trouvez dans ses écrits une dissertation, où il attribue à la puissance publique le droit du glaive pour la répression de l'hérésie. Puisqu'il présente sur ce point tant de rigueur dans ses principes et tant de douceur dans sa conduite, concluez plutôt que la nature avait mis en lui un grand fonds de bonté, contre lequel a heureusement échoué toute

la rigueur de ses principes ; et reconnaissez, à la louange de son caractère, que, sur une question restée si délicate, si enveloppée encore dans son siècle, c'est dans son cœur qu'il a trouvé la vérité.

Qu'on ne m'oppose pas non plus son démêlé avec un autre grand homme (1). Doit-on s'étonner qu'il lui soit échappé quelques paroles, quelques démarches trop vives dans une discussion de cinq années, sur des points qui intéressaient, à ses yeux, les fondements du christianisme et de la morale ? Pour être justes, voyons avant tout en lui le premier élan qui a été celui du chrétien, et dans un mouvement si beau, oublions quelques irrégularités inséparables de la faiblesse humaine. Disons qu'il a tellement aimé l'église, qu'il n'a pas balancé à lui sacrifier le plus illustre de ses amis ; et voyons dans la grandeur de la victime la grandeur de son âme. Hésiteriez-vous ? Cependant il n'existe pas ici de milieu. Ou Bossuet, comme on n'a pas craint de le prétendre, a couvert du prétexte des intérêts les plus sacrés une honteuse jalousie contre un grand homme, son ami, et il

(1) Fénelon.

descendrait jusque dans la classe des âmes viles; ou la perspective elle-même de l'opinion flétrissante, que je combats, ne l'a pas détourné d'un sacrifice, où il était peut-être la première victime, et il se placerait au premier rang des âmes héroïques. Or, je vous le demande, lorsque, dans le cours d'une si belle vie, une action se présente, qui ne laisse point d'autre parti que l'admiration ou le mépris : encore une fois, hésiteriez-vous? Voyez donc dans le fait qu'on m'oppose le dernier trait qui vient achever un grand caractère. Vous gémissez, sans doute, et je gémis avec vous, mais c'est en le couronnant.

Sachons donc voir dans Bossuet cette bonté qu'il nous montre avec tant de complaisance dans son héros; et si nous avons sur son siècle l'avantage d'avoir mieux apprécié la hauteur de son génie, que son siècle n'ait pas sur nous l'avantage d'avoir mieux connu la beauté de son âme, ou plutôt qu'il nous apprenne à la connaître. Lorsqu'une génération a aimé un grand homme, son contemporain, elle doit entraîner les suffrages des suivantes. Si, en effet, Bossuet n'avait pas éprouvé lui-même des sentiments affectueux, il ne les aurait

pas inspirés à ceux qui l'ont vu de près. Unissons-nous donc par la pensée à ce diocèse de Meaux, qui le revit comme un père dans cette convalescence sitôt suivie de sa mort. Unissons-nous à cet auditoire qui ne put retenir ses larmes, lorsque ce grand évêque, à soixante-quinze ans, fit entendre ces dernières paroles de son dernier discours : *Je veux que vous vous souveniez qu'un certain évêque, votre pasteur, qui faisait profession de prêcher la vérité, a rassemblé dans un seul discours toutes les vérités de votre salut.*

Je n'aurais pas exprimé tout ce que j'ai senti sur ce grand homme, si je ne finissais par le rapide tableau de ce qu'il aurait pu être sur ces deux brillants théâtres de toutes les sortes de gloire, dans Athènes et dans Rome.

Dans Athènes il aurait eu l'âme trop élevée pour se borner aux affaires politiques, et trop ardente pour se borner aux spéculations de la philosophie. Il aurait brillé tour à tour dans l'académie et à la tribune. Comme Démosthène, il aurait excité les applaudissements du peuple; comme Phocion, il les aurait dédaignés, et, mieux que Socrate encore, il aurait mérité la colère de

Melitus. Dans Rome mourante, après avoir bravé Catilina, il n'aurait pas flatté Octave. Ou plutôt Rome n'aurait pas vu s'élever un Octave. Ses antiques lois n'auraient pas succombé. Le génie du plus grand de ses capitaines se serait arrêté devant le génie du plus grand de ses citoyens, rassemblant en lui seul Cicéron et Caton.

« O France ! voilà le grand homme que tu as produit. Tu ne dois donc jamais désespérer de toi-même. Dans cette nouvelle ère, où tu es entrée, que son génie reste toujours avec toi ; et alors, tu sauras concilier, et dans le présent et dans le passé, ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes ; puisque tu pourras montrer aux deux Mondes, dans ce parfait accord, dont paraît désespérer le Nouveau, ces principes augustes d'une fierté généreuse, d'une stabilité imposante, d'une morale inébranlable, je veux dire, la liberté du peuple, la majesté du trône, la sainteté des autels (1).

(1) Un goût sévère m'ordonne le sacrifice du morceau qui suit. Je le conserve au moins dans une note, afin de correspondre, autant qu'il est en moi, aux nobles vues qui ont dirigé l'Académie dans le choix du sujet de poésie (1). Il devait se placer avant l'apostrophe à la France.

(1) C'était sur la délivrance de la Grèce.

« Mais pourquoi chercher ce qu'il aurait dit, ce qu'il aurait fait dans « des temps éloignés des nôtres ? Ah ! le théâtre où nous sommes mérite « peut-être qu'on n'en cherche pas un autre à Bossuet. Lorsqu'il nous « peint avec tant de complaisance Alexandre vengeant la Grèce des « Barbares ; lorsqu'il ne dédaigne pas de citer à un grand pape cette « question, héroïque saillie de son élève : Pourquoi l'Europe ne s'arme-« t-elle pas contre le Turc ? lorsqu'à la fin de son grand ouvrage, sur « la déclaration de 1682, et dans l'éloge de la reine de France Marie-« Thérèse, il laisse échapper le même vœu, d'une manière si inattendue « et si touchante ; lorsqu'enfin il retrace à différentes reprises le sublime « tableau des Machabée, faisant un appel à tous les courages, pour « défendre la religion et la liberté de leur pays contre un prince exter-« minateur, qui prétend ne châtier que des rebelles ; pouvons-nous « douter que, comme ce grand écrivain de nos jours (M. de Chateau-« briand), qui, si souvent nous le rappelle, il ne se fût placé à la tête « de cette association vraiment française, en faveur de cette Grèce « renaissante, qui a juré, sur les débris et sur les cadavres, de rester « chrétienne et libre ! »

EXAMEN

DE

CE DISCOURS.

Un éloge doit être un jugement: or, lorsqu'on vent apprécier Bossuet, ce qui frappe d'abord, c'est le génie; ensuite, c'est le caractère, qui en reproduit la grandeur et même en corrige les écarts. Qu'on me pardonne ce mot, qui prouve bien que j'ai voulu juger. Il ne s'adresse pas (à Dieu ne plaise) au sublime défenseur de nos dogmes; il s'adresse surtout à l'ardent panégyriste d'une mesure qui devait être si funeste. Au moins, si ce grand homme, dans les premiers moments, en a fait l'éloge par ses discours, il en a fait ensuite la satire par sa conduite; et j'avertis ici ses détracteurs de mieux diriger leurs coups, de ne pas attaquer son caractère, lorsque c'est son caractère qui répare les torts de son génie.

Raisons qui ont déterminé l'auteur, 1° à diviser ce discours en deux parties, l'une pour le génie, l'autre pour le caractère;

Cette première vue sur Bossuet m'a déterminé à diviser son éloge en deux parties, l'une pour les qualités de l'esprit, l'autre pour les qualités du cœur.

En commençant par les qualités de l'esprit, j'ai voulu me conformer à l'ordre des impressions reçues; et cependant je n'ai point dérogé à la loi d'un intérêt progressif, puisque la deuxième partie devait, contre l'attente commune, recevoir autant d'éclat que la première de la nature des événements qu'il m'a fallu retracer, et plus de chaleur de la nature des objections qu'il m'a

2° à commencer par le génie;

fallu combattre. Et n'est-il pas plus important encore de détruire des préventions défavorables à un beau caractère que de justifier, même par des aperçus très-brillants, la haute idée qu'on s'est depuis long-temps formée d'un beau génie? Ne pourrais-je pas, enfin, ajouter que rien ne nous dispose à bien étudier le caractère d'un homme dans sa conduite, comme de bien étudier son génie dans ses ouvrages? C'est ainsi que dans ce discours, dès les premières pages, consacrées à la sublimité des pensées de Bossuet, j'ai pu faire pressentir les dernières, consacrées à sa bonté.

3° à adopter une ordonnance très-forte.

Si je m'étais borné à faire connaître son génie par des jugements sur ses ouvrages et son caractère par l'exposé de sa vie, ma composition aurait eu le double inconvénient d'être trop longue et trop peu oratoire. Il fallait une ordonnance; et afin que le discours n'eût pas l'air d'une ode, une ordonnance d'autant plus forte, que, dans un sujet si grand, le mouvement de la pensée devait être plus vif. L'orateur, pour peu qu'il se sentît de l'effervescence dans l'imagination, devait se défier avant tout de cette imagination même; il devait se hâter de la mettre sous des lois, sans toutefois s'asservir à ces transitions pénibles, qui, indiquées avec sécheresse ou avec faste, rompent ou ralentissent le mouvement oratoire. Le grand art est que, toujours rapides, elles soient plus souvent dérobées que senties, et que, si on les remarque, ce soit plutôt après coup, comme un trait imprévu, qu'à l'instant même, comme un ornement cherché.

Idée de la première partie.

Une fois en contemplation devant ce génie de Bossuet, j'ai voulu me conformer encore à la succession des impressions reçues, en parlant des élans de la pensée, des combinaisons de la méthode, des séductions d'un simple langage; m'imposant ainsi la loi de redoubler toujours

d'efforts pour soutenir, par les artifices de mon discours, un intérêt qui, d'après les combinaisons de mon plan, semblait devoir toujours décroître. Il est visible que cette partie de mon ouvrage, où j'ai essayé de peindre Bossuet à grands traits, doit être condamnée par mes juges, si elle ne laisse pas vivement empreinte dans leurs âmes l'idée du grand orateur. Après ces aperçus généraux, qui correspondent à toutes ses productions ; afin de compléter mon travail, je m'attache à celles qui doivent fixer de préférence les regards d'une assemblée littéraire; et je trouve, dans la nature de ces productions très-diverses, de faciles passages de l'une à l'autre, en suivant, autant qu'il est possible, l'ordre des affections de l'auteur pour ses différents travaux. Il en résulte que je commence par les sermons et que je finis par les oraisons funèbres; c'est-à-dire, que je commence par le genre de travail qu'il aimait le plus et où il a brillé le moins, et que je finis par celui qu'il aimait le moins et où il a brillé le plus. Partout je m'efforce de bien déterminer les traits caractéristiques et les limites de son talent. Louer ainsi, c'est définir. Aussi, on ne devra pas s'étonner que j'aie si fortement indiqué à l'admiration des vrais juges la sublimité constante de son langage sur le premier de nos mystères, puisque c'est surtout par là que Bossuet se distingue de tous les hommes. C'est à ces hauteurs qui épouvantent notre raison, qu'il a été donné à cette imagination si forte de trouver, comme en se jouant, la plus brillante poésie qui fut jamais. Si, dans les considérations générales qui commencent, et dans les considérations de détails qui terminent cette première partie de mon discours, je me suis assujetti à un enchaînement non interrompu; bien loin de le faire résulter de quelques aperçus bizarres ou

stériles, j'ai voulu qu'il pût devenir souvent un moyen de plus pour faire ressortir les intentions, les vues, le génie enfin de Bossuet. C'est ainsi que les trois écrits consacrés à l'éducation du Dauphin, la politique sacrée, la connaissance de Dieu et de soi-même, l'histoire universelle arrivent dans mon exposition à la suite les uns des autres, et que je fais sentir dans le troisième ce qui le rattache aux deux premiers. Quel a donc été mon procédé pour faire connaître ces différents ouvrages, sans excéder les bornes d'un discours? Quel est du moins le modèle idéal dont j'ai essayé d'approcher dans ma faiblesse? Je devais éviter, et cette facile ressource des citations, par lesquelles j'aurais ressemblé à un peintre qui, désespérant de représenter un objet, le montrerait; et ces commentaires en dithyrambes, où, en voulant marquer l'ordre des idées d'autrui, on ne sait pas en mettre dans les siennes, et ces analyses décolorées, comme celle de l'*Esprit des Lois*, par d'Alembert, cet esprit, si distingué d'ailleurs qui semblait avoir voulu mesurer le génie de Montesquieu avec le compas du géomètre. Il fallait concilier, dans un langage qui me fut toujours propre, les attentions d'un critique et l'inspiration de Bossuet lui-même, dans les moments heureux où il voyait l'ensemble et pouvait soupçonner les plus brillants détails de sa composition; et il fallait encore que tout fût emporté dans la mienne par le mouvement le plus rapide. Voilà le but élevé auquel j'ai osé aspirer, comme tout artiste doit faire. Si je n'ai pas eu le talent d'y atteindre, j'ai au moins la franchise de l'indiquer, ou, si l'on veut, le courage de poser moi-même la loi effrayante d'après laquelle je dois être jugé.

Idée de la deuxième partie.

J'ai fait la deuxième partie avec ces trois idées : zèle, prudence, bonté. Il se peut bien que ces trois qualités

se soient soutenues au même degré chez Bossuet dans tout le cours de sa vie, surtout depuis le sublime serment de son doctorat. Elles se manifestent cependant d'une manière plus sensible, la première dans sa jeunesse, la deuxième dans sa maturité, la troisième dans ses vieux jours. Tel est, en effet, assez généralement, l'ordre de la nature. Nous voulons d'abord avec énergie; nous jugeons ensuite avec circonspection; enfin, sur le bord du tombeau, au souvenir de ces faiblesses humaines, si souvent reproduites autour de nous, avec la conscience des longs efforts que nous avons faits pour les combattre en nous-mêmes, nous inclinons plus que jamais à l'indulgence et à la pitié. C'est surtout dans cette dernière période que ces êtres privilégiés, qui semblaient se détacher de leur espèce par la force du génie et du caractère, s'en rapprochent par ces sentiments affectueux qui viennent former le charme d'une existence affaiblie; *ut esse Phœbi dulcius lumen solet jamjàm cadentis.* La nature humaine peut s'étonner alors de ses richesses, puisqu'elle trouve, dans son fonds, quelque chose qui, même sans ce prestige de la jeunesse et de la gloire, pourrait suffire à l'enchantement de la vie. Du moment que j'ai pu subordonner à ces traits distinctifs d'un beau caractère tout ce que j'avais à dire sur celui de Bossuet, je suis passé d'une biographie à un discours. La différence de ces deux sortes d'ouvrages est trop saillante pour qu'on puisse s'y méprendre. Le biographe rassemble les principaux événements d'une vie, pour les exposer suivant l'ordre des temps; l'orateur en choisit quelques-uns pour les exposer suivant l'ordre de ses idées principales. Le biographe raconte, l'orateur prouve, ou c'est pour prouver qu'il raconte. Or, en observant ces trois qualités, *zèle, prudence, bonté,* qui viennent prédominer successi-

vement dans la vie de Bossuet, j'ai vu, comme je vais bientôt le faire pressentir, que l'intérêt croissait de l'une à l'autre, dans une bien plus forte proportion, il est vrai, de la première à la deuxième, que de la deuxième à la troisième. Mon discours devait donc les offrir dans un ordre qui se trouvait à la fois celui des temps, celui de la nature, celui d'un intérêt progressif. J'ajouterai que cette subdivision du zèle, qui m'aurait contrarié dans le début de la première partie, devait me servir dans le début de la deuxième. En effet, si dans le début de la première, j'ai dû condescendre à l'impatience des imaginations qui, éveillées à ce seul nom de Bossuet, veulent être transportées dès l'abord à toute la hauteur du sujet, tel qu'il est du moins généralement envisagé; dans le début de la deuxième, j'ai dû me conformer à ce précepte de l'art, qui veut que l'on fasse succéder à de fortes émotions des émotions d'un ordre plus doux. Or, après cette longue contemplation du génie de Bossuet, pouvais-je mieux délasser les esprits qu'en leur offrant cette subdivision du zèle, qui est, de tout mon sujet, la partie la moins susceptible d'éclat sous le point de vue littéraire, en même temps qu'elle est la plus relevée sous le point de vue moral? Vous y voyez d'abord le simple prêtre, sans autre passion que celle de cette religion qu'il brûle de faire connaître et de faire pratiquer aux autres, comme il la connaît et la pratique lui-même. C'est bien là, avec les caractères les plus manifestes, la vertu même des Augustin et des Ambroise et des Chrysostôme. La faute aurait été bien grande, de manquer un pareil trait. Elle aurait été bien plus grande, de le dissimuler. Le malheureux orateur, dans la crainte puérile de déroger à ce qu'il voudrait appeler le genre académique, n'aurait pas senti que là s'offraient à lui,

pour cette deuxième partie, les plus solides fondements de son ouvrage. On n'en saurait douter, si l'on considère que, sans cette énergie du zèle ou plutôt cet héroïsme de la vertu, que le stoïcien a cherché, que le chrétien a trouvé, la prudence ne servirait le plus souvent qu'à égarer les autres, et la bonté qu'à s'égarer soi-même. Mais bientôt le sujet s'agrandit aux yeux de tous, lorsque Bossuet est forcé de réunir à toute l'énergie du zèle tous les tempéraments de la prudence, dans les circonstances les plus remarquables où puisse être placé un évêque, en face et de son roi, et du souverain pontife, et de l'église gallicane, et de la plus puissante des congrégations religieuses, et du plus beau génie de l'Allemagne. Etonné alors des richesses d'un tel sujet, vous craignez que l'intérêt ne fasse plus que décroître. Si vous croyez à la bonté de Bossuet, vous vous attendez à une certaine fadeur de discours. Si vous n'y croyez pas, vous vous attendez à de violents sophismes. C'est donc dans cette partie, consacrée à la bonté, que tous, amis et ennemis de Bossuet, attendent l'orateur. C'est là qu'est, pour ainsi dire, le nœud de l'ouvrage. C'est dire que c'est par là que l'ouvrage devait finir.

Il ne me reste plus qu'à résumer, avec toute la précision possible, les parties de ce discours relatives à trois points importants.

Sur la déclaration de 1682, j'ai fait en sorte que mon discours devînt l'expression de cette haute prudence, qui, dans Bossuet, rassemblait tous les ménagements du siècle et tous les scrupules du sanctuaire. Sur la condamnation des casuistes relâchés, j'ai vu, comme Bossuet lui-même, la morale avant tout. Sur la révocation de l'édit de Nantes, j'ai cessé de suivre ce grand homme; pour condamner, dans toute l'amertume de mon âme,

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ce qu'il avait trop tôt loué dans toute la joie de la sienne. Or, j'aurais manqué aux devoirs, je ne dirai pas d'un panégyriste, mais d'un juge, si en convenant que Bossuet avait failli, je ne m'étais pas attaché à bien caractériser sa faute, à présenter tout ce qui devait la faire passer de la classe des vices du cœur dans celle des erreurs de l'esprit.

APPENDICE.

Plein de ces dernières idées, j'ai dû être étonné de cette phrase d'un écrivain aussi judicieux que M. Patin (1). « L'éloge de la révocation de l'édit de Nantes n'était de la part de Bossuet qu'un hommage oratoire. »

Ce serait le cas de crier à M. Patin :

« Tu le fais criminel, pour le justifier. »

Si cet éloge n'avait été qu'un hommage oratoire ; en d'autres termes, si Bossuet avait condamné dans son âme ce qu'il vantait dans son discours, il n'aurait été qu'un lâche ; et c'est là que serait son crime. Dites plutôt que cet éloge était l'expression de sa reconnaissance pour une mesure, qui lui semblait la plus favorable à la religion et à la paix. Jamais ce grand homme ne s'est exprimé avec plus de chaleur. On n'est pas aussi éloquent, lorsqu'on n'est pas sincère. Je donnerais la vivacité de son langage pour une preuve de sa conviction, de même que je donne sa conviction pour son excuse. C'est-à-dire, que j'absous le cœur aux dépens de l'esprit, non seulement ici dans Bossuet, mais encore dans ce grand nombre d'autres hommes supérieurs qui, pendant tant de siècles,

(1) M. Patin et un autre écrivain remarquable, M. St.-Marc-Girardin, ont consacré à Bossuet en 1827 les prémices de leurs talents. Vous trouverez leurs discours dans la belle édition, que MM. Didot frères viennent de nous donner des œuvres de ce grand homme.

ont failli avec les nations, sur ce principe devenu si vulgaire de la tolérance religieuse.

Mais je ne devais pas me borner là. Sur un point si important, qui tient à l'histoire de l'esprit humain, je devais en outre faire sentir, avec tout l'entraînement oratoire, comment une erreur aussi générale, où étaient tombés les plus beaux génies, avait été possible. C'est ce que j'ai essayé de faire. Et l'impression produite par ce morceau tout entier sur l'auditoire de Caen et sur plusieurs esprits éminents à Paris, m'a laissé croire que je n'avais pas tout-à-fait succombé dans mes efforts pour élever cette partie de mon ouvrage à la hauteur du magnifique sujet proposé par l'Académie française.

M. Maillet-Lacoste a publié en 1822, d'après la demande et une souscription de ses élèves de rhétorique du collége de Rouen, un recueil in-8°. de 400 pages, sur lequel Dussault a porté ce jugement dans le journal des Débats du 17 avril 1822 :

« Ce volume renferme un grand nombre de morceaux « écrits en divers temps, et tous remarquables par la « sagesse des vues et par l'éclat du talent. Quelques-uns « étaient des actes de courage aux époques, où ils furent « publiés ; et il n'en est aucun dont le sujet n'éveille « l'attention, qui ne promette de l'intérêt et ne tienne « sa promesse. Le recueil est précédé d'une préface qui « n'en est pas un des moindres ornements, et dans la- « quelle éclatent toute la verve, tout le feu et toute

« l'imagination qu'on trouve avec tant de plaisir dans les « autres compositions de l'auteur. »

Les pièces de ce recueil, qui n'existe plus dans la librairie, réunies aux discours prononcés par l'auteur depuis 1822 et à ses leçons choisies sur la littérature latine, pourraient former trois volumes in-8°. de 400 pages.

ERRATA.

P. 12, l. 11.
Lisez : les élévations sur les mystères.
P. 96, l. 22.
Lisez : fût.

FIN.

DE L'INFLUENCE POLITIQUE

DES

ÉTUDES UNIVERSITAIRES,

DISCOURS

PRONONCÉ LE 5 JANVIER 1837,

DANS LA SALLE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN,

A L'OCCASION

DES ATTENTATS CONTRE LA VIE DU ROI;

PAR

M. MAILLET-LACOSTE,

Professeur de Faculté à Caen, ancien élève de l'Ecole Polytechnique,
membre des Académies de Caen, de Rouen, du Gard.

DEUXIÈME EDITION.

CAEN,

CHEZ A. HARDEL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE FROIDE, 2.

1844.

Extrait du Mémorial du Calvados du 11 *janvier* 1837.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant dans nos colonnes le discours par lequel M. Maillet-Lacoste a ouvert, jeudi dernier, son cours de littérature latine, et dont nous avons déjà constaté le succès auprès de l'assemblée nombreuse qui se pressait pour l'entendre.

Le débit passionné de l'orateur, qui s'est fait l'heureuse habitude de parler sans cahier, a sans doute été pour quelque chose dans l'impression qu'il a produite; mais nous croyons aussi que cette composition, si intéressante par l'à-propos, si philosophique par le fond, si oratoire par la forme, peut se passer de cet avantage, et qu'elle est un de ces morceaux que les esprits les plus difficiles éprouvent le besoin de lire plusieurs fois.

Extrait d'une lettre du 31 *janvier* 1837,

DE M. LE COMTE DE LAVILLEGONTIER, PAIR DE FRANCE.

..... Je viens de vous relire pour la troisième fois.... Je trouve que vous avez parfaitement conçu et conduit votre sujet, et que jamais ne fut faite plus large et plus complète défense de notre instruction scolastique..... Ce que vous dites de la loi du tyrannicide est admirable. L'effet en a dû être éclatant; il serait à désirer que les journaux reproduisissent au moins ce morceau.

Extrait d'une lettre du 27 *juillet* 1837,

DE M. DE SALVANDY, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

..... Je ne puis que vous féliciter des sentiments qui vous ont dicté ces pages, aussi noblement pensées qu'élégamment écrites.

Extrait d'une lettre du 16 *mars* 1837,

DE M. ADOLPHE BLANQUI.

..... Votre discours ne m'apprend rien que je ne sache de l'élévation de vos pensées et de vos magnifiques formes de style, dont j'éprouve encore, après bientôt vingt-cinq ans, la favorable influence *.

Extrait du Courrier Français du 12 *décembre* 1837.

APRÈS QUELQUES CITATIONS:

..... Nous regrettons de ne pouvoir citer des fragments plus nombreux du discours de M. Maillet-Lacoste. Mais nos lecteurs apprécieront tout à la fois le talent de l'écrivain et la sagesse du penseur dans ce peu de lignes, que les matières politiques nous forcent de réduire, quoiqu'elles appartiennent aussi à la politique. La presse parisienne ne saurait d'ailleurs négliger aucune occasion de rendre justice au mérite des professeurs qui, dans les départements, s'élèvent, par la noblesse de leurs sentiments, jusqu'à la hauteur d'une mission philosophique et politique.

* Professeur de rhétorique au lycée de Nice, en 1814, lorsque M. A. Blanqui y était élève, j'ai eu le bonheur d'assister aux premiers développements de ce beau talent, qui est aujourd'hui un des ornements de notre littérature.

MAILLET-LACOSTE.

DE L'INFLUENCE POLITIQUE

DES

ÉTUDES UNIVERSITAIRES.

Une objection souvent reproduite, qui attaque sur un point capital le système de nos études, a dernièrement retenti au sein de la plus respectable assemblée, à la suite du plus horrible attentat (1), et pourrait bien retentir avec plus de vivacité et de fréquence (2) depuis l'attentat nouveau (3) dont nous frissonnons encore.

(1) Discours du baron de Morogue dans la Chambre des Pairs, quelques jours après l'attentat d'Alibaud.

(2) Cette objection a été reproduite par M. de Tracy, dans la séance du 7 juin 1837.

(3) Sept jours avant ce discours, avait été commis l'attentat de Meunier.

Ne devez-vous pas craindre, nous fait-on entendre, que ces républiques de l'antiquité, incessamment offertes à l'esprit de la jeunesse, n'y laissent enfin des impressions fatales sous le point de vue politique ? Voué par la nature de mes fonctions, comme par celle de mes goûts, à la littérature d'un peuple qui, dans les jours de son énergie, a plus qu'aucun autre foulé aux pieds les doctrines monarchiques, je puis dire que j'écoute cette objection avec les dispositions que doivent exiger de nous ses auteurs. Du moment que l'on peut soupçonner dans nos enseignements le moindre péril, pour la stabilité de nos institutions, pour la vie de nos princes, pour les paisibles développements de cette brillante civilisation moderne, que des furieux, tout en parlant de progrès, tendraient à faire rétrograder jusqu'aux excès les plus hideux de l'état sauvage ; dès ce moment, nous, surtout, les guides en première ligne de cette jeunesse qui représente l'avenir de la France et peut-être du Monde, nous devons nous faire un devoir de tout examiner, et une sagesse de tout craindre. Si donc il était possible que nos élèves sortissent de ce commerce avec

l'antiquité plutôt aveuglés qu'éclairés sur ces devoirs du citoyen, dont un de nos honorables collègues vous a si dignement parlé (1), nous ne devrions pas balancer, ou plutôt le législateur lui-même ne devrait pas balancer un instant. Continuant, si je puis le dire, au nom de l'ordre social, les dévastations de ces barbares des siècles d'ignorance, il devrait mutiler, soustraire à tous les yeux, des chefs-d'œuvre où le génie même serait un malheur de plus pour les nations. Mais le culte de la monarchie, surtout de la monarchie telle que nous l'avons faite dans ces derniers temps, n'exige pas de nous d'aussi douloureux sacrifices. Je dis plus : il en souffrirait. Ce sera le partage de ce discours.

Une pensée bien pénible doit le dominer tout entier: c'est que l'homme peut abuser de ce qu'il y a de meilleur, de ce qu'il y a de plus auguste, pour se précipiter, quelquefois même avec les intentions les plus pures, dans les écarts les plus funestes. Si, négligeant de pénétrer dans la nature des institutions humaines, pour appré-

(1) Discours prononcé, le 4 novembre 1836, à la séance solennelle de rentrée de l'Académie royale de Caen, par M. Lecerf, professeur de Code civil.

cier les avantages et les inconvénients qui doivent en résulter, nous voulions juger uniquement d'après les horreurs qui s'offriraient de toutes parts à nous, tout rentrerait peut-être, à nos yeux, dans un affreux équilibre, et, au lieu de juger, nous ne pourrions que pleurer et gémir. Ames amies de la paix et de l'ordre, ames pieuses, je vous le lirai donc: Un peu plus de force dans votre douleur, puisque la douleur peut obscurcir toutes les lumières de notre intelligence. Ainsi, dans ce moment où des idées funèbres nous obsèdent, essayons de raisonner malgré nos souffrances, comme le guerrier s'efforce de combattre malgré ses blessures.

I.

Vous craignez que le spectacle de ces anciennes républiques n'égare notre jeunesse. Je ferai cette première question. Niez-vous leurs vertus? mais du moins ce ne sont pas des vices que leurs historiens présentent à notre admiration. Ce sont principalement de ces vertus que vous invoquez vous-mêmes avec une si louable persévérance; je

veux dire, la religion du serment, le respect pour l'autorité des pères et des vieillards, le mépris des richesses et même des honneurs, la noblesse des procédés au milieu de la fureur des guerres, le dévouement enfin pour son pays. Eh bien! si toutes ces vertus n'avaient existé chez des peuples qui se sont maintenus si long-temps à la tête de l'espèce humaine, il faudrait remercier ces écrivains de les avoir inventées. En voulant honorer leur patrie, ils auraient servi le genre humain, et ici le roman vaudrait mieux que l'histoire. Oui, si, comme vous le croyez, cette république romaine, par exemple, n'avait jamais été qu'un assemblage de brigands habilement disciplinés (1), ce serait une vérité terrible qu'il faudrait cacher à la Terre. En effet, en présentant une telle république dans sa monstrueuse férocité, vous ne sauveriez pas l'honneur de tant de monarchies qui se sont abaissées devant elle, et vous enlèveriez au moraliste ses plus grands

(1) Je réponds surtout ici à un de ces déplorables ouvrages produits sous l'influence du despotisme impérial; ouvrage qui trouve de nombreux approbateurs, même de nos jours; j'entends cette longue diatribe d'un membre de l'Institut, de M. l'Évesque, contre la république romaine.

avantages, lorsqu'il veut exciter à la vertu cette multitude des ames faibles, puisque la prééminence parmi les peuples se serait trouvée pendant tant de siècles le partage du crime. Voilà les conséquences auxquelles vous vous condamnez, lorsque, dans ce tableau qui nous présente, chez le même peuple, un si admirable enchaînement d'abord de vertus et de prospérités, ensuite de corruption et de décadence, vous venez effacer les vertus. Alors une des branches les plus riches de l'histoire est frappée de stérilité entre vos mains; ou si elle produit encore des fruits, ils sont empoisonnés. Voyez plutôt les choses sous un jour qui ne peut humilier que le vice. A l'exemple du plus beau génie (je ne veux pas même vous opposer ici une autorité profane), à l'exemple du plus beau génie de l'Eglise naissante, lorsque, dans ce magnifique ouvrage de la *Cité divine*, il vient à parler des Romains, expliquez plutôt cette grandeur de plusieurs siècles par des vertus, devenues au moins les auxiliaires d'une politique profonde; et vous ne ferez que partager l'opinion qui avait prévalu jusqu'à nos jours. Je vais plus loin. En même temps que vous

cesserez d'attaquer les fondements sur lesquels s'appuie la certitude de toutes les histoires, vous penserez sur les effets généraux des vertus et des vices, et comme les plus fortes têtes qui se soient jamais occupées des gouvernements, et comme la multitude. C'est en effet une opinion heureusement dominante parmi les hommes, que les prospérités durables sont le plus souvent le partage des peuples fidèles à la morale; que la misère et la servitude deviennent tôt ou tard le châtiment de la mollesse dans l'opulence et de la tyrannie dans la victoire ; que le crime peut bien obtenir quelques prospérités éclatantes et faire gémir à ses pieds la vertu, mais que presque toujours son triomphe passe comme un coup de tonnerre. Et ces disgrâces de la vertu sont encore, sous un point de vue, un bonheur, puisque, si sa prospérité est un attrait pour la faiblesse, sa misère est une épreuve pour la force, et tout ensemble un avertissement pour tous d'élever plus haut leurs regards. Qui veut réfléchir alors, même indépendamment de toute révélation, doit soupçonner à ce drame de la vie un dernier acte qui ne se passe pas sur la terre.

Craignez donc, en voulant flétrir un peuple, de compromettre la morale elle-même aux yeux de ces hommes qui, malheureusement pour notre espèce, formeront toujours la majorité chez tous les peuples. Laissez ce travers à notre moderne despote, que la grande image de cette république romaine faisait sans cesse pâlir. Comme ces ames artificieuses, qui calculent tous les avantages qu'elles peuvent recueillir de l'indignation et des illusions de la vertu, il n'a fait qu'entretenir, au profit de son despotisme, une erreur produite à force de crimes dans ces tristes jours, où les bourreaux de la France s'offraient souvent à elle avec des noms romains.

Sans doute que la morale a été quelquefois outragée, non-seulement dans les mœurs de ces grands peuples, c'est le sort de la faiblesse humaine, mais même dans les principes de leurs plus grands philosophes, c'est, par contre-coup, la gloire de la religion qui nous éclaire. Vous n'en devez craindre aucune impression funeste dans les jeunes ames. Sous l'influence de cette religion divine, l'enfant, en présence de ces grands génies, devient un juge souverain, aussi ferme que

modeste. Il prononce avec conviction, mais aussi avec regret, et contre Platon, lorsqu'en posant ses lois il oublie celles de la pudeur ; et contre Aristote, lorsqu'il déclare que l'homme peut, sans crime, asservir son semblable ; et Contre Caton, lorsqu'au milieu des misères de la vie, il ne sait pas attendre le signal du départ. Et il s'attache à cette religion avec un plus vif amour, lorsqu'il voit les égarements de ces beaux génies, qui ne l'ont pas connue. Ainsi, en fixant ses regards sur ces républiques anciennes, il est confirmé dans la véritable morale, et par les vertus des peuples, et par les erreurs des sages.

Craignez-vous l'effet de ces vertus mêmes sur une jeunesse monarchique? Redoutez-vous un parallèle où la monarchie succomberait au fond des cœurs? Tout-à-l'heure je vous reprochais de calomnier la nature humaine. Je pourrais vous reprocher maintenant de calomnier la monarchie elle-même. Je pourrais vous dire : Vous considérez donc ce culte de la royauté comme une superstition qui craindrait un moment d'examen ? Vous ne sentez pas alors l'excellence de votre propre cause ; c'est vous qui l'outragez. Mais sans

m'élever, au moins pour le moment, à aucune considération politique, je pourrais vous dire de vous fier davantage à l'effet naturel que les vertus produisent, surtout lorsque c'est le génie même qui, dans ses immortelles compositions, s'est chargé de les retracer, de les faire revivre à nos yeux. Non-seulement elles laissent dans les ames un désir plus ou moins vif de les imiter, elles y laissent encore ces précieuses idées d'ordre qui forment leur essence. L'ame n'est pas moins éclairée qu'échauffée au récit de ces actions qui honorent l'humanité. Des vertus d'une position, elle a conclu à l'instant les vertus d'une autre. Ainsi, le dévouement du républicain pour sa patrie produit le dévouement du sujet pour son roi, puisque, dans tout gouvernement régulier, s'immoler pour son roi, c'est s'immoler pour sa patrie encore. Mais ici même je m'abuse avec ceux que je veux combattre. Je parle comme si dans ce mouvement, dans ce progrès de nos idées, ce passage d'un gouvernement à un autre offrait un intervalle dangereux à franchir. Ah ! écartons un instant ces tristes idées de notre maturité, surtout d'une maturité flétrie par les révolutions. Tâchons

de retrouver les émotions, les souvenirs, du moins, de notre premier âge. Lorsque nous étions sous le charme de ces belles actions de l'antiquité, cette question de la prééminence des gouvernements s'offrait-elle à nous? Venait-elle répandre son froid sur notre plaisir? Je ne dirai pas qu'à cause du petit nombre de nos idées politiques elle était au-dessus de nous; je dirai que, dans la vivacité de nos émotions, nous étions au-dessus d'elle. Nous faisions bien mieux que d'étudier ce que les gouvernements peuvent offrir de délicat dans ce balancement des pouvoirs. Nous admirions des vertus, qui répareront toujours ce que ce balancement peut offrir de défectueux; et si nous étions Grecs ou Romains dans notre admiration, ce n'était que pour devenir de meilleurs Français. Le plus beau de nos siècles, à vos yeux surtout, partisans de la monarchie absolue, ce siècle lui-même déposerait en ma faveur. Jamais l'antiquité n'a été plus vivement étudiée parmi nous que sous ce roi, qui a mérité à tant d'égards le titre de Grand, et jamais la France n'a été animée d'un esprit plus monarchique. Et ce n'était pas à force de haïr les Romains que les

grandes ames d'alors apprenaient à chérir l'ordre public, puisque les vertus romaines ne sont pas moins vantées dans leurs écrits que dans ce discours ; que c'est même le plus sublime de nos théologiens comme de nos orateurs, qui les a peintes avec le plus de fierté et de grandeur. Il n'était réservé qu'à nos derniers temps d'en offrir d'abord la parodie dans des mœurs féroces, et ensuite la satire dans des écrits serviles.

Jusqu'ici je crois avoir fait sentir que, dans le cas où la supériorité des vertus serait évidemment du côté des anciens, nous n'aurions pas besoin, nous, instituteurs de la jeunesse, de refaire, de parer l'histoire de cette France monarchique, pour corriger dans l'esprit de nos élèves l'effet qu'auraient produit toutes ces histoires de l'antiquité. On devrait même bien plutôt soupçonner que le plus beau moyen de faire cesser cette supériorité, ce serait de la présenter vivement à notre nation, d'en importuner, si je puis le dire, sa fierté. Mais cette supposition, dans laquelle j'ai raisonné en premier lieu, n'est-elle pas aussi fausse qu'elle est pénible pour notre orgueil? Je ne veux pas même parler ici de ces vertus enfan-

tées par une religion inconnue à l'antiquité ; de ces vertus, dont le plus frappant caractère est de dédaigner l'admiration du monde, de même que trop souvent un des travers du monde est de ne pas savoir les admirer. Je craindrais qu'on ne reprochât à cette partie du parallèle le même défaut d'intérêt qu'à ces épopées, où des demi-dieux, protégés par une armure divine, combattent contre des hommes chargés d'une armure vulgaire. La victoire est gagnée sur ce premier champ de bataille; et je vois quelque chose de plus fort que la modestie, quelque chose que les Romains n'ont jamais nommé : je vois l'humilité, la parure des vainqueurs. Orgueil humain, je redescends sur ton domaine ; et je te demande si, du côté de ces vertus brillantes, qui obtiennent ton premier hommage, elle peut craindre un parallèle avec qui que ce soit, cette nation qui s'est distinguée entre toutes les autres par le culte de l'honneur. Dans ce combat de gloire, aurions-nous besoin, ou des prodiges incontestables de ces derniers temps pour établir notre grandeur, ou de ces louables illusions du patriotisme pour y croire ? Ah! je suppose que cette fin du dernier siècle eût

vu périr non-seulement nos anciennes lois, mais ce peuple français tout entier, et que nous fussions, nous, une nation véritablement nouvelle, établie sur son tombeau; je vous le demande, Messieurs, cette nation française, sans parler de la splendeur de ses arts et des trésors de sa littérature, puisqu'il est ici uniquement question de vertus; cette antique nation, avec l'impétuosité de son courage, la franchise de son caractère, l'aménité de ses mœurs, l'héroïsme de sa gaîté dans les souffrances, les aimables effusions de sa pitié pour les souffrances d'autrui, ne passerait-elle pas, à nos yeux, dans ces tableaux de l'histoire, à la suite des Grecs et des Romains, comme un troisième ornement de l'espèce humaine? Et s'il fallait nous prononcer, serait-ce pour le peuple, qui mettait ses complaisances dans les spectacles des gladiateurs? Nous nous écrierions sans doute, au milieu des grandes choses qui s'offriraient des deux côtés à nous, que le plus grand fut le plus humain; et à force d'admirer et d'aimer tout ensemble, à force de nous identifier avec les objets de notre admiration et de notre amour, nous nous trouverions encore Français. Or, comme il est incontes-

table que tout gouvernement contraire à la nature doit avoir pour effet de dégrader les ames, ne nous resterait-il pas une impression favorable au gouvernement, même imparfait, sous lequel se serait perpétué, à travers tant de siècles, un peuple si énergique et si brillant ? J'ai payé mon tribut à la monarchie et à la France ; je reviens à cette antiquité républicaine, sans craindre de paraître aveuglé par mon enthousiasme pour elle.

Vous nous direz peut-être : Ce ne sont pas les vertus de ces anciens peuples que nous craignons, ce sont leurs écarts. Ces révolutions si multipliées peuvent en laisser le germe dans les ames ; il est à craindre que les jeunes imaginations ne s'exaltent, et n'enfantent des vœux parricides. Nous voudrions surtout leur dérober ce scandale de princes dépossédés, mis à mort. Je réponds d'abord à cette dernière partie : Déchirez donc aussi la plupart de nos histoires modernes, puisqu'il n'en est presqu'aucune où ne se reproduise ce scandale. Et encore est-il quelquefois bien moindre, ou même nul, chez les anciens. Quelles sont en effet, dans leurs histoires, la plupart de ces victimes du courroux populaire ? Des ambitieux, qui

viennent bouleverser l'ordre antique d'une société libre, pour se mettre à la place de l'autorité légitime, et qui succombent ensuite, comme sur un champ de bataille. Car alors chaque citoyen était non-seulement autorisé par une coutume universelle, mais encore excité par des récompenses éclatantes à frapper l'usurpateur. Le malheureux savait d'avance que, du moment qu'il s'élevait au-dessus des lois de son pays, il se plaçait en face de ses concitoyens sous la loi de la guerre. Or, en supposant que cette loi devînt aussi la nôtre, jamais ce qu'elle a de noble dans son objet ne rachèterait, à nos yeux, ce qu'elle a de sauvage dans ses moyens, ou de hasardeux dans son application; jamais elle ne serait qu'un contresens dans nos mœurs. Ici, Messieurs, il pourrait me suffire de citer le trait qui, dans nos temps modernes, aurait pu sembler le plus capable de séduire parmi nous toutes les ames généreuses : je veux dire, l'action d'un si mâle courage de cette femme (1), qui partit de cette ville, pour délivrer la France du plus ignoble de ses tyrans. On sait l'effet pé-

(1) Charlotte Corday.

nible qu'en ressentirent même la plupart des hommes les plus courroucés contre la faction dominante du moment. Il fut décidé alors que le poignard, qui pourra bien armer quelque monstre ou quelque furieux, dans tous les systèmes, ne sera jamais parmi nous une arme nationale. Sur cette terre natale des sentiments héroïques, nous voulons voir notre ennemi en face, et nous voulons qu'il nous voie. Notre premier mouvement en l'attaquant est de lui crier de se défendre ; et notre générosité est plus forte que notre colère. A la hauteur où sont placées les ames vraiment françaises, surtout lorsque l'instruction vient, comme ici, ajouter à leur noblesse, elles résisteraient sur ce point délicat au prestige des plus illustres exemples. et elles ne condamnent pas avec moins de sévérité Brutus sacrifiant César aux lois, que César lui-même sacrifiant les lois à son ambition ; ou, si l'ancienne Rome nous présente une coutume, une loi, qui justifie Brutus, c'est cette coutume, c'est cette loi qu'elles condamnent : loi monstrueuse en effet, qui, pour la solution de la question politique la plus grave, dans cette circonstance unique, où le même homme doit être

juge et bourreau, court, à chaque instant, la chance terrible de faire représenter la société tout entière par le plus vil de ses membres. Je reviens à la première partie de votre objection; ce qui me conduit à la seconde partie de ce discours, je veux dire, aux avantages qu'une monarchie peut recueillir des histoires de ces anciennes républiques.

II.

Sans doute que les révolutions y sont fréquentes; mais le meilleur préservatif contre ces révolutions, si souvent malheureuses, n'est-il donc pas leur histoire ? Ne sortons-nous pas du récit de ces catastrophes comme de celui des tempêtes ? A la vue de ces ébranlements politiques, dont les résultats sont incalculables, ne trouvons-nous pas dans notre terreur un commencement de sagesse? Je veux que des ames ardentes et féroces conçoivent alors des projets de bouleversement. Mais cette multitude, sans laquelle ces ambitieux seront toujours comme des généraux sans soldats, apprend en même temps à redouter des commotions

où elle est presque toujours instrument et victime.

Si le premier vice qui se développe dans l'homme est l'orgueil, le premier gouvernement, pour lequel l'homme doive éprouver du penchant, est certainement celui, où le malheur d'obéir, ce malheur si grand pour l'orgueil, est si habilement déguisé au premier aspect. Offrez donc à la jeunesse l'histoire de ce gouvernement, mais avec persévérance, d'une manière développée. C'est lui offrir l'histoire des mécomptes de l'orgueil : puisque le même peuple, qui a refusé de se donner un chef, ne tarde pas à sentir, et souvent au milieu des plus douloureuses secousses, qu'il s'est donné plusieurs maîtres. De cette histoire des républiques, nous recueillons bientôt cette moralité précieuse, que cette forme de gouvernement est, non pas celle qui tend le plus à enfanter des vertus, mais celle qui peut le moins s'en passer, à cause de cette obstination du peuple à jouer ou à essayer le rôle de monarque ; qu'elle est pour les nations ce qu'est pour les guerriers une armure pesante, qui protège la force et écrase la faiblesse. Plus même nous avons admiré d'abord

les vertus dont elle a pu s'honorer, plus nous lui soupçonnons ensuite un côté faible, un principe profond de désordre, puisqu'elle a pu rendre si souvent ces vertus inutiles pour le bonheur. Que dis-je, inutiles ! Combien de fois nous les voyons fatales à ceux qu'elles décorent, ou à l'Etat même ! Rappelez-vous ces grands personnages, qui finissaient par trouver comme une armée ennemie dans ce peuple soupçonneux, dont ils étaient la gloire ou les sauveurs. Rappelez-vous encore ces ames généreuses qui, dans ces agitations perpétuelles, où il est si facile de perdre de vue la droite route, bouleversaient l'Etat à force de vouloir le servir. N'éprouvons-nous pas alors le besoin d'un système qui dérobe à une aveugle multitude la direction de ses propres destinées, arrache le génie et la vertu à cet ostracisme, sous lequel elle se complaît à les placer, et, par la stabilité des institutions, fasse sentir une barrière, ou plutôt un appui, aux ames les plus fortes ?

Aussi, avec quel enchantement voyons-nous s'élever et s'affermir l'autorité de ce sénat, la véritable décoration de la république romaine ! Comme, dans ces douces illusions que produit

l'histoire, nous nous pressons autour de ces grandes figures, les Menenius Agrippa, les Cincinnatus, dont l'apparition vient calmer les flots populaires! Hésitons-nous jamais entre Fabius et Varron, entre Cicéron et Clodius ? Ne courons-nous pas au Capitole, à la suite de Scipion, vainqueur des tribuns comme de Carthage ?

Jeunesse, vous êtes exposée peut-être à bien des orages; vous vivez dans un siècle où, pour parler le langage romain, les dernières centuries menacent de s'armer, avec plus de précipitation que de mesure, de toute la puissance du nombre. Souvent vous serez forcée de braver leur colère pour leur bonheur. C'est dans le sénat romain que vous trouverez, pour les combattre, vos armes les plus belles.

Eh ! qu'a fait, dans le principe de nos débats, cet orateur (1) qui devait être un jour un des ornements du sénat français ? Il n'a fait que répéter à une multitude insatiable de liberté les fortes paroles que le grand Cincinnatus adressait à des romains ingrats.

(1) Lally Tolendal.

Vous voyez donc que c'est surtout au milieu de ce fracas des gouvernements populaires que la jeunesse doit se trouver sur la voie des idées d'ordre, de stabilité. Ses maîtres n'ont plus besoin que d'un léger effort pour la conduire jusqu'aux résultats politiques les plus précieux. Mais, sous ce dernier point de vue, les anciens sont encore des maîtres. Ce que le simple exposé des faits a pu ébaucher dans les jeunes ames, ces grands écrivains l'achèvent. De l'ensemble de leurs compositions historiques, il résulte un esprit de modération qui vient calmer les têtes les plus ardentes. Salluste lui-même, si corrompu et si factieux, nous semble transformé en un autre homme, lorsqu'il passe des intrigues du forum et des brigandages d'un proconsulat à cette majestueuse tribune de l'histoire. Il parle de la vertu comme Caton, et de Catilina comme Cicéron même. De tels historiens, par leur gravité, nous font mieux apprécier et les plaisanteries quelquefois si malheureuses de l'écrivain le plus ingénieux du dernier siècle, et peut-être de tous les siècles (1),

(1) Voltaire.

et les déclamations de l'un de ses plus fougueux disciples (1). J'ajouterai que ce n'est point par l'ennui qu'ils nous font acheter la sagesse. Ils nous offrent, dans des proportions étonnantes ce qui peut exalter les ames, et ce qui doit les tempérer. Par leurs harangues, si fortement empreintes de l'intérêt des circonstances, ils nous plongent dans tout le feu des passions du moment, et par leurs réflexions ils nous en retirent. Haletants à leur suite, à travers tant d'événements qui semblent recommencer leurs cours, nous nous trouvons tour-à-tour acteurs et juges ; et nous jugeons plus sainement après, parce que nous avons plus vivement senti d'abord. Vous diriez que ces grands hommes ont appliqué à l'histoire une règle établie par un autre grand homme (2) pour un autre genre de composition. Ils n'émeuvent notre sensibilité que pour la mieux diriger, que pour faire pénétrer plus avant dans nos ames les hautes leçons qu'ils nous destinent.

Mais je ne suis pas encore arrivé au but que je me propose. Je me compare ici à un voyageur

(1) Raynal.
(2) Aristote.

qui, après une excursion dans des contrées lointaines, ne veut prendre de repos que dans sa patrie. Cette aristocratie, pour laquelle nous venons de faire des vœux au milieu des excès d'une aveugle multitude, ne nous épouvante-t-elle pas quelquefois dans ses vengeances ? Ne soupirons-nous pas alors après une troisième puissance, qui, par une intervention imposante, sépare les combattants, ou réprime du moins les excès de la victoire ? Je demande même si, à la vue de ces agitations sans cesse renaissantes, nous ne sommes pas quelquefois tentés de nous réfugier jusque dans le despotisme d'un seul, comme l'a fait une des têtes les plus fortes de nos jours (1), qui, il est vrai, sait admirablement réparer les erreurs de sa politique par la sévérité de sa morale et par la hauteur de ses pensées. Or, nous n'avons pas besoin de sortir de ces anciennes histoires, pour reconnaître que ce sublime génie, à force de reculer devant ces gouvernements populaires, ressemble enfin à ces hommes qui, poursuivis par l'ennemi, vont toujours, jusqu'à laisser bien loin

(1) M. de Bonald.

derrière eux leur plus ferme rempart. En effet, ces histoires nous offrent aussi de ces monarchies informes, où des rois, se condamnant à vivre sans lois fondamentales, sont comme des sauvages parmi les rois. Or, que voyons-nous dans ces monarchies? Si les peuples résistent au joug, les explosions d'une liberté qui, repoussée par le despote, rentre par des tempêtes, et son énergie, qui aurait animé l'Etat, devenant un feu qui le dévore; si les peuples s'abattent sous le joug, une effroyable dégradation dans les ames, qui fait le plus souvent qu'un grand empire figure parmi les nations, non plus comme une puissance, mais comme une proie : dans le premier cas, tous les crimes des ames féroces; dans le second, tous les vices des ames lâches ; et dans les deux cas, de malheureux princes, livrés au supplice d'une position incertaine, orageuse, puisqu'ils sont presque toujours victimes des intrigues du palais, lorsqu'ils ne le sont pas des fureurs du peuple ou des soldats. Nous ne tardons pas à reconnaître que c'est seulement cette royauté sans règle que ces grands historiens ont prétendu flétrir, lorsqu'ils ont eu l'air de céder aux préjugés

de leur nation, d'écrire sous la tyrannie de cet aveugle serment de haine à la royauté; ou, s'il était possible qu'ils eussent condamné en effet cette royauté même, limitée, ou plutôt consacrée par des lois, nous leur opposerions ces illustres philosophes, leurs contemporains ou leurs compatriotes, qui l'ont vantée; et, dans le conflit de ces grandes autorités, notre raison resterait libre pour juger par elle-même.

Ainsi, de toute cette antiquité, avec la turbulence de ses démocraties et les fureurs de ses despotes, s'élève comme un hymne continuel en faveur de cette monarchie tempérée, qui était depuis long-temps dans nos mœurs, qui est aujourd'hui dans nos lois. Vous êtes donc dans une position bien meilleure que vous ne pensiez, ô vous, hommes respectables, auxquels je me suis constamment adressé dans ce discours, vous, sans cesse tournés vers un passé déjà si loin de nous! Vous n'avez pas besoin de mutiler, de torturer l'histoire, de lui arracher des flatteries pour un gouvernement, lorsqu'elle ne doit que des leçons à tous. Laissez-la parler dans sa franchise, et cette monarchie tempérée

aura trouvé son plus brillant éloge. C'est vous qui, par l'excès de vos précautions, produiriez, s'il était possible, le mal que vous voulez écarter. Ne devez-vous pas craindre, en effet, que, si nous conspirons pour tenir cette jeunesse dans l'ignorance, elle ne conspire pour en sortir; que, si elle ne reçoit pas la science comme le bienfait d'un gouvernement paternel, elle ne l'envisage plus tard comme sa conquête sur un gouvernement tyrannique; qu'elle ne s'éclaire, comme on se révolte? Combattriez-vous enfin un excès par un autre? Parce que des furieux voudraient enlever à la religion et au trône leur majesté, voudriez-vous enlever à cette liberté son prestige? Elle a en elle-même des séductions qui agiront toujours et sur la multitude, et sur les esprits cultivés. Vous séparer d'elle, c'est vous priver d'un principe de force et de grandeur, c'est vous destiner à périr. Ah! plutôt restons dignes de ce roi, qui, même dans ses vieux jours, même dans cette paix profonde qu'il sait si bien maintenir, nous apparaît enfin, à force de courage, sous l'image guerrière de sa jeunesse, lorsqu'en face des factions frémissantes, toujours, pour ainsi dire, sur

la brèche, il s'obstine à nous montrer, à travers les nuages de nos passions, et ce système de conciliation, devenu un refuge pour les Français, et ce système d'une généreuse liberté, devenu un modèle pour l'Europe.

FIN.

POLÉMIQUE SUR LA TRADUCTION.

POLÉMIQUE

SUR LA

TRADUCTION

ENTRE

M. MAILLET-LACOSTE

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE LATINE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

et

M. CHARMA

Professeur de Philosophie à la même Faculté.

CAEN

IMPRIMERIE DE C.-M. LESAULNIER,

Rue Notre-Dame, 98.

1845.

EXTRAIT

DU

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

INSTRUCTION SUPÉRIEURE.

FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN.

COURS DE LITTÉRATURE LATINE.

Un des fonctionnaires les plus distingués de notre Académie, rendant compte, le 18 juillet, du discours que l'on va lire, s'exprimait en ces termes :

« Les préoccupations de la politique, si légitimes pendant ces derniers jours, nous ont seules empêché de rendre compte plus tôt d'une séance pleine d'intérêt, qui a eu lieu le jeudi 7 de ce mois, à la Faculté des lettres de notre ville.

« M. Maillet-Lacoste, professeur de littérature latine, que l'affaiblissement de sa santé tenait depuis deux ans éloigné de sa chaire, y reparaissait, environné d'un auditoire nombreux, dans lequel on remarquait le recteur et les principaux fonctionnaires de l'académie, des membres de la magistrature et du barreau, le proviseur, les professeurs et les

élèves des hautes classes du collége royal. Ces jeunes gens ne pouvaient assurément mieux employer quelques moments de leur jour de congé. Cet empressement était un hommage rendu à un beau talent, à l'auteur de l'éloge de Bossuet, de Rollin, et de plusieurs autres morceaux aussi remarquables par le choix et l'ordonnance des pensées, que par la pureté continue de la forme. Ces qualités que l'on ne trouve ordinairement que dans la composition littéraire, M. Maillet-Lacoste les montre dans ses leçons orales. Elles sont le fruit de la sage habitude qu'il a prise de mettre constamment une heureuse mémoire au service d'une vive intelligence; de sorte que dans l'accord parfait de ces deux facultés, chez lui si éminentes, on ne sait à laquelle des deux il est le plus redevable. On regrette seulement (mais qui peut tout avoir?) qu'une organisation délicate et frêle ne soutienne pas toujours les élans d'une âme ardente et sensible, et qu'une nature si pleine de candeur et de bonté puisse avoir quelquefois l'apparence d'une affectation inutile au vrai talent; mais quand on n'écoute que les impressions de la parole de M. Maillet-Lacoste, on sait combien elle est puissante, combien elle est sympathique! Elle a toujours tant de bienséance! Elle exprime toujours des doctrines si pures, des sentiments si élevés! On aime tant ce noble langage d'un instituteur de la jeunesse qui comprend si bien ses devoirs! »

Après ce préambule, qui rend nos propres impressions, l'auteur de l'article faisait deux citations du discours de M. Maillet-Lacoste. Nous sommes assez heureux pour offrir ce discours presque entier à nos lecteurs.

Messieurs,

Dès que j'ai appris que le professeur, d'un mérite si éminent, qui me remplaçait dans cette Faculté, était perdu pour

elle, je me suis hâté d'accourir, pour le remplacer à mon tour, si cela m'était possible. Il m'est difficile, en effet, dans ce déclin de mes forces, après cette longue interruption de mes travaux, de ne pas éprouver en ce moment toutes les incertitudes, toutes les anxiétés, je dirai presque toutes les terreurs d'un début, surtout lorsque je reparais par un discours devant l'auditoire éclairé auquel je devais ici m'attendre. Aussi ai-je senti le besoin de me réfugier dans des sujets qui me fussent familiers. Il en est un auquel je dois être tout naturellement préparé par mon expérience de professeur. C'est la traduction (1), sujet si souvent traité, qu'il semblerait épuisé ou inépuisable. Il a même été l'objet d'une thèse des plus brillantes de la part de l'honorable professeur de littérature française de cette Faculté (2). Moi-même je l'ai déjà traité dans cette chaire. Je crois pouvoir y revenir aujourd'hui avec des aperçus nouveaux.

Deux opinions opposées, toutes deux également paradoxales, ont été très-sérieusement soutenues sur la traduction. Les uns l'ont envisagée comme un ouvrage impossible, les autres comme un ouvrage facile, mais d'une telle nature, qu'il échappe au génie pour rester dans le domaine de la médiocrité. J'attaquerai d'abord dans la seconde opinion, cette restriction étrange, qui nous présente le génie comme un obstacle à la traduction. Ce sera pour moi un moyen d'arriver plus vite aux idées fondamentales de ce discours. J'arrêterai cette réfutation du moment où je les aurai trouvées. Je la finirai plus tard pour me conformer au développement de ces idées fondamentales elles-mêmes. On se sera dit : le traducteur se traîne et le génie s'élance.

(1) Il est inutile de dire que je n'entends parler ici que de la traduction de ces ouvrages, vrais chefs-d'œuvre de pensée et de style, trouvés dans des langues tout-à-fait différentes de celles où il s'agit de les transporter.

(2) M. Vaultier.

Le traducteur n'a que des calculs, et le génie que des inspirations. Traduire enfin, c'est se donner des chaînes, et le génie n'en saurait porter. Mais qu'est-ce que c'est donc que cet écrivain de génie, si ce n'est celui qui peut trouver de hautes pensées? Or, qui pourra plus facilement les exprimer que celui qui peut les trouver? N'est-ce pas dans le moment même où vous les trouvez que vous devez vous hâter de les exprimer? Si vous attendez plus tard, l'expression n'arrive que languissante. Pour qu'elle se ranime et se colore, pour qu'elle devienne digne de la pensée, vous serez forcé d'attendre le retour de l'émotion qui a produit la pensée même. Mais chercher ainsi l'expression de sa propre pensée, n'est-ce pas se traduire soi-même? Vous voyez donc que dans l'ouvrage de la composition originale nous trouvons et la possibilité et la difficulté de la traduction; j'ajouterai, et son utilité. La traduction est possible, puisqu'elle n'est qu'une partie de la composition originale; c'est l'expression de la pensée. Elle est difficile, puisqu'il n'est généralement donné qu'aux écrivains supérieurs de réussir dans l'expression. Elle est utile, puisque rien ne favorise les développements de l'esprit, comme d'éprouver le besoin de l'expression et de la chercher. Ces trois aperçus nous donnent la division de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Dira-t-on, pour nier la possibilité de la traduction, que vous avez alors à exprimer la pensée d'autrui? Mais du moment que vous en êtes pénétré, elle devient la vôtre. Et vous avez l'avantage de la trouver fixée par l'expression dans une autre langue; tandis que, si vous voulez exprimer celle que vous avez conçue vous-même, elle se présente

à vous dans un vague où elle menace de vous échapper sans cesse.

Osera-t-on nous dire qu'il n'y a plus de traduction, du moment que cette pensée d'autrui n'est pas rendue avec sa forme primitive? Ce serait bien là se faire une idée absurde de la traduction, puisque ce serait vouloir que le génie d'une langue fût le génie d'une autre. Reproduire la pensée d'autrui, voilà mon devoir. Chercher, pour la reproduire, la forme la plus heureuse, voilà mon droit. Si la forme déjà trouvée dans la langue étrangère est la plus heureuse dans la mienne, je fais preuve de goût lorsque je la conserve; sinon, je fais preuve de goût lorsque je cherche, et de talent lorsque je trouve une forme plus convenable. Votre belle loi, dans ces transformations, est de renfermer la pensée primitive dans un cadre au moins aussi resserré que celui où l'a renfermée l'auteur. Si, conservée dans sa substance, elle est améliorée dans sa forme; si par là vous atteignez mieux le but que s'est proposé l'auteur lui-même, vous êtes absous par la victoire. On ne peut pas même vous accuser alors d'être tant soit peu sorti de vos devoirs de traducteur. Au contraire, vous êtes l'interprète par excellence, parce que vous avez dit ce que l'auteur voulait dire, et que vous l'avez mieux dit.

Mais, nous dira-t-on, nous autres modernes, traduisant ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, nous devons être bien loin de nous promettre de tels avantages. D'abord, dans la recherche de ces combinaisons nouvelles d'expressions, pouvons-nous espérer d'en trouver toujours qui reçoivent la pensée primitive tout entière? Oui, sans doute, ou il y aurait des pensées que le traducteur ne pourrait rendre dans sa propre langue. Ce serait donc une langue encore informe, une langue à son ébauche. Or, je déclare que je suis loin de raisonner dans une telle hypothèse. Je suppose, dans tout

ce discours, que la langue du traducteur et celle de son auteur appartiennent à deux peuples ingénieux et civilisés, tels, par exemple, que sont les Français et que furent les Romains. Or, quelle que soit la diversité qui puisse exister entre ces deux langues, elles auront toujours ce point de commun, qu'elles seront des procédés, des méthodes d'expression pour la pensée humaine parvenue aux mêmes développements. Nous pouvons donc dire que toutes les pensées exprimées dans l'une pourront passer dans l'autre.

Mais, nous dira-t-on enfin, nous pourrons bien saisir une pensée, et laisser échapper de ces nuances, de ces accessoires indéfinissables qui contribuent cependant au coloris du style, qui en font, pour ainsi dire, la vie. C'est ce qui produit si souvent une si grande différence entre deux traductions fidèles du même ouvrage. C'est ce qui peut faire naître une différence encore plus grande entre la traduction la plus heureuse et le chef-d'œuvre qu'elle était destinée à reproduire. En un mot, nous pourrons bien rendre toutes les pensées, mais non toutes les beautés.

Nous touchons ici à l'une des parties les plus délicates de notre sujet. J'aurai besoin de quelques réflexions préliminaires.

A mesure qu'un peuple avance dans la civilisation, il agit sur sa langue, il tend à la modifier sans cesse, jusqu'à ce que cette langue se soit mise en rapport avec son génie, en soit devenue l'expression fidèle. Par exemple, si ce peuple a reçu de la nature toute l'énergie des sentiments les plus héroïques, toute la délicatesse des sentiments les plus tendres, toute la finesse des aperçus les plus ingénieux, sa langue ne s'arrêtera que lorsqu'elle se sera successivement enrichie de toutes les expressions qui correspondent à toutes ces qualités. Avant ce terme, il existe comme une souffrance générale dans les esprits, parce qu'ils n'ont pas encore trouvé

un instrument digne d'eux. Après ce terme, ce peuple peut dégénérer, par l'effet ou d'une migration qui le place sous un ciel moins heureux, ou d'une grande catastrophe, qui pervertit à la fois ses lois, ses mœurs et ses idées, ou enfin de ce mouvement presqu'inévitable qui tend à renouveler sans cesse les choses humaines. Alors cette langue, dont ce peuple n'est plus digne à son tour ; ce monument de ses beaux jours reste comme un magnifique instrument dont on ne sait plus se servir. Il se forme enfin comme une nouvelle langue, de même qu'il s'est formé comme un nouveau peuple. D'après ces aperçus, on doit soupçonner que l'énergie lacédémonienne n'aurait point passé tout entière dans l'idiome d'un sybarite, la finesse attique dans l'idiome d'un scythe ; qu'on aurait vainement cherché cette belle langue des Cicéron et des Virgile, dans les dernières années de cette Rome, livrée à une si lente agonie sous les coups multipliés du despotisme, de l'anarchie et des Barbares. Maintenant, je le demande, existe-t-il quelque genre de beauté qui puisse échapper à cette langue française, telle qu'elle est parlée de nos jours, depuis près de deux siècles? Le moraliste, dans ses remarques les plus profondes ou les plus fines ; le peintre des passions, dans l'expression de ce qu'elles ont de plus fort ou de plus tendre ; l'historien, dans le développement des scènes les plus imposantes de la nature et des empires ; l'orateur politique, dans ses sublimes aperçus ; l'orateur sacré, dans l'exposition de ces nobles doctrines révélées à l'homme, trouvent-ils cette langue rebelle? Leurs chefs-d'œuvre nous laissent-ils désirer de ces nuances, de ces accessoires qui auraient ajouté au prestige de la composition? La considération même des difficultés qu'ils ont eues à vaincre dans ces entraves de l'ordre direct, dans cette monotonie des désinences, dans cette importunité des auxiliaires, ne vient-elle pas, au milieu de leurs triomphes, ajouter à nos

plaisirs ; de même que les difficultés que se crée le poète, pour distinguer son langage de celui de la prose, deviennent pour le talent des sources de beauté? Faisant enfin une question plus précise, les belles productions de nos grands écrivains ne sont-elles pas comparables à celles de l'ancienne Rome? Or ne serait-il pas étrange que le Français ne pût pas reproduire dans sa langue des chefs-d'œuvre qu'il a pu égaler? Comment cette langue, qui l'a si bien servi lorsqu'il voulait exprimer ses propres idées, trahirait-elle ses efforts lorsqu'il voudrait exprimer les idées d'autrui? Vous le voyez, je prétends que le Français peut reproduire, par la traduction, les chefs-d'œuvre de l'ancienne Rome, parce que je prétends que, dans ses ouvrages d'imagination, il a pu les égaler. Si l'on soutient qu'il n'a pu les égaler, on se place dans la nécessité d'affirmer ou que notre langue n'a pas encore reçu tous ses perfectionnements, et alors on combat une opinion littéraire universellement établie, ou que la nature n'a pas été prodigue de ses dons pour la France comme pour Rome, et alors on s'expose, bien légèrement, ce me semble, à calomnier sa propre nation. Ah! dans cette lutte des talents comme des vertus qui ont brillé sur la terre, ne soyons pas si prompts à céder la victoire. Peuple français, toi aussi tu as accompli toutes les conditions par lesquelles doit passer un peuple, pour mériter le titre de grand, et rien ne nous avertit encore de ton déclin. Si les idées que je viens d'exprimer sur le langage ne m'abusent, je trouverais dans ta langue actuelle, avec la réfutation de l'opinion que je combats, l'expression subsistante de ta grandeur.

La seule objection plausible qu'on pût nous faire se tirerait de cette harmonie qui, sur la place publique, dans la discussion des intérêts les plus graves, enlevait les applaudissements de la multitude elle-même. Elle a péri, en grande partie, pour nous, avec la prononciation de ces langues an-

ciennes, et c'est bien sous ce point de vue que nous pouvons dire en soupirant qu'elles sont mortes. Cependant, même dans notre impuissance à la retrouver, et à la reproduire tout entière quand nous l'aurions retrouvée, nous pouvons établir entre les parties de notre composition, de ces rapports capables de la faire soupçonner. Ainsi, le peintre, qui ne peut pas dérober au ciel ses couleurs, saura, par un système de dégradations habilement ménagées, exprimer dans son tableau la variété des effets que la lumière produit dans la nature. Sans égaler les richesses de cette partie musicale des langues anciennes, la phrase française peut aussi se ralentir ou se précipiter, se déployer avec pompe ou se resserrer avec grâce. Elle peut faire correspondre la rudesse des sons aux horreurs du désert, leur mélodie à l'enchantement de nos paysages. Elle a des désinences éclatantes pour la joie, sourdes pour la douleur. Comme si enfin notre organisation se mettait en rapport avec la langue maternelle, il est des moments où nos grands écrivains agissent tellement sur nous, que l'oreille est satisfaite comme l'esprit et le cœur. Il nous semble alors, dans notre plaisir, que, même sous ce rapport de l'harmonie, Racine a reproduit, a traduit Virgile, et Bossuet Cicéron. Aussi doit-on s'étonner que l'un des plus grands critiques de nos jours ait mis sous l'anathème toutes ces traductions des chefs-d'œuvre antiques; puisque, à talents égaux, l'auteur ancien ne peut l'emporter sur son traducteur que du côté de l'harmonie, et que cet avantage même devient presqu'insensible pour des modernes. Concluons donc que toutes les objections qu'on pourrait nous faire pour prouver l'impossibilité de la traduction, n'en prouveraient tout au plus que la difficulté; c'est-à-dire qu'en voulant contester le premier des points que je prétends établir, on ne ferait que confirmer le deuxième.

DEUXIÈME PARTIE.

Oui, la traduction est difficile, au point qu'elle peut exiger l'intervention du génie. Considérons d'abord ce qui se passe en nous lorsque nous voulons faire sentir aux autres ce que nous sentons nous-mêmes. Il nous reste toujours un peu d'incertitude sur nos propres idées, jusqu'à ce que nous les ayons soumises aux formes du langage. Cette expression qui nous donne la pensée, n'est pas seulement comme le signe qui la représente : elle est comme le dernier trait qui l'achève ; de sorte qu'il entre un peu de l'invention dans l'élocution même. Ce seul aperçu devrait relever à nos yeux l'ouvrage de la traduction. Je sais bien que le traducteur trouve la pensée toute faite. Mais qu'on ne dise pas que, lorsque la pensée est bien déterminée, lorsqu'elle est claire, l'expression soit toujours facile. Si cet axiôme des deux poètes les plus judicieux de l'antiquité et des modernes (1) était bien vrai, il en résulterait une chose toute contraire à l'expérience. Ce seraient les écrivains de génie qu'il serait le plus facile de traduire, puisqu'ils sont incontestablement ceux qui ont le don d'exprimer le plus clairement leur pensée. Remarquez en effet que lorsqu'un sujet se complique et s'élève, vous cherchez toujours un peu la pensée de l'écrivain médiocre, vous êtes comme de moitié avec lui dans le travail. Au contraire, la pensée de l'écrivain de génie vous poursuit, tant il sait la revêtir, l'armer d'une expression vive et pénétrante. L'axiôme que l'on m'oppose (2), énoncé d'abord pour les lettres, ne serait vrai tout au plus que

(1) Horace et Boileau.

(2) Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

pour les sciences, puisque là l'esprit, cessant de procéder par des nuances délicates, n'a plus à présenter qu'un enchaînement rigoureux de vérités, où la passion n'a aucune part, et que c'est surtout la passion qui vient multiplier les difficultés avec les beautés du langage. J'ajouterai qu'il est étrange qu'une telle sentence ait pu être recueillie, reproduite par l'écrivain qui, avec une imagination si lente et un goût si inexorable, a dû tant de fois, dans ses traductions si multipliées, recevoir en lui-même de cruels démentis.

J'avouerai donc que les frais non seulement de l'invention, mais même de l'élocution, sont déjà faits pour le traducteur, lorsque la pensée qu'il veut reproduire se présente sous une forme qu'il peut transporter dans sa langue. J'avouerai encore que, lorsqu'il faut chercher une forme nouvelle, la médiocrité peut suffire à ce travail de l'expression, dans la traduction de tous les ouvrages où elle a pu suffire à la création de la pensée. Mais supposons un morceau étincelant de ces beautés qui ne peuvent jaillir que d'une âme en feu, et en même temps empreint de ces formes qui, gracieuses dans l'une des langues, seraient barbares dans l'autre. Voilà le traducteur condamné à reprendre le travail de l'expression à ce point où les pensées du premier écrivain s'offraient à lui comme dans un chaos. Les exprimer alors, c'est presque les recréer. Or, s'il n'éprouve rien de cette chaleur qui les a produites, pourra-t-il, si je l'ose dire ainsi, les arracher vivantes à tous ces détails de la phrase étrangère où elles sont engagées? J'en appelle au grand écrivain lui-même. Lorsque l'inspiration l'abandonne avant qu'il ait pu nettement exprimer une grande pensée, se hasarde-t-il toujours à l'exprimer? Non, il craindrait souvent de la profaner. Il sait trop bien que dans ces moments décisifs, où il faut couronner l'œuvre de la compo-

sition, un effort peut faire évanouir une grâce. Il attend, même à loisir, une inspiration nouvelle, ou, afin de hâter cette exaltation heureuse où il n'aura presque plus besoin d'efforts, il se livre à ces parties de son travail auxquelles peut suffire un esprit calme et réfléchi. Mais comme toutes ces opérations secondaires elles-mêmes, qui sembleraient uniquement du domaine de la froide raison, s'accélèrent au réveil de cette imagination qui doit faire éclore en outre les beautés du premier ordre! Ainsi, sous les feux du printemps, s'élabore, avec une activité nouvelle, cette sève qui doit nourrir et les racines et les fleurs. Il est remarquable, en effet, que si, dans ce moment d'effervescence, vous réprimez l'essor de votre esprit pour vous borner au travail de l'élocution, il éprouve en lui-même un superflu de vigueur et comme une surabondance de vie, qui, appliqués à tous ces procédés de l'expression, animent et colorent jusqu'aux plus arides détails. Le goût pouvait bien vous donner le sentiment de l'élégance. L'imagination vous en donne le secret. Du même coup qui vous prépare les voies aux plus hautes créations de la pensée, elle vous livre, comme une facile conquête, toutes ces beautés du style auxquelles la médiocrité laborieuse ne peut atteindre qu'à de longs intervalles, par les plus violents efforts. Ils étaient donc bien loin de soupçonner cette liaison intime de la pensée et de la parole, ceux qui nous donnent à entendre, qu'introduire l'imagination dans l'œuvre de la traduction, c'est ressembler à ces tragiques maladroits, qui avaient sans cesse recours à l'intervention des dieux; qu'un tel agent doit être ici écarté, sinon comme incommode, au moins comme inutile. S'ils s'étaient formé une idée du génie dans ses créations, ils auraient mieux apprécié la part qui doit lui être faite dans la tâche si délicate de reproduire les créations d'autrui. Des fictions antiques nous représentent

une ville entière s'élevant aux accents de la lyre : voilà une image des belles créations du génie. C'est ainsi que, dans les moments heureux des écrivains supérieurs, l'ouvrage le plus compliqué se forme avec rapidité et avec régularité tout ensemble au milieu des enchantements de cette imagination. Elle ne tient pas moins en son pouvoir le fini de l'expression que l'éclat de la pensée et la majesté de l'ordonnance.

Veut-on maintenant des exemples à l'appui des considérations que je viens d'offrir? Voyez (1) ce grammairien distingué traduisant quelques traités et quelques harangues de l'Orateur romain. Il se présente bien avec quelques avantages dans les ouvrages philosophiques, parce que là le grand écrivain n'avait déployé qu'une partie des richesses de son style. Mais observez-le bien dans les harangues. Comme toutes ces beautés éclatantes du grand orateur s'éteignent sous la main du traducteur qui les vante! Toutes les fois que l'orateur se montre véritablement un écrivain du premier ordre, son traducteur vous paraît un écrivain du dernier. Le traducteur ne se relève enfin que lorsque l'orateur décline. Un autre écrivain recommandable (2) a aussi traduit avec quelque succès ce traité *des devoirs*, où il trouvait le grand homme abaissé presque à son niveau par l'austérité du sujet, par la vieillesse, par le malheur. Mais qu'est-il devenu lorsqu'il a osé reproduire ou la grâce d'Ovide, ou la vigueur de Tacite? Un philosophe du dernier siècle (3) nous a donné quelques fragments de cet historien, avec lequel il se croyait peut-être des rapports pour la profondeur de la pensée. A l'entendre dans sa préface superbe, vous diriez que, touché de compassion pour tout le peuple livré sur le sol classique

(1) L'abbé d'Olivet.
(2) Barret.
(3) D'Alembert.

aux tourments de la médiocrité, il a voulu y faire une apparition pour donner un modèle en passant. Mais combien de fois il vous inspire cette pitié qu'il a l'air d'éprouver ! combien de fois vous êtes tenté de renvoyer ou l'académicien à ses froides sentences, ou le géomètre à ses problèmes ! La nature, cependant, lui avait accordé une finesse d'esprit remarquable, mais elle lui avait refusé l'élévation et la chaleur. A côté de ce pâle imitateur de Tacite, un autre écrivain (1) se présente, égal à Tacite pour la force de la pensée, supérieur pour l'entraînement oratoire et pour les savantes combinaisons de la phrase. Vous vous jetez avidement sur ces pages où vous présumez qu'il aura fait revivre le plus grave des historiens, comme le dit le premier de nos orateurs (2). Et d'abord vous lui savez gré du goût qui lui a fait choisir ce tableau si animé d'une orageuse période du plus grand des empires. Mais quel est votre étonnement ! Vous espériez jouir de deux grands écrivains à la fois, et vous ne retrouvez ni l'un ni l'autre. Vous diriez qu'une céleste lumière s'est retirée du spectacle imposant déployé devant vous par le plus grand peintre de l'antiquité, comme le dit le premier de nos poètes (3). Ce sont bien les mêmes objets, mais ce n'est plus le même coloris, vos émotions ne sont plus les mêmes. Vous ne donnez plus aucune larme à ce vieil empereur, précipité de sa litière ; à ce jeune philosophe, égorgé près du trône au milieu des plus nobles pensées ; à leur meurtrier lui-même qui, quelque temps après, devient vertueux un instant pour mourir. Vous n'êtes plus obsédé des augustes images de ce Capitole, de ces temples qui paraissent menacer les coupables. Vous n'errez plus en frémissant au milieu de ces légions qui, perpétuelle-

(1) Jean-Jacques.
(2) Bossuet.
(3) Racine.

ment livrées à des usurpateurs, ne sont plus romaines que par le courage. Comment donc l'écrivain, qui dans ces derniers temps semblait le plus fait pour créer ces beautés du premier ordre, les a-t-il détruites lorsqu'elles naissaient des mains d'un autre? Préoccupé sans doute lui-même de la fausse idée que je combats, persuadé qu'une traduction ne peut être qu'un essai d'écolier, il y aura consacré ces moments où son génie éclipsé ne laissait plus en lui qu'un écrivain ordinaire. Il se sera approché, sans inspiration, d'un ouvrage que l'inspiration avait produit; et dans cette lutte avec l'un des génies les plus forts de l'antiquité, il se sera trouvé comme désarmé. Il n'a été médiocre en traduisant, que parce qu'il l'aurait été bien davantage si, dans le même moment, il avait voulu composer. C'est, je pense, cette variation dans l'esprit de l'homme qui a surtout donné lieu à la double erreur que j'ai indiquée d'abord. Nous ne pouvons, en effet, nous dissimuler que l'écrivain de génie éprouve de ces affaiblissements où il tombe dans la classe des écrivains médiocres, tandis que l'écrivain médiocre peut avoir de ces élans où il passe momentanément dans la classe des écrivains de génie, comme si la nature voulait avertir l'un de ne pas présumer de sa force, et l'autre de ne pas désespérer de sa faiblesse. Or, que tous les deux se livrent alors à la traduction : l'un va, pour ainsi dire, vous donner l'ouvrage de l'autre; et plusieurs, trompés par les résultats, s'écrieront ou que la traduction est impossible, même au génie, ou qu'elle n'est facile que pour la médiocrité. Ici, au grand écrivain qui succombe, opposons le grand écrivain qui réussit. Voyons Montesquieu traduisant Tacite. Ce grand homme perd-il rien alors du style dans lequel il a exprimé ses sublimes considérations sur les Romains et sur les lois? Non, sans doute. C'est que, tourmenté par une perpétuelle défiance de ses propres forces,

il prenait pour traduire les mêmes précautions qu'il aurait prises pour composer. Voilà pourquoi il s'est montré digne et de Tacite et de lui-même. Que l'on convienne donc des grandes difficultés de la traduction, et que l'on convienne aussi qu'il n'est donné qu'aux écrivains supérieurs, dans leurs plus heureux moments, d'en triompher tout ensemble avec rapidité et avec éclat. Que, par le contre-sens le plus étrange, on n'aille pas rejeter sur le génie les torts de la médiocrité! Elle ne peut être ici, comme ailleurs, qu'un obstacle au succès. Disons, si l'on veut, que le génie peut être trop fier pour vouloir exprimer les pensées d'autrui, mais ne disons pas qu'il soit trop indépendant pour le pouvoir. S'il est indépendant, c'est parce qu'il est fort; et c'est aussi parce qu'il est fort, qu'il portera avec aisance ces chaînes de la traduction, sous lesquelles la médiocrité est si souvent accablée. Voyez-vous que l'erreur que j'attaque tient à une autre erreur? Ceux qui nous disent que l'écrivain supérieur ne peut s'assujétir à traduire, nous diraient tout aussi bien qu'il ne peut s'assujétir à suivre des règles. Ce sont de ces hommes qui, dans cet empire des lettres, se figurent le génie comme un ambitieux toujours prêt à secouer le joug des lois. Eh! j'y vois plutôt un souverain qui porte ce joug avec aisance, avec amour, parce que ses inspirations sont d'accord avec les lois.

Eh bien! cette fougue, cette indocilité de l'esprit humain, trop disposé à suivre ses propres idées, va devenir pour nous une occasion de signaler et une dernière difficulté et un premier avantage de la traduction : deux considérations, dont l'une va terminer la deuxième partie de ce discours, consacrée aux difficultés, et l'autre commencer la troisième, consacrée aux avantages (1). . . . . .

(1) Ici l'auteur a procédé dans son manuscrit comme dans sa chaire, où

TROISIÈME PARTIE.

. . . . . .

. . . . . Quelle que soit la fécondité de l'esprit le plus développé, il n'a pas à chaque instant une pensée à exprimer, tandis que vous en faites, pour l'enfant qui traduit, le besoin de tous les instants. Au défaut de ses propres idées, vous le surchargez des idées d'autrui, vous le tenez haletant sous ce fardeau. A-t-il achevé son travail, vous lui montrez le vôtre. Il voit comme on peut marcher avec aisance dans ces mêmes routes où il s'est traîné avec effort.

Remarquez encore que, dans l'ouvrage de la composition originale, l'esprit éprouve souvent de ces moments de langueur où, faute d'appui, il tombe et s'éteint, tandis que la traduction fournit un aliment continuel à son activité! Toujours soutenu par la pensée, lorsqu'il est arrêté par l'expression, il trouve, pour ainsi dire, dans autrui cette vie qui lui manque ; et il arrive, comme par un mouvement régulier, à ce degré de chaleur où il pourra produire lui-même, s'il est capable de produire. Ainsi cette traduction même, que des esprits irréfléchis ou superbes redoutent ou dédaignent comme funeste à l'imagination, se présente comme un moyen de la développer. C'est sur un sol, en apparence si ingrat, que je vois naître cette fleur.

PÉRORAISON.

Sous quel jour (et c'était là le résultat auquel j'étais impatient d'arriver, comme au couronnement de tout ce

le temps ne lui avait pas permis de prononcer son discours tout entier. Il a supprimé la fin de la deuxième partie, et présenté quelques-unes des dernières idées de la troisième pour passer à la péroraison.

discours), sous quel jour devons-nous donc envisager un système d'études où la tâche habituelle de la jeunesse est de traduire les ouvrages les plus capables de régler chez elle les mouvements de l'esprit et du cœur! Jeunesse de nos colléges, que je voudrais voir en ce moment pressée autour de moi, lorsque nous vous demandons des traductions, nous ne vous imposons donc pas, pour l'essai de vos forces, un travail impossible, comme deux orateurs de la capitale, chargés eux-mêmes d'instruire, ont osé le prétendre dans ces solennités mêmes où des couronnes sont données aux traductions. Aussi, prononcer ici cette première partie de notre discours, c'était en quelque sorte réparer et un tort domestique et un scandale littéraire. Nous vous offrons plutôt les moyens d'affermir votre raison, d'épurer votre goût, de hâter vos progrès dans votre langue, de préluder aux plus brillants essais de l'imagination, d'exprimer enfin avec plus de force, de ces chefs-d'œuvre antiques, ce qu'ils renferment de suc et de substance. Par la traduction, en effet, je veux dire par cette sorte d'entretien où, mis en rapport avec les esprits les plus distingués, vous les écoutez dans leur langue pour parler dans la vôtre; par cet exercice journalier, vous entrez dans une communication plus intime avec cette brillante antiquité qui, dans ce magnifique système de vos études, renaît pour vous instruire et pour nous instruire avec vous. Elle renaît dans toute sa beauté. Des mains prudentes, en la reproduisant devant vous, ont depuis long-temps écarté ce qui pouvait vous nuire. Tant de vénérables modérateurs de vos études, dans toute l'Europe, ont senti quelles attentions scrupuleuses exige un auditoire tel que le vôtre. Car et vous aussi vous formez une assemblée bien imposante à nos yeux, une assemblée devant laquelle chacun de nous, lorsqu'il se pénètre de la noblesse de son ministère, s'incline avec terreur. Ainsi, grâce aux choix les plus sévères, ces grands écrivains,

dont vous essayez de reproduire les beautés, ne vous montrent que leur génie dirigé par la morale. Et comme il n'est rien qui soit vraiment beau hors de la vertu, c'est à la vertu avant tout que les plus belles inspirations de leur génie vous ramènent. S'ils ont failli dans leur conduite, ce qui devait arriver souvent, parce qu'ils n'avaient pas comme vous les ressources d'une religion avec laquelle l'héroïsme lui-même devient facile; dans cette majestueuse tribune où évoqués devant vous ils parlent tour à tour, les premiers qu'ils accusent, ce sont eux-mêmes. Et ce défaut d'accord entre leurs actions et leurs paroles, qui se présente à vos yeux comme un ridicule, vous dispose à chérir davantage la vertu, comme l'accomplissement délicat de toutes les convenances. Ainsi, dans cet ouvrage journalier de la traduction, se développent vos âmes encore tendres, au milieu des leçons de la sagesse et des trésors du génie.

POLÉMIQUE

SUR LA

TRADUCTION

ENTRE

M. MAILLET-LACOSTE

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE LATINE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

et

M. CHARMA

Professeur de Philosophie à la même Faculté.

L'opinion du professeur, telle qu'elle est formulée dans le discours qui précède, dit le *Bulletin de l'instruction publique* (octobre 1842), au moment même où il sortait de sa chaire, fut l'objet d'une discussion amicale entre lui et M. Charma, son collègue. Ce dernier, à la demande de M. Maillet-Lacoste, formula le résumé de ses idées sur l'intéressant objet du débat, et publia ce résumé [sous forme de lettre] dans le *Pilote du Calvados*.

LETTRE DE M. CHARMA.

Mon cher collègue,

Vous voulez donc qu'après avoir admiré avec tout le monde l'excellent discours que vous avez écrit sur les difficultés et les mérites de la traduction, je me singularise en venant ici le combattre; c'est, permettez-moi de vous le dire, pure coquetterie de votre part. Etranger par la nature de mes travaux et de mes fonctions à cet art du traducteur auquel votre vie a été presqu'entièrement consacrée, et dont vous possédez tous les secrets, je ne puis, vous le savez bien, en opposant sur cette question une théorie improvisée à vos doctrines réfléchies, que faire ombre au tableau. Mais vous le désirez, et je me sacrifie. J'aime à vous donner publiquement, puisque vous y attachez quelque prix, cette marque de déférence et de dévouement.

La meilleure et la plus agréable partie de ma tâche, mon cher collègue, celle à laquelle je devrais me borner, c'est de rappeler ici la thèse que vous avez si habilement soutenue : ma citation sera longue et textuelle; je n'ai rien de mieux à faire, pour mes lecteurs et pour moi-même, que de m'effacer et de vous produire (1).

Isocrate a parlé, et les applaudissements ont suivi son oraison brillante. Voici venir maintenant quelque stoïcien, au langage aride et sévère; sa froide logique, mon cher

(1) Suit ici une longue citation que nous supprimons, en renvoyant au discours lui-même.

collègue, au lieu de s'abandonner au charme et aux prestiges de votre éloquent langage, va le disséquer et le peser. Les philosophes ne sentent pas, ils jugent.

La traduction d'un chef-d'œuvre littéraire, la seule dont il soit ici question, aspire à transporter d'un idiôme dans un autre, non pas seulement le gros de la pensée, mais ses détails les plus délicats; le style de l'écrivain original, ce style qui éveille plus d'idées encore qu'il n'en exprime, qui suppose par conséquent les plus profondes et les plus larges sympathies entre l'intelligence qui parle et celles qui écoutent, ce style, dis-je, doit passer, avec toute sa puissance, du modèle à la copie. Cette translation est impossible; c'est ce qu'il faut établir.

1° Les faits sont là. Qu'on nous montre une traduction égale au livre qu'elle prétend reproduire. Il y a l'infini, quoiqu'on en ait pu dire, entre Homère et Pope, entre Virgile et Delille. Rousseau, de votre aveu, a complétement échoué dans sa périlleuse tentative. Mais Montesquieu a réussi! Vos souvenirs vous trompent, mon cher collègue; vous ne tarderez pas à en convenir. Et d'abord Montesquieu n'a guères traduit qu'une page environ de la Germanie de Tacite; une expérience aussi restreinte, quelque favorable qu'elle pût être à votre opinion, n'aurait rien de bien concluant. Que sera-ce, si ces cinq ou six phrases, dont vous invoquez ici le témoignage, déposent contre vous? Ecoutez Tacite et admirez : « Si civitas in qua orti sunt, *longa pace et otio torpeat*, plerique nobilium adolescentium petunt ultro eas nationes quæ tunc bellum aliquod gerunt, *quia et ingrata genti quies et facilius inter anticipitia clarescunt*, *magnumque comitatum nisi vi belloque tueare*..... Nam epulæ et quanquam *incompti, largi tamen apparatus*, pro stipendio cedunt..... *Pigrum quin imo et iners videtur* sudore adquirere quod possis sanguine parare.

Germania, § 14.» Que nous apporte Montesquieu en échange de ces formes si nobles à la fois et si pittoresques? «Si une cité *est en paix*, les princes *vont chez celles* qui font la guerre ; c'est par là qu'ils conservent *un grand nombre d'amis*..... Les repas *peu délicats*, *mais grands* (!!!), *sont une espèce* de solde pour eux..... *Ils n'acquerront* pas (pigrum quin imo et iners videtur) par la sueur ce qu'ils peuvent obtenir par le sang. *De l'esprit des lois*, liv. xxx, ch. 3.» Reconnaissez-vous dans ces lignes décolorées la touche et le pinceau du maître? Le plus mince écolier de rhétorique ne rendrait-il point ce passage avec plus d'élégance et surtout de fidélité? Et l'on ose nous donner cela comme du Tacite! Ce n'est que du Montesquieu, mon cher collègue, du Montesquieu (vous m'entendez assez), quand il se fait traducteur!

2° Si vous êtes de ceux que leur génie appelle au rôle d'écrivain supérieur, vous pourrez commencer une traduction, parce que vous vous ignorez encore ; mais vos forces vous étant bientôt révélées, vous ne l'achèverez pas. « Tout homme en état de suivre Tacite, dit Rousseau (*Traduction du livre premier de l'histoire de Tacite*, avertissement), est bientôt tenté d'aller seul. »

Ce n'est pas même une simple tentation, c'est une nécessité à laquelle on ne résiste point. Un être auquel il a été donné de vivre de sa vie propre ne vivra pas de la vie d'autrui. On n'étouffe pas chez soi la pensée qu'on y sent fermenter pour n'y admettre et n'y cultiver qu'une pensée étrangère; on ne se fait pas une ombre, lorsqu'on peut être un corps!

De deux choses l'une : ou vous serez un homme de génie, et vous ne traduirez pas : ou vous traduirez; mais alors vous ne serez pas un homme de génie. Dans les deux cas, le génie fera défaut à la traduction.

3° Une traduction parfaite ! Mais on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, comme parlait Héraclite. Tout change, tout se modifie sans cesse en nous et autour de nous. Une pensée ne trouve pas, dans un siècle donné, deux hommes chez lesquels elle soit identiquement conçue, par lesquels elle puisse être identiquement exprimée. Il y a plus. Dans une existence individuelle, vous ne compterez pas deux instants où l'intelligence soit précisément éclairée d'une égale lumière, émue d'une égale émotion. Et vous voulez qu'à travers quelques mille ans de distance, et malgré la diversité des circonstances au sein desquelles ils se développent, deux ou plusieurs esprits se rencontrent chez lesquels la substance intellectuelle et l'expression matérielle formeraient deux ou plusieurs systèmes absolument semblables, ou, pour mieux dire, un système unique deux ou plusieurs fois répété ?

4° Une traduction parfaite ! Mais ce serait une contrefaçon perfide, ce serait une espèce d'attentat à la propriété ; le traducteur dépouillerait et supplanterait l'auteur ! Il était bon que ce scandale ne pût pas être. Ce qui soutient le génie dans sa rude carrière, n'est-ce pas surtout cette immortalité que la gloire promet à son œuvre ? La véritable mission du traducteur, ce n'est pas, Dieu merci, d'ensevelir un grand nom ; c'est de le glorifier au contraire, et de le répandre !

Que la copie fasse donc désirer et non pas oublier son modèle ! Que la traduction prenne, dans le monde des lettres, le rôle que la gravure, par exemple, remplit avec tant de bonheur dans le monde des arts ! Nos Leclerc et nos Burnouf ne sont-ils pas déjà pour Cicéron et pour Salluste ce que sont les Audran pour Rubens, les Longhi pour Raphaël ?

Tels sont, mon cher collègue, les doutes que m'a laissés votre argumentation. Quant au style dont cette argumentation est revêtue, je ne puis que vous remercier du plaisir qu'il m'a causé, et, sur ce point, je m'unis sans réserve au nombreux auditoire qui vous a si attentivement écouté et si vivement applaudi.

A. Charma.

Caen, ce 22 Juillet 1843.

Le *National du Calvados* contenait dans son numéro du 2 novembre 1843, l'article suivant :

Faculté des lettres.

M. Maillet-Lacoste a ouvert hier à trois heures et demie, devant un nombreux auditoire, dans lequel on remarquait M. le Recteur, l'un des Inspecteurs de notre Académie et quelques Magistrats aussi recommandables par leur amour pour les lettres que par leur profond savoir, son cours de littérature latine à notre Faculté. Comme l'année dernière, l'habile professeur avait choisi *l'art de traduire* pour texte de son discours. Mais cette fois, par une innovation piquante, il a cru devoir reprendre dans sa chaire la polémique qui s'était, l'année précédente, engagée à ce sujet entre lui et l'un de ses collègues (M. Charma) dans les journaux de la localité.

Nous donnons en entier à nos lecteurs ce morceau remarquable, non seulement comme un modèle de style, mais encore et principalement comme un exemple trop rare de cette exquise politesse, de cette bienveillante urbanité que nous aimerions à rencontrer dans toutes nos luttes littéraires et

politiques. Est-ce par des injures que les questions s'éclairent? et se dispose-t-on à bien penser et à bien faire par tant d'âpreté et d'aigreur?

DISCOURS

Prononcé par M. Maillet-Lacoste, *professeur de littérature latine, à l'ouverture de son cours, le 23 novembre, dans la Faculté de Caen.*

« Messieurs,

Je me suis surtout décidé pour le sujet que je vais traiter devant vous, parce qu'il offrait à mes yeux un intérêt de tous les temps et un intérêt local que le temps ne pouvait affaiblir. J'ose espérer que vous allez bientôt le pressentir et l'approuver. Un de mes honorables collègues a combattu, dans le *Pilote du Calvados*, quelques idées fondamentales de mon discours sur la Traduction, prononcé ici le 7 juillet 1842; et je lui ai répondu dans la même feuille. Le *Bulletin de l'Instruction publique* de cette ville a reproduit dans un seul numéro sa lettre et ma réponse, suivies de sa réplique. Je me trouvais là comme entre deux feux, je dois le dire, bien vifs et bien dirigés. Et ce que j'aime plus à dire encore, c'est que si, dans la plupart des discussions de tout genre, les amours-propres s'enflamment bien plus que les esprits ne s'éclairent, celle-ci du moins n'a fait que resserrer les liens d'amitié et d'estime qui, depuis longtemps, nous unissent. Je ne l'ai interrompue dans le journal que pour la continuer dans cette chaire; pour la finir ici même, comme elle avait commencé, par un discours; si toutefois une discussion littéraire pouvait jamais finir. J'ai même pensé que je devais la reprendre dès le principe,

évoquer devant vous le procès tout entier. Je n'ignore pas ce qu'on exige avant tout d'une polémique qui aspire à briller parmi les productions oratoires. Il faut que sur le sujet le plus obscur elle reste constamment claire. Si d'un champ de bataille il s'élève une poussière toujours plus épaisse; de cette lutte entre deux intelligences, surtout devant des auditeurs, il doit s'élever une lumière toujours plus pure qui lui serve d'auréole, et forme comme le ciel du tableau. Messieurs, vous rappeler ainsi la loi d'après laquelle vous allez me juger, c'est vous donner à entendre que j'ai fait les plus grands efforts pour ne pas la blesser. »

Après cet exorde, l'orateur avant d'entrer dans son sujet a ajouté : « Messieurs, ce discours, comme je l'ai fait annoncer dans le journal, devant durer plus de deux heures, j'en prononcerai une partie aujourd'hui ; l'autre partie, jeudi prochain. La partie que je prononcerai aujourd'hui est la réponse à la premiere lettre de mon brillant adversaire, réponse qui a déjà paru dans le Pilote du Calvados *et dans le* Bulletin de l'Instruction Publique, *mais que j'ai ou resserrée ou développée sur plusieurs points, pour l'amener à la forme d'un discours public, sans rien changer, toutefois, au fond de mon opinion littéraire. La deuxième partie, un peu plus étendue, que je réserve pour jeudi prochain, dernier jour de ce mois, sera ma réponse à la deuxième lettre, réponse qui n'a encore paru nulle part.*

PREMIERE PARTIE

Ou Réponse à la première lettre de M. Charma.

Messieurs, j'ai prétendu, dans mon premier discours, qu'une traduction parfaite est possible ; mais qu'elle peut devenir difficile jusqu'à exiger l'intervention du génie, du

moins pour la célérité du travail. Mon honorable collègue prétend, de son côté, qu'une traduction parfaite est impossible, et que, si l'on peut en approcher, c'est une œuvre réservée à la médiocrité. Ainsi, l'opposition entre nous deux ne saurait être plus décidée. J'ai cru devoir en signaler d'abord les traits les plus saillants. Nous allons y être bientôt ramenés.

Je commence par reconnaître la justesse de sa critique sur une traduction d'un passage de Tacite par Montesquieu. Ce n'était pas à celle-là que je songeais, lorsque j'ai loué Montesquieu traduisant Tacite. J'en avais fait justice en l'oubliant. Je parlais sous l'influence d'une autre traduction, qui m'avait frappé dans ma jeunesse. Je l'ai relue depuis ce débat; elle offre bien cette vivacité, qui distingue et Tacite et Montesquieu. Mais elle est moins brillante, moins étendue, et reproduit un morceau beaucoup moins difficile que je n'avais pensé. Quant à celle que nous condamnons ensemble, je dirai de Montesquieu ce que j'avais dit de Jean-Jacques, traduisant aussi Tacite : « Il y aura consacré ces moments, » où son génie éclipsé ne laissait plus en lui qu'un écrivain » ordinaire. Il se sera approché, sans inspiration, d'un ou- » vrage que l'inspiration avait produit. Et dans cette lutte » avec l'un des génies les plus forts de l'antiquité, il se sera » trouvé comme désarmé ! Il n'a été médiocre, en traduisant, que parce qu'il l'aurait été bien davantage, si dans » le même moment il avait voulu composer. »

C'est-à-dire que, selon moi, son génie lui a fait défaut; tandis que selon vous, mon cher collègue, son génie lui a fait obstacle; puisque, fidèle à votre thèse, vous dites :

« Et l'on ose nous donner cela pour du Tacite ! ce n'est » que du Montesquieu, mon cher collègue, du Montesquieu, » vous m'entendez bien, lorsqu'il se fait traducteur. »

C'est bien là, Messieurs, donner à entendre qu'un écrivain de la force de Montesquieu, se faisant traducteur, devait être gêné dans cette tâche nouvelle, comme un grand acteur, dans un rôle au-dessous de la noblesse de son talent.

Prenez garde cependant, que ce que vous dites là de la traduction, vous pourriez le dire aussi bien de l'art du style. Si l'écrivain de génie ne pouvait traduire, c'est-à-dire exprimer convenablement les pensées d'autrui, il ne pourrait non plus exprimer convenablement ses propres pensées. Toutes les productions du génie se marqueraient alors par une certaine rudesse de formes; et c'est ce qui expliquerait peut-être ces étonnantes bizarreries de style de quelques écrivains de nos jours qui veulent absolument passer pour des hommes de génie. Il faudrait donc que l'homme supérieur et l'homme médiocre se missent à deux pour un chef-d'œuvre; le premier se chargerait du fond; le second, humble manœuvre, se chargerait de la forme. Le privilége de sa médiocrité serait de posséder les secrets du style comme de la traduction. Il est remarquable au contraire que ce sont généralement les hommes qui ont le mieux pensé, qui ont aussi le mieux écrit; et une invincible analogie aurait dû vous porter à croire que ce sont les hommes qui ont le mieux exprimé leurs propres pensées, qui pourraient le mieux exprimer les pensées d'autrui; qu'ainsi, dans le cas même de l'impossibilité d'une traduction parfaite, c'est à l'homme de génie qu'il serait donné d'en approcher le plus, si du moins il voulait y consacrer ses plus heureux moments.

Lisez donc sur ce beau sujet d'une démocratie affligée d'une excessive liberté, Cicéron traduisant Platon, et M. Villemain traduisant Cicéron. En suivant d'une langue à l'autre la transmission de cette pensée originale, toujours aussi fidèlement reproduite que brillamment exprimée, pour-

rez-vous dire qu'il ait manqué à Cicéron et à M. Villemain d'être de moins grands écrivains pour être de meilleurs traducteurs?

Je pourrais ajouter : lisez presque tout l'ouvrage dont ce morceau fait partie ; je veux dire ces fragments de la *République* de Cicéron, si admirablement traduits, commentés, suppléés par M. Villemain. Voici quelques petites phrases, restées toujours présentes à ma mémoire. Leur brièveté même devrait me déterminer à les citer de préférence devant un auditoire, puisque le jugement d'un auditoire doit être aussi rapide que la parole, et qu'il ne pourrait être aussi rapide que la parole, sans être prodigieusement hasardé, s'il s'agissait d'apprécier la traduction de ces vastes périodes oratoires, souvent aussi délicates dans leurs détails qu'imposantes dans leur ensemble. Quant à moi, il me semblerait également difficile, pour ne pas dire impossible, d'improviser et ces périodes et leurs traductions, et le jugement comparatif des unes et des autres.

Cicéron veut parler de ces colonies grecques semées avec tant de profusion sur les côtes de la Thrace et de l'Asie; et il trouve cette phrase si hardie, qu'elle étonnerait jusqu'à nos romantiques les plus aventureux; mais d'une hardiesse si heureuse, que vous reconnaissez, à l'instant, le plus grand maître en fait de style de toute l'antiquité.

« Barbarorum agris quasi adtexta quædam videtur ora » esse Græciæ. »

« Vous diriez qu'une portion détachée des rivages de la » Grèce est venue border ces continents barbares. »

Je vous demande, si c'est seulement le *gros* de la pensée, comme vous dites, qui est ici rendu ; si ce n'est pas la pensée, dans sa pureté, dans sa grâce ; si les idées accessoires qu'elle

éveille en latin, elle ne les éveille pas en français ; si enfin ce n'est pas là une traduction parfaite.

En pouvez-vous désirer une à la fois plus élégante et plus fidèle, que celle qui va suivre ?

Cicéron s'exprime ainsi sur les villes maritimes :

« Qui incolunt eas urbes, non hærent in suis sedibus, sed » volucri semper spe et cogitatione rapiuntur a domo longius ; » atque etiam quum manent corpore, animo tamen excurrunt » et vagantur. Habet etiam amœnitas ipsa vel sumptuosas, » vel desidiosas illecebras multas cupiditatum. »

Je n'ai pas voulu détacher d'abord ces trois petites phrases, afin qu'on pût les apprécier dans leur enchaînement. Je vais maintenant les offrir séparément, avec la traduction en regard, afin qu'on puisse mieux apprécier cette traduction elle-même.

« *Qui incolunt eas urbes non hærent in suis sedibus, sed vo-* » *lucri semper spe et cogitatione rapiuntur a domo longius.* »

« Les peuples qui habitent ces villes ne tiennent pas à leurs » foyers, mais une continuelle mobilité d'espérance et de » pensée les emporte loin de la patrie. »

« *Atque etiam cùm manent corpore, animo tamen excurrunt* » *et vagantur.* »

« Et lors même qu'ils ne changent pas réellement de place, » leur esprit, toujours aventureux, voyage et court le » monde. »

« *Habet etiam amœnitas ipsa vel sumptuosas, vel desidiosas* » *illecebras multas cupiditatum.* »

« L'agrément même d'un tel site présente aux passions » une foule d'attraits pour le faste et pour la paresse. »

M. Villemain, qui, au milieu de ses travaux si variés, nous traduisait ces fragments avec une prodigieuse rapidité, à mesure qu'ils lui étaient envoyés de Rome, a dû néces-

sairement laisser échapper quelques imperfections légères. Il n'est donné à personne plus qu'à lui de les faire disparaître.

« Dites donc (1), si vous voulez, que le génie peut être » trop fier pour vouloir exprimer toujours les pensées d'autrui. » Mais ne dites pas qu'il soit trop indépendant pour le pouvoir. » S'il est indépendant, c'est parce qu'il est fort. Et c'est » aussi parce qu'il est fort qu'il portera avec aisance ces » chaînes de la traduction, sous lesquelles la médiocrité est » si souvent accablée. »

Sans doute il aimera mieux produire que traduire. Mais des faits nombreux vous démentent, lorsque vous dites que, dès que ses forces lui auront été révélées, il ne pourra se résoudre à traduire : il me suffirait de vous opposer ces deux derniers exemples, de Cicéron traduisant Platon, et de M. Villemain traduisant Cicéron. Pour ne parler ici que de Cicéron, ce génie, développé de si bonne heure, avait certes la conscience de toutes ses forces lorsqu'il a traduit avec tant d'ardeur le plus beau discours de Démosthène et le plus beau discours d'Eschine. Combien de fois encore, dans ses compositions originales, n'est-il pas descendu, comme nous venons de le voir, au rôle de traducteur; et toujours avec ce talent de style, qui le place si haut parmi les écrivains de toutes les nations ! Eh ! n'est-ce pas chose toute naturelle, que l'écrivain supérieur se passionne parfois pour les heureuses pensées d'un auteur étranger, comme pour les siennes propres; qu'il se fasse un plaisir d'en orner sa langue, de les orner elles-mêmes d'une forme plus belle, s'il est possible; qu'il voie enfin dans cet exercice passager une lutte propre à exciter son ardeur, à entretenir ses forces?

(1) Extrait du premier discours.

Mais je ne me borne pas à dire que la traduction est possible ; que l'homme de génie doit y réussir bien plus que l'homme médiocre ; qu'il peut même s'y complaire ; je dis encore que cette traduction parfaite, que vous prétendez impossible, est quelquefois facile, même lorsqu'il faut chercher des formes toutes nouvelles à la pensée. Voici quelques exemples ; et vu l'objet que je me propose, je puis bien, sans vanité, les prendre chez moi-même.

Junon, dans l'Enéide, s'indigne qu'après la prise et l'incendie de Troie il existe encore des Troyens. C'est ce que vous trouvez si fortement exprimé dans cette phrase de sa colère :

« Num capti potuere capi ? Num incensa cremavit
» Troja viros ? »

Traduction littérale :

« Pris, ont-ils pu être pris ? Troie incendiée a-t-elle em-
» brâsé ses hommes ? »

Cette forme, à cause de la différence du génie des deux langues, est aussi insoutenable en français qu'elle peut être belle en latin, sans être toutefois parfaite ; car il me semble impossible que les plus grands admirateurs de Virgile (et je suis certes de ce nombre) ne s'offensent pas un peu du rapprochement violent que présentent ces premières paroles : *Pris, ont-ils pu être pris ?* pour dire : *Dans une ville prise, ont-ils pu être pris ?* Il s'agit donc de trouver une forme toute nouvelle, sous laquelle la pensée puisse produire tout son effet. En voici une, ce me semble :

« Dans une ville, la proie de l'ennemi et des flammes,
» n'ont-ils pas échappé et aux flammes et à l'ennemi ? »

Ne dites pas que ce soit là imiter et non traduire. Où serait l'imitation, je vous prie ? Elle n'est pas dans la pensée, puisque vous avez la pensée même. Elle n'est pas dans la

forme, puisque vous avez une forme toute différente; et la forme est toute différente, parce que j'ai dû obéir au génie de ma langue. La bien parler est une condition essentielle pour bien traduire ceux qui parlaient si bien la leur.

Le riche crétois Timarque, sous Néron, avait dit qu'il dépendait de lui de faire décerner des remerciments aux gouverneurs romains, à leur sortie de la province. Thraséas, dans le sénat, se courrouce contre cette prétention d'un crétois. Il s'écrie :

« Adversus novam provincialium superbiam novum con-
» silium capiamus, quo tutelæ sociorum nihil derogetur ;
» nobis opinio decedat, qualis quisque habeatur alibi quam
» in civium judicio esse. »

Traduction aussi littérale que possible :

« Prenons, contre ce nouvel orgueil des provinces, un
» arrêté digne de la générosité et de la fermeté romaines ;
» par lequel il ne soit dérogé en rien à la protection due
» aux alliés; par lequel aussi cesse parmi nous l'opinion que
» la réputation de chacun existe ailleurs que dans le juge-
» ment des citoyens. »

Il est évident que le génie de Tacite laisse désirer ici quelque chose de sa vigueur dans cette expression de la fierté romaine. Que dois-je faire ? m'éloigner un peu de sa manière actuelle, pour me rapprocher davantage de sa manière générale. Je dirai, sans rien changer au commencement :

« Prenons, contre ce nouvel orgueil des provinces, un
» arrêté digne de la générosité et de la fermeté romaines,
» qui, sans blesser leurs droits à notre protection, ne leur
» en laisse aucun sur notre honneur, et réserve à des ro-
» mains seuls de prononcer sur la réputation d'un romain. »

Ou, en faisant deux phrases bien distinctes, mais toujours, sans rien changer au commencement :

« Prenons, contre ce nouvel orgueil des provinces, un » arrêté digne de la générosité et de la fermeté romaines ; » soyons toujours leurs protecteurs ; mais qu'elles ne soient » jamais nos juges, et réservons aux Romains seuls de pro- » noncer sur la réputation d'un romain. »

L'intervalle est immense entre ces deux phrases françaises, sous le point de vue des procédés de la traduction, puisque la première est le mot-à-mot, et que la deuxième s'éloigne du mot-à-mot autant qu'il est possible. Et toutes les deux trouvent leur raison dans le génie de notre langue, qui nous permet de nous rapprocher de la langue latine dans la première, et nous force de nous en éloigner dans la seconde.

Je m'attache à cette petite phrase d'un morceau de Tacite, que vous avez proposé à notre admiration. Il s'agit des Germains.

« Pigrum et iners videtur, sudore acquirere, quod pos- » sis sanguine parare. »

Cette phrase est belle, comme la vive peinture de ces barbares qui, ne pouvant se résoudre aux travaux de la terre, veulent ou croient cacher leurs brigandages sous la gloire. Je vois cependant, avec peine, ces deux verbes *acquirere* et *parare*, entre lesquels la différence n'est pas assez vive et tranchée, si bien qu'ils pourraient être substitués indifféremment l'un à l'autre : ce qui sera toujours un défaut dans un beau style. Et Montesquieu a été, pour ces deux verbes, le fidèle ou plutôt le servile traducteur de Tacite, en disant :

« Ils *n'acquerront* pas par la sueur ce qu'ils peuvent *ob-* » *tenir* par le sang. »

Montesquieu n'avait pas cependant besoin d'un grand effort pour mieux dire ici que Tacite. Il était si facile d'ar-

river à la traduction suivante, qui nous présente la pensée sans la faute.

« Ils rougiraient d'*acheter* par la sueur, ce qu'ils peuvent » *conquérir* par le sang. »

Cette faute, légère sans doute, ne doit nullement nous étonner dans ces deux grands écrivains. Ils ont sommeillé comme Homère.

Je ne blâmerais pas absolument a traduction littérale de ce commencement de phrase : « *Pigrum et iners videtur :* » « *Il leur semble que c'est un manque d'énergie et de courage.* »

Mais ces idées, que je n'exprime pas, ce seul verbe, *ils rougiraient*, les éveille.

Vous le voyez, je ne crois pas que pour être traducteur fidèle, je doive languir avec mon auteur. Telle ne fut jamais chez moi la poétique de la traduction. Je l'ai fait assez entendre dans ces paroles de mon premier discours :

« Reproduire la pensée d'autrui, voilà mon devoir. Cher- » cher pour la reproduire la forme la plus heureuse, voilà » mon droit. Si la forme, déjà trouvée dans la langue étran- » gère, est la plus heureuse dans la mienne, je fais preuve » de goût, lorsque je la conserve. Sinon, je fais preuve » de goût, lorsque je cherche, et de talent, lorsque je trouve » une forme plus convenable. Votre belle loi, dans ces trans- » formations, est de renfermer la pensée primitive dans un » cadre au moins aussi resserré que celui où l'a renfermée » l'auteur. Si, conservée dans sa substance, elle est amélio- » rée dans sa forme; si par là vous atteignez mieux le but, » que s'est proposé l'auteur, vous êtes absous par la victoire. » On ne peut pas même vous accuser alors d'être tant soit » peu sorti de vos devoirs de traducteur. Au contraire, vous » êtes l'interprète par excellence, puisque vous avez dit ce » que l'auteur voulait dire, et que vous l'avez mieux dit. »

J'ai souvent cité ce discours ; j'aurais pu le citer plus souvent. C'est qu'il me semble que votre lettre entière y trouverait sa réponse. Un discours serait mauvais, s'il avait besoin d'être défendu. Il faut qu'aux yeux des esprits attentifs, il se défende lui-même.

Comme ce philosophe qui se mettait à marcher devant un autre philosophe, niant le mouvement : j'ai pensé, qu'après les généralités de ce discours, je devais opposer ces exemples de traduction aux généralités de votre article sur l'impossibilité de traduire. Je devais les opposer surtout aux aperçus qui suivent : et je me garderai de précipiter ici mon débit; car je désire que l'auditoire se pénètre bien du morceau que je vais combattre.

« On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, » comme parlait Héraclite. Tout change, tout se modifie » sans cesse en nous et autour de nous. Une pensée ne trouve » pas, dans un siècle donné, deux hommes chez lesquels elle » soit identiquement conçue, par lesquels elle puisse être » identiquement exprimée. Il y a plus. Dans une existence in- » dividuelle, vous ne compterez pas deux instants, où l'intel- » ligence soit précisément éclairée d'une égale lumière, émue » d'une égale émotion ; et vous voulez qu'à travers quelques » mille ans de distance, malgré la diversité des circonstances » dans lesquelles ils se développent, deux ou plusieurs esprits » se rencontrent, chez lesquels la substance intellectuelle et » l'expression matérielle formeraient deux ou plusieurs systè- » mes, absolument semblables, ou pour mieux dire, un » système unique, deux ou plusieurs fois répété. »

Ce n'est pas de la profondeur, c'est de l'à-propos que je conteste à ces pensées ; elles sont prises beaucoup trop loin de l'humble sujet que nous traitons. Il en est comme de ces

feux qui étincellent au-dessus de nos têtes à des distances incalculables. Ils brillent dans le ciel : ils n'éclairent pas la terre.

Je vais choisir la phrase la plus caractéristique de ce morceau, pour mettre nettement en regard votre moyen et votre but. Vous dites :

« Dans une existence individuelle, vous ne compterez pas » deux instants où l'intelligence soit précisément éclairée » d'une égale lumière, émue d'une égale émotion. »

Et vous dites cela, pourquoi ? pour prouver l'impossibilité de la traduction. Mais le traducteur ne se charge que de la reproduction de la pensée, en se conformant au génie de sa langue. Il n'est nullement responsable des effets que cette pensée peut ensuite produire. Il est bien visible, par exemple, que, vu la diversité des organisations et des circonstances, la traduction la plus heureuse d'une harangue de Démosthène ne produira pas sur des Français précisément les effets que cette harangue a dû produire sur des Athéniens. Bien plus, vu les seules variations que le temps amène dans une existence individuelle, cette même harangue, prononcée deux fois par son auteur, dans la même circonstance, devant la même assemblée, n'aurait pas produit précisément les mêmes effets, la deuxième fois que la première; c'est-à-dire que, d'après votre manière d'envisager la traduction, Démosthène, avec les mêmes paroles, n'aurait pu se traduire lui-même. Le vice de votre argumentation serait donc de prouver beaucoup trop ; ou plutôt le vice radical de votre article serait de n'avoir pas conçu la traduction, comme la conçoit la généralité des esprits cultivés ; et cependant, pour la signification d'un mot, ou pour les idées principales qui s'y rattachent, c'est la généralité des esprits cultivés qui fait loi.

Vous vous engagez, vous vous précipitez avec une telle ardeur dans la poursuite de votre pensée, que vous allez jusqu'à dire :

« Une traduction parfaite! Mais ce serait une contrefaçon » perfide ; ce serait une espèce d'attentat à la propriété. Le » traducteur dépouillerait et supplanterait l'auteur! Il était » bon que ce scandale ne pût pas être. Ce qui soutient le gé- » nie dans sa rude carrière, n'est-ce pas surtout cette im- » mortalité que la gloire promet à son œuvre? La véritable » mission du traducteur, ce n'est pas, Dieu merci, d'ense- » velir un grand nom ; c'est de le glorifier au contraire et » de le répandre. »

Je me suis complu à citer ces fortes paroles, où se marque si bien votre manière; car il m'est impossible, tout en combattant le fond, comme je vais le faire, de ne pas reconnaître la beauté de la forme.

« Une traduction parfaite serait, dites-vous, une espèce » d'attentat à la propriété ! » Dites plutôt que l'homme de génie, qui vient d'enfanter un chef-d'œuvre, doit désirer que d'autres hommes de génie s'attachent à le faire passer, avec le plus grand éclat, dans toutes les langues capables de le recevoir. Ne serait-ce pas là le meilleur moyen de glorifier son nom et de le répandre, comme vous le dites vous-même bientôt après. Il doit redouter, pour la reproduction de ses pensées, comme Alexandre pour la reproduction de ses traits, un artiste sans génie ; je dis artiste, puisque l'art d'écrire est le premier des arts. C'est cette multitude de traductions sans coloris que vous avez pu, en effet, comparer à nos gravures ; c'est là ce qui, dans l'esprit des femmes les plus promptes à sentir, à pressentir même tout ce qui est beau, a nui si long-temps parmi nous à la littérature antique. Qu'un chef-d'œuvre étranger soit uniquement connu

par la traduction ; si le traducteur s'exprime moins bien que l'auteur, il le calomnie ; s'il s'exprime aussi bien, il l'honore ; s'il s'exprime encore mieux, il l'honore davantage. Il est vrai qu'aux yeux de ceux qui enfin les comparent, il le dépouille, au moins sous un rapport. On aimera mieux admirer son ouvrage sous la forme nouvelle. Mais la gloire la plus éclatante, celle de l'invention lui reste ; et cette perspective, que des hommes de génie pourront ainsi, par la puissance du style, s'approprier son œuvre, cette perspective elle-même doit le tenir en éveil. Il redoublera d'efforts pour conserver son bien, à force de l'améliorer. Il n'ignore pas que, dans toute cette république des lettres, nous vivons, pour ainsi dire, sous la loi du glaive. C'est un perpétuel conflit où l'empire est au plus digne.

Mon cher collègue, vous vous êtes annoncé dans cette discussion, comme un *stoïcien au langage aride et sévère, qui vient dissiper les prestiges d'un éloquent langage*. Je croirais maintenant qu'avec un esprit philosophique, aussi éminent que le vôtre, vous n'avez pu résister vous-même aux prestiges de votre brillante imagination. Vous avez failli comme Malebranche.

M. Charma a répondu aux idées émises dans cette première partie du discours de M. Maillet-Lacoste, par la lettre suivante :

Mon cher collègue,

La réponse que vous m'avez adressée le 27 août, et que le *Pilote du Calvados* a publiée dans ses numéros du 8 et

du 10 septembre, ne m'est parvenue qu'aujourd'hui, il y a tout au plus une heure ; et déjà, comme vous le diriez, je me précipite pour y faire droit.

Permettez-moi d'abord de remercier mes quelques lignes du retour qu'elles m'ont valu. Vous me donneriez, en vérité, l'envie de vous contredire encore et toujours, ne fût-ce que pour obtenir des répliques de ce genre. Mais je ne veux pas oublier qu'il s'agit ici pour moi d'une vérité à éclaircir, non d'un plaisir à prendre; et si je redescends dans l'arène, c'est que mes doutes ne sont pas dissipés; c'est que mon opinion n'a point fléchi sous la vôtre ; c'est qu'au contraire, plus vous défendez votre théorie, plus la mienne s'asseoit et s'affermit.

Deux questions s'agitent entre nous, mon cher collègue ; une question d'expérience : *Existe-t-il, parmi nos richesses littéraires, quelque traduction accomplie?* une question de raisonnement : *Un chef-d'œuvre de cette sorte est-il possible ou impossible en soi ?*

I. La question de fait était, à ce qu'il m'avait paru, résolue pour tout le monde. Vous aviez reconnu vous-même, sous ce rapport, l'impuissance d'un d'Alembert, la nullité d'un Rousseau. Montesquieu (auquel, par parenthèse, je vous conseille de ne plus vous fier) pesait sur vous de tout le poids de sa faiblesse. Je me croyais maître du terrain ! Que j'étais loin de compte ! Je ne voyais que ce qu'il vous avait plu de me montrer ; je ne soupçonnais pas ce que vous teniez en réserve. En découvrant tout-à-coup mes nouveaux adversaires, je vous l'avouerai, mon cher collègue, j'ai senti un moment mon courage faiblir ! Quoi ! c'est au prince des orateurs latins, c'est à l'illustre chef du corps enseignant, c'est à vous-même enfin que j'aurai maintenant affaire ! Un pygmée contre trois géants ! Mais, arrivé

au point où m'a su amener votre habile tactique, on ne recule plus !

Dieu soit loué ! Le combat commence pour moi sous de favorables auspices ! Le champion que de loin je prenais, sur la foi d'une perfide apparence, pour Marcus Tullius lui-même, ce n'était qu'un simulacre (*Dolus an virtus, quis in hoste requirat?*) dont on voulait me faire peur. Le vrai Cicéron, loin d'être un ennemi, me prêtera main-forte. Le vrai Cicéron est toujours un écrivain, parce qu'il n'est jamais un traducteur. Sa *République* et ses *Lois* (qui l'ignore?) n'ont guère de commun que leurs titres avec la *République* et les *Lois* de Platon. Les discours d'Eschine et de Démosthènes, sur lesquels sa jeunesse s'était exercée, il ne les avait pas (lui-même nous l'apprend) reproduits en interprète ; il les avait imités en orateur (1). Quant aux fragments du Timée, du Protagoras, de l'Economique, ceux qui les connaissent vont nous dire ce qu'ils en pensent. Ecoutons le premier venu de ses innombrables traducteurs : « ..... Cicéron paraphrase beaucoup plutôt qu'il ne traduit ; on s'en assurera, pour peu qu'on veuille le confronter avec l'auteur du Timée. Ici, style du temps de Périclès, simplicité attique où domine le sublime tempéré par la grâce ; là, orgueilleuses périodes où les mots sont prodigués avec une fécondité exubérante. Ici, tournures simples et naïves ; là, étalage des richesses de l'éloquence. Ici, Athènes et Platon ; là, Cicéron et Rome (2). »

(1) « Converti enim ex Atticis duorum eloquentissimorum nobilissimas orationes inter se contrarias, Æschinis Demosthenisque ; nec converti, ut interpres, sed ut orator.. .. » Cicero, *De opt. gen. orat.* 5.

(2) *Traduction des œuvres de Cicéron*, édit. Panckoucke, Introduction placée en tête des Fragments du Timée, du Protagoras, de l'Economique, p. 43.

Cette première vague, pour m'exprimer comme Socrate, a donc été assez heureusement surmontée ; mais le flot qui s'avance ne va-t-il pas m'engloutir ? Ici, mon cher collègue, je pourrais, je devrais même vous arrêter par une fin de non-recevoir. Y songez-vous ? Appeler dans nos débats le magistrat qui tient entre ses mains et votre destinée et la mienne ! Ne craignez-vous pas que votre jugement ne cède ou ne paraisse céder à quelque intérêt fort peu littéraire ? Votre générosité me fait d'ailleurs la partie par trop belle. Toutes les présomptions s'élèveront en ma faveur. L'éloge, dans votre bouche, ce sera de la flatterie ; ma critique indépendante, ce sera le besoin et l'amour de la vérité ! Vous le voulez, je vous suis. Je nie donc hardiment ce que vous avancez sans preuve suffisante. Non : M. Villemain ne nous a pas donné une traduction parfaite. Sa pensée a trop d'originalité et de fermeté pour se prêter, comme une cire flexible, à tous les mouvements, à toutes les ondulations d'une pensée étrangère. Ainsi que Cicéron, auquel vous le comparez, il échappe perpétuellement à ses fonctions de manœuvre par ses vertus d'artiste ! Ne voyez-vous pas que plus son livre étincelle de ces beautés de style qui font le grand écrivain en France, au XIX^e^ siècle, moins il reproduit dans sa naïveté et dans sa pureté l'esprit de Rome, aux temps de Brutus et de César ? Ne voyez-vous pas que plus il est fidèle à son génie, plus aussi il est infidèle à sa tâche ? Que vous dirai-je encore ? Si la traduction de M. Villemain, considérée comme traduction, eût rempli toutes les conditions de l'œuvre, se serait-on, je vous prie, avisé de la refaire (1) ?

(1) La traduction de M. Villemain est de 1823 ; la même année, mais un peu plus tard, M. V. Leclerc livrait la sienne au public. Celle de M. Liez, édit. Panckoucke, est de 1832.

A votre tour, mon dernier et bien-aimé Curiace ! L'argument que je brandissais tout-à-l'heure contre M. le Ministre de l'instruction publique trouvera, je crois, sans trop d'efforts, le défaut de votre armure. Vous, un traducteur ! Avez-vous pu vous faire à ce point illusion sur vous-même ? J'en atteste et ces échantillons que votre lettre nous propose, et, ce qui vaut beaucoup mieux, vos intéressantes leçons ! Vous, un traducteur ! mais vous êtes le plus original, le plus fortement individualisé, le plus visiblement personnel des écrivains que je connaisse ! Vous un traducteur ! Montrez-nous donc chez vous ce dévouement à votre auteur, ce culte du texte que le génie de la traduction suppose ! Est-ce vous, par hasard, qui consentirez à vous effacer, à vous anéantir, pour ne laisser voir que la figure antique sur laquelle vous feignez d'appeler la lumière? N'immolez-vous pas, au contraire, à chaque instant, dans vos excellentes études, la forme des anciens âges à celle de votre temps, et, qui plus est, à la vôtre? Loin d'être un idolâtre, vous seriez bien plutôt un iconoclaste ! Convenez-en : sous prétexte de les adorer, de les servir, vous n'aspirez à rien moins qu'à détrôner vos dieux ! Aussi, lorsque vous me promettez tel ou tel fragment de la littérature latine, au fond que me donnez-vous ? Ce style harmonieux, cadencé, symétrique, dont se drapent indistinctement devant moi vos hypocrites Romains, vous trahit à l'instant même : non, non ; ce n'est pas là Tacite ; ce n'est pas là Térence; c'est vous, c'est toujours vous ! — Et je vous en félicite ! Laissez à d'autres natures le soin qui ne vous convient pas, de refléter avec une fidélité scrupuleuse la réalité qui pose devant elles ! Vous ne pouvez être ni une chambre obscure, ni un daguerréotype ; vous aussi, vous êtes peintre !

II. Rien de nouveau donc, à votre avantage du moins,

dans le champ de l'expérience ! Mais peut-être aurez-vous reconquis quelque position perdue sur les terres du raisonnement.

Vous revenez sur un argument que je n'avais pas attaqué dans ma première lettre, parce qu'il ne m'avait point paru assez grave. Selon vous, les hommes supérieurs, qui ont dégradé l'écrivain qu'ils s'efforçaient de faire revivre, n'auraient consacré à ce travail que leurs moments de langueur, s'approchant sans inspiration d'une œuvre que l'inspiration avait produite. D'où et comment le savez-vous, mon cher collègue ? Vous dites oui, je dirai non : qu'en résultera-t-il pour ceux qui voudront bien nous lire ? J'aime mieux croire, pour ma part, que cette flamme, avivée par la pensée personnelle, s'est éteinte au contact de la pensée étrangère ; et que, lorsqu'on se résigne à traduire, on cesse bientôt de sentir ! Quel travail fastidieux, quelle torture, s'écrie Cicéron, que d'écrire avec la raison et les sentiments d'un autre, *alieno stomacho et non suo scribere* (1) !

» Pour que la pensée d'autrui nous inspire et nous échauffe, il faut qu'elle devienne nôtre. L'idée qu'attire à elle une intelligence donnée, ressemble aux aliments qu'aspire une organisation vivante : si cette nourriture empruntée au milieu dans lequel nous sommes placés, garde obstinément son essence et sa forme, au lieu d'accroître et d'animer notre énergie vitale, elle l'embarrasse et la surcharge. La physiologie du corps, sous ce point de vue, c'est la physiologie de l'âme.

» Mais on pourrait dire du style ce que je dis de la traduction : peindre sa pensée par des mots, n'est-ce pas déjà traduire ? — Comme si, mon cher collègue, dans le travail de

(1) C'est Huet, *De optimo genere interpretandi*, lib. I, § II, 1, qui me fournit cette citation. Je la crois sûre, quoique, faute d'indications suffisantes et de temps, je n'aie pu la vérifier.

la composition originale, les mots marchaient d'un côté, les pensées de l'autre! Comme si, au contraire, mots et pensées n'arrivaient pas en même temps, ne s'organisaient pas du même coup! Aurions-nous donc oublié cette Minerve qui s'élance tout armée du front de Jupiter! C'est précisément là ce qui fait qu'en général, ainsi que vous le dites quelque part, ceux qui ont le mieux pensé sont aussi ceux qui ont le mieux écrit. Voilà pourquoi encore on pense si péniblement dans une langue qu'on ne parle pas avec aisance! La production n'est parfaite de toute la perfection dont elle est susceptible qu'à une condition, c'est que l'ouvrier et son instrument ne sont qu'un: le traducteur et son auteur sont et seront toujours deux.

» Non: le génie lui-même ne fera point qu'un masque soit un visage. On ne représente bien que soi. Pour paraître, il faut être.

» Dans le monde de l'art, comme dans celui de la nature, il n'y a qu'une forme pour une pensée; et cette forme, elle ne se produit qu'une fois.

» On ne se traduira donc pas soi-même! — Eh! mon cher collègue, se traduire, c'est préalablement se comprendre. Or, qui peut se flatter (daignez, s'il vous plaît, ne pas sourire, mais réfléchir à ce paradoxe) de comprendre aujourd'hui toute sa pensée d'hier?

» Je vais plus loin: avant de comprendre, il faut se souvenir. Que de détails la mémoire, lorsqu'elle rappelle une situation intellectuelle quelconque, laisse nécessairement derrière elle!

» Mais c'en est assez, mon cher collègue; ma plume, et plus encore que ma plume, votre attention se fatigue. Nous avons assez plaidé de part et d'autre: que nos juges prononcent! Je ne veux pas cependant vous laisser ignorer l'arrêt tout récemment rendu sur la question qui nous occupe, par un

homme bien digne de fixer notre jurisprudence en pareille matière. Le 23 juillet dernier, M. Victor Leclerc écrivait dans les *Débats*, à propos du livre de M. Patin : « L'auteur des *Etudes sur les tragiques grecs* suppose, ou du moins un homme de goût tel que lui a dû supposer que nous les lisons dans l'original, et il nous aide seulement, par sa vive et claire analyse, à les lire avec plus d'agrément et d'utilité : méthode bien préférable à celle des infortunés traducteurs qui, *sous prétexte de les rendre intelligibles, les rendent méconnaissables*..... Nous aussi, en d'autre temps, nous avons fait notre étude et notre passion des admirables restes de la scène tragique d'Athènes, et comme il faut toujours *que la jeunesse paie tribut à l'inexpérience, en s'essayant à quelque chose d'impossible, nous avions traduit en vers*, presque d'un bout à l'autre, le théâtre de Sophocle..... mais toujours avec cet *inévitable contresens* de la couleur moderne .. » Cette imposante autorité vous convertira-t-elle? Je ne le pense pas. Vous en appellerez, flatteur! de M. Leclerc à lui-même ; vous opposerez à sa théorie qui vous condamne franchement, sa pratique qui si souvent semble vous soutenir; et peut-être finirez-vous par faire, même à ses yeux, de la cause la plus forte la cause la plus faible !

» Quoi qu'il en puisse être, mon cher collègue, quel que soit le vainqueur, quel que soit le vaincu, cette lutte digne du XVI^e^ siècle, et qui prouve, pour le dire en passant, que nous n'avons pas encore répudié tout l'héritage de nos pères, n'aura pas relâché sans doute les liens qui depuis long-temps nous unissent, et vous n'en croirez pas moins, je l'espère, à mes sentiments de haute estime et d'inaltérable amitié.

A. Charma.

P. S. Je vous en demande bien pardon, mon cher collègue, l'extrait que j'ai donné de votre discours dans ma première lettre, loin de voiler l'opinion que j'avais à combattre, n'a fait, en resserrant vos idées, qu'en rendre plus visibles la suite et l'enchaînement.

SÉANCE DU 30 NOVEMBRE.

DEUXIÈME PARTIE.

Réponse à la deuxième lettre de M. CHARMA.

J'arrive à votre réplique. Elle pourrait être ramenée à ces termes : Si je conviens que des hommes de génie ont succombé dans la traduction, vous me répondez que c'est par un effet de leur génie même. Si je prétends qu'avec ou sans génie on a pu obtenir parfois un plein succès dans la traduction, vous niez qu'alors on ait réellement traduit, parce que vous restez inébranlable dans votre opinion qu'une traduction parfaite est impossible. Et vous m'opposez jusqu'aux exemples que j'avais fait valoir en ma faveur. C'est donc un combat qui se reproduit entre nous deux, aussi ardent que d'abord, et sur tous les points. Je commencerai par ce dernier point, en effet, capital, la possibilité d'une traduction parfaite.

Aucun de nous, Messieurs, ne peut se méprendre sur ce mot de *parfait*, que j'applique à la traduction. J'entends la perfection que peut comporter la composition originale elle-même. La perfection de nos ouvrages ne doit jamais se prendre que dans ces limites, où nous renferme l'imperfection de notre nature. J'ajouterai que dans mon premier discours j'ai supposé entre la langue du traducteur et celle de son auteur une certaine parité, non pas de formes, la traduction ne serait plus guère alors qu'un mot-à-mot, mais de ressources, même avec les formes les plus diverses. Telle pourrait être, en effet, l'infériorité de la langue

du traducteur que, même avec la plus grande supériorité de talent, il devrait nécessairement succomber.

Cela posé, traduire, c'est exprimer la pensée d'autrui. Or, dès que je l'ai entendue, elle devient la mienne. Je dois donc l'exprimer aussi bien que mes propres pensées ; j'entends celles que j'ai, non reçues, mais conçues. Nier donc la possibilité d'une traduction parfaite, c'est nier par contre-coup la possibilité d'une expression parfaite dans la composition originale.

Croyez-vous combattre ces simples aperçus par ces paroles ? « *Dans le monde de l'art, comme dans le monde de la nature,* » *il n'y a pour une pensée qu'une seule forme. Et cette forme,* » *elle ne se produit qu'une fois.* » Ne dirait-on pas, à vous entendre, que le traducteur opère dans la langue même de l'auteur, et qu'il ne peut se présenter qu'avec désavantage, parce que ce premier écrivain se sera déjà emparé de la seule forme convenable à la pensée qu'il s'agit d'exprimer. Et cependant il est possible que ce premier écrivain ait succombé dans sa langue, et que le traducteur, en essayant de reproduire ou plutôt de réhabiliter la pensée primitive, fasse un plus bel usage d'une langue plus belle encore.

Il me semble en avoir assez dit sur ce point pour mon objet. Je veux maintenant approfondir, avec toute la rapidité possible, votre axiome : « *Il n'y a pour une pensée qu'une seule* » *forme.* » Serait-ce que, non d'après Labruyère (je vous connais), mais d'après vous-même, d'accord avec Labruyère qui proscrit les synonymes, vous n'admettriez rigoureusement pour une pensée qu'une seule forme ; c'est-à-dire, sans doute, la plus belle ? Ne serait-ce pas là une poétique trop forte pour notre humanité ? Combien de fois après ce premier labeur, ces premières souffrances de la composition, l'écrivain le plus habile s'arrête indécis, à la

vue des formes toutes élégantes sous lesquelles lui apparaît enfin sa pensée ? Et qu'arrive-t-il ? En voulant préférer, il compare ; et en comparant, il jouit ; il jouit davantage ou plus long-temps de son bien. Son plaisir se diversifie avec les formes elles-mêmes de cette pensée, pour laquelle il pouvait craindre d'abord de manquer d'expression. Combien de fois encore, dans ce monde intellectuel, les productions qui atteignent à une certaine hauteur, comme ces astres dont nous ne pouvons mesurer les distances à notre globe, échappent à l'appréciation exacte des esprits les plus éminents ! D'accord pour les trouver belles, ils ne sont plus d'accord pour déclarer la plus belle. Que dis-je ! ils cessent souvent alors de s'accorder avec eux-mêmes, puisque, parmi les ouvrages qu'ils admirent, c'est presque toujours celui sous l'influence duquel ils se placent, qui leur semble à l'instant le plus beau de tous. Heureuse illusion, dirai-je, puisqu'elle vient embellir successivement à leurs yeux tous nos chefs-d'œuvre littéraires ! Ainsi, qu'il s'agisse d'achever nos propres ouvrages ; qu'il s'agisse d'apprécier les ouvrages d'autrui, cette incertitude elle-même de notre jugement, l'un des signes de notre faiblesse, n'en est pas toujours le supplice ; elle en est quelquefois le charme. Sachons donc nous consoler et nous humilier tout ensemble, je ne dirai pas en écartant, mais en considérant à l'infini, au-dessus de nous, une poétique dont Dieu seul aurait le secret, puisque c'est à Dieu seul que les choses paraissent toujours telles qu'elles sont.

J'ai cru pouvoir me permettre cette rapide excursion, où vous m'avez comme entraîné vous-même. Dans ce qui la précède, je veux dire dans ce peu de mots présentés sur la possibilité d'une traduction parfaite, je n'ai fait que développer cette phrase de mon premier discours : « trouver l'expres-

» sion de sa propre pensée n'est-ce pas déjà se traduire » soi-même? » Puis-je voir une objection sérieuse, une objection qui tienne même au sujet, dans ce que vous m'opposez là dessus? «*Pour se traduire, il faut se comprendre.* » *Or qui peut se flatter de comprendre aujourd'hui toute sa* » *pensée d'hier?*» Prenez garde. Ce que vous pourriez conclure de là, ce serait l'impossibilité de la composition originale elle-même, pour le cas où l'on voudrait exprimer sa pensée, quelque temps après l'avoir conçue. Vous ne prouveriez nullement l'impossibilité de la traduction. Si en effet nous ne pouvons nous flatter de retrouver dans notre souvenir toute notre pensée d'hier, telle n'est pas la position du traducteur, puisqu'il voit constamment fixée devant lui cette pensée qu'il veut rendre. Sans doute, comme vous le dites très-bien, pour se traduire il faut nécessairement se comprendre; et j'ajouterai que, pour se comprendre, il faut quelquefois se recueillir, s'étudier long-temps, comme il nous arrive d'étudier laborieusement ce texte où est déposée la pensée étrangère. Mais sans nous arrêter ici à des considérations qui pourraient nous emporter bien loin de notre sujet, et nous laisser ensuite dans les ténèbres, il me suffira de dire que, grâce au langage, j'entends la pensée d'autrui; que grâce au sens intérieur, j'entends ma propre pensée, qui alors s'identifie avec le sens intérieur lui-même. Mais l'expression parfaite, et c'est là seulement qu'est le débat, l'expression parfaite dans la traduction comme dans la composition originale, ne devrait tout au plus rester impossible que pour la médiocrité qui voudrait précipiter son œuvre. Et vous, faisant un pas de plus dans votre opposition, vous ne vous bornez pas à nier la possibilité de cette traduction parfaite; vous ajoutez que, si l'on veut en approcher, le génie serait, non un moyen, mais un obs-

tacle. Quoi donc ! est-ce que l'homme de génie ne doit pas se pénétrer plus vivement que l'homme médiocre, des hautes pensées d'un autre homme de génie ? Est-ce que cela même ne doit pas être pour lui une préparation à les mieux rendre ? Dès qu'il a pu en faire les siennes, à force de s'en pénétrer, pourquoi, s'il veut attendre son moment, s'il veut développer toute sa force, ne les exprimera-t-il pas avec la même supériorité que ses propres pensées ?

Mais vous ne voyez de parité, sur aucun point, entre l'homme qui exprime ses propres pensées et l'homme qui exprime les pensées d'autrui. « *Je parle*, me dites-vous, » *comme si dans le travail de la composition originale, les* » *pensées marchaient d'un côté et les mots de l'autre ;* » *comme si au contraire mots et pensées n'arrivaient pas en-* » *semble, ne s'organisaient pas du même coup. Aurions-* » *nous oublié cette Minerve, qui s'élance tout armée du front* » *de Jupiter ?* » Prenez garde encore, vous ne nous offrez là qu'un tableau très-incomplet de la composition originale ; vous n'en pouvez obtenir aucun avantage pour votre cause : voici, ce me semble, ce qui correspond sur ce point à ces deux termes de l'école, l'invention et l'élocution. Ne vous effrayez pas, Messieurs, je m'efforcerai d'échapper à des lieux communs indignes d'un tel auditoire. Je m'efforcerai aussi d'être court. C'est même dans la brièveté que j'ai presque toujours cherché la clarté. La pensée, dans ce sanctuaire de l'âme, peut ou se révéler tout entière à la fois, ou n'arriver que par degrés à sa plénitude. Il en est de même de l'expression qui doit la produire au dehors. Il est possible qu'elle s'offre tout entière dans un soudain mouvement, soit dès le principe avec la pensée même, comme vous l'avez très-bien senti et fait sentir, soit après de malheureux essais que nous tâchons même d'oublier,

tant nous souffrons d'avoir pu nous y complaire. Il est possible encore qu'elle ne se perfectionne que par des modifications successives d'une première ébauche. Indépendamment de je ne sais combien d'aveux échappés à de grands écrivains, même à l'homme, si humble en apparence, si superbe en effet, dont je vais d'abord citer le chef-d'œuvre; le manuscrit de l'*Emile*, surchargé de ratures; l'une de ces prodigieuses provinciales, refaite jusqu'à seize fois, suffiraient pour nous convaincre que je présente ici l'histoire fidèle de la composition originale, même chez les plus hautes intelligences. Vous auriez donc, à quelques égards, peint la victoire et non le combat, lorsque vous nous avez représenté les pensées et les mots qui s'organisent du même coup. Tenez compte aussi de ces deux accidents si malheureusement communs; celui où une pensée, quoique bien réelle, n'est pas encore exprimée; et celui où une pensée, du premier ordre peut-être, semblerait du dernier, tant elle est mal exprimée. Tenez compte, vous dis-je, de ces deux accidents qui vous rejettent si loin de ce brillant tableau où vous avec cru nous montrer la composition originale tout entière. Or, soit que je veuille exprimer dignement cette pensée, encore enveloppée au fond de mon âme qu'elle tourmente, ou déjà soumise à une expression qui est peut-être pour mon goût un plus grand tourment; soit que je veuille conquérir pour ma langue cette pensée étrangère, développée, par exemple, dans une de ces vastes périodes antiques que je suis forcé tout ensemble d'admirer et d'écarter; après toute cette diversité d'émotions que j'ai pu éprouver d'abord, ne suis-je pas, en résultat, conduit à un même genre de travail, puisque, dans ces deux cas de la composition originale et de la traduction, je dois enfin chercher la forme

convenable à une pensée préexistante ? Mais à qui de l'homme de génie ou de l'homme médiocre doit dans le second cas rester la victoire, si ce n'est à celui qui l'obtient presque toujours dans le premier ? Et peut-on s'en étonner, lorsque ce sont deux avantages si naturellement unis, que celui de bien penser et celui de bien dire ?

Mais, nous dites-vous encore, et c'est là votre 4e paradoxe qui va renchérissant, s'il est possible, sur tous les autres, tout le génie du plus grand écrivain doit s'éteindre, du moment qu'il veut traduire. Ce serait possible si, dans ses délassements, il allait se faire négligemment l'interprète d'un de ces écrivains confondus dans la foule. Mais s'il s'adresse à l'un de ses pairs, et que dans cette œuvre subalterne il s'attache sans cesse à faire sentir ou à faire soupçonner sa grandeur; si procédant avec régularité, il commence par bien étudier ces beautés qu'il veut rendre, ne doit-il pas alors plutôt gagner que perdre? Est-ce qu'un des plus beaux moyens de ranimer notre pensée mourante n'a pas toujours été de la mettre en contact avec les pensées les plus vives des écrivains du premier ordre ? Comment donc ce qui pourrait faire passer comme un éclair de génie dans l'homme médiocre, tendrait-il à éteindre le génie même dans l'homme supérieur ?

J'avais voulu fortifier ma théorie par des exemples ; et là où j'indique des traductions heureuses, vous persévérez à ne pas voir de traduction.

Ainsi, vous m'opposez les paroles célèbres de Cicéron rendant compte de son travail sur les deux plus beaux discours de la Grèce, travail qui malheureusement n'est point parvenu jusqu'à nous (ce serait une pièce importante dans le procès) ; mais nous avons ce qui peut le remplacer, ce qui devrait même nous le faire deviner, sa belle

traduction de ce beau morceau de Platon sur la démocratie. Les voici ces paroles : « *Converti non ut interpres, sed ut* » *orator.* » Remarquez donc bien ce premier mot, *converti.* C'est décisif. Il n'a pas imité, paraphrasé, commenté comme il l'a fait si souvent ailleurs. Il a traduit (*converti*) du moins selon lui, et c'est beaucoup. Il a traduit, non il est vrai avec les scrupules du mot-à-mot (*ut interpres*), mais avec la liberté, l'aisance de l'orateur (*ut orator*). C'est-à-dire qu'il a reproduit la pensée en se réservant la forme. Mais il n'a fait là que poser et suivre la belle loi de la traduction, telle que je l'ai exprimée dans mon discours, surtout pour les ouvrages d'imagination et de sensibilité. La fidélité à la forme ne doit pas aller jusqu'au mot-à-mot, ou même jusqu'au voisinage du mot-à-mot, pour peu que le mot-à-mot nuise à l'élégance. Et si vous considérez la manière dont il a traité ce morceau de Platon sur la démocratie, vous trouverez un parfait accord entre sa théorie et son travail.

Ainsi, encore, vous m'opposez l'exemple de M. Villemain qui, dans sa traduction de la République de Cicéron, échappe sans cesse, dites-vous, à ses fonctions de manœuvre par ses vertus d'artiste. Vous m'opposez peut-être l'exemple qui vous est le plus contraire. Car M. Villemain est, de tous les traducteurs que je connais, celui qui a porté le plus loin la fidélité dans l'élégance. Bien loin d'échapper, comme vous dites, à ses fonctions de manœuvre, c'est-à-dire de traducteur, par ses vertus d'artiste, c'est par ses vertus d'artiste qu'il parvient à remplir admirablement ses fonctions de traducteur. Voici un exemple entre mille ; car, pour échapper au vague des discussions, il n'est rien de tel ici que des exemples. Cicéron dit : « *De Romuli im-* » *mortalitate creditum, quum jam inveterata vita esset homi-*

» *num et tractata ac cognita.* » Comme ces trois verbes, *inveterata*, *tractata*, *cognita*, concourent à la beauté de cette petite phrase, c'eût été succomber que de ne pas les rendre, et de ne pas les rendre avec le même mouvement, le même rhythme. Mais la langue du traducteur lui refuse trois verbes qui répondent heureusement à ces trois verbes de la phrase latine. Que fait-il? Avec cette puissance de l'écrivain consommé, il force cette langue de le servir par trois substantifs qui produiront le même effet : Il dira : « On a cru à l'apothéose de Romulus au milieu d'une civi- » lisation déjà perfectionnée par le temps, l'expérience et » la réflexion. » Vous le voyez : à *inveterata* correspond le temps, à *tractata*, l'expérience, à *cognita*, la réflexion. En définitive, à l'élégance qui résulte de ces trois verbes, correspond l'élégance qui résulte de ces trois substantifs. — Je vous le demande maintenant : la souplesse du traducteur ne provient-elle pas ici tout entière de la force de l'écrivain? Et lorsque vous me dites que la pensée de M. Villemain a trop de fermeté et d'originalité pour se prêter, comme une cire molle, à tous les mouvements, à toutes les ondulations de la pensée étrangère (paroles, au reste, où je vois avec plaisir qu'en fait de louanges données aux hommes puissants, de mon censeur vous devenez mon complice), lorsque vous parlez ainsi, ne devez-vous pas un peu craindre d'avoir été séduit par votre imagination dans l'emploi de ces figures, dont l'imagination s'empare pour l'expression plus vive de la pensée? Non, la fermeté du talent, telle que nous devons l'entendre, ne s'oppose pas à sa souplesse. Et en quoi consisterait ce talent de style, attribut, vous en êtes convenu, des génies supérieurs, si ce n'est à se prêter dans l'expression, avec toute la flexibilité possible, aux nuances les plus délicates,

les plus diverses de la pensée, de quelque part sans doute que cette pensée leur vienne, ou d'eux-mêmes ou des autres, comme je me suis si fort attaché tout-à-l'heure à le faire entendre ?

Et vous croyez ensuite faire sortir une induction en votre faveur, de ce fait, que la traduction de M. Villemain a été suivie de celle de M. Leclerc et de celle de M. Liez ! Ignorez-vous donc que plus d'un siècle sépare la traduction de Quinte-Curce par Vaugelas de la traduction de Quinte-Curce par Beauzée ; et que la première en date est la première en mérite ? Au lieu de consulter ici les dates, j'ai été curieux de comparer les traductions de cette République de Cicéron par ces trois écrivains, et j'ai vu que presque toujours l'ordre du mérite était celui des dates. Un exemple encore : je le prendrai dans cette même phrase : *De Romuli immortalitate*, etc. M. Villemain : « On a cru à l'a-» pothéose de Romulus, au milieu d'une civilisation déjà » perfectionnée par le temps, l'expérience et la réflexion. » M. Leclerc : « On a cru à l'apothéose de Romulus, lorsque » le monde avait déjà vieilli, que l'humanité s'était éclai-» rée sur elle-même. » M. Liez : « On a cru à l'apothéose » de Romulus, lorsque le monde déjà vieilli avait pu s'é-» tudier et se connaître. » Vous le voyez, de Cicéron à M. Villemain, c'est la même lumière. Mais cette lumière va déclinant de M. Villemain à M. Leclerc, et de M. Leclerc à M. Liez. Hésiteriez-vous ? Je dirai : nous pouvons vivre long-temps (*inveterata*), sans rencontrer beaucoup de ces événements qui nous exercent (*tractata*) ; et nous pouvons rencontrer beaucoup de ces événements qui nous exercent, sans nous élever à ces réflexions qui nous éclairent, qui nous fassent réellement connaître la vie (*cognita*). Or, ces trois ordres d'idées vous apparaissent vivement en trois

mots, chez M. Villemain comme chez Cicéron ; et vous les soupçonnez à peine chez M. Leclerc et chez M. Liez ; j'ajouterai que ces deux derniers écrivains sembleraient concourir, l'un par le vague, l'autre par la sécheresse, à faire mieux ressortir l'exquise précision des deux premiers. M. Liez serait aujourd'hui, dans l'ordre politique, à la place de M. Villemain, et M. Villemain à la place de M. Liez, que je tiendrais le même langage. Seulement, à l'égard de M. Villemain, je m'abandonnerais alors tout entier au plaisir de louer le talent sans avoir à redouter le reproche de flatter le pouvoir. Flatter le pouvoir ? Mais dans le siècle où nous sommes, ne faut-il pas quelquefois autant de courage pour le louer, qu'il en fallait jadis pour le braver ?

Descendant jusqu'à moi, j'aime à le dire, avec les formes les plus aimables d'une politesse non pas seulement ingénieuse mais toute bienveillante, vous me refusez aussi les qualités de traducteur, et par des raisons qui me donneraient de l'orgueil. Je ne vous répondrai pas sur ce point. Aussi bien, tout ce que je pourrais dire reviendrait à ce que j'ai déjà dit.

Mais je dois vous répondre, lorsque vous exprimez des doutes sur mon orthodoxie, dans ce qui peut concerner le culte de cette littérature antique. Je dois vous répondre (et même il ne m'était pas possible de trouver une issue plus heureuse pour sortir de cette discussion, et tout ensemble pour justifier une de mes idées sur cet enseignement littéraire), je dois vous répondre, lorsque vous semblez vouloir m'arracher une réponse par ces paroles : « Convenez-en, sous prétexte de les adorer, de les servir, vous » n'aspirez à rien moins qu'à détrôner vos dieux » non, sous prétexte de les adorer, de les servir, je n'aspire pas, comme vous dites, à détrôner mes dieux ; c'est-à-dire,

aussi les vôtres ; c'est-à-dire, les vrais dieux de la littérature pour tous les siècles. Bien loin d'avoir conçu la pensée de les détrôner, je ne me suis jamais senti capable de leur sacrifier dignement, surtout au milieu d'une si brillante jeunesse ; dans cette ville, l'une des premières de la France, pour la sévérité du goût. C'est parce que je leur rends un culte sincère, que je cherche sans cesse dans mes essais de traduction, ces formes elles-mêmes où vous croyez ne plus voir le traducteur ; ces formes qui me semblent les plus belles, afin de transporter, s'il m'est possible, tout leur génie de leur langue dans la nôtre, et que je présente si rarement ici les parties de leurs ouvrages où ce génie s'éclipse.

Je les admire, en effet, à un tel point, que je les aime. Après l'enchantement qu'ils m'ont fait si souvent éprouver dans ma triste existence, m'appesantir sur leurs défauts serait, à mes yeux, ingratitude. J'ajouterai, Messieurs, que ce serait, devant vous, maladresse ; parce qu'il n'est rien de plus fastidieux qu'une critique superflue, je veux dire ici une critique où l'orateur aurait été prévenu, surpassé par l'auditoire tout entier. En croyant montrer son goût, il ne montrerait que sa vanité. En présence de ces modèles, presque toujours révérés jusqu'à ces derniers temps, qu'il doit être bien plus doux pour nous tous d'admirer ensemble! Admirer est un plaisir, que je voudrai toujours accroître en le partageant. Il m'est d'ailleurs démontré que de jeunes esprits profiteront beaucoup plus de la vive exposition des beautés, que de la froide critique des défauts ; parce que bien sentir les beautés est le meilleur moyen, non seulement de les reproduire soi-même, mais encore d'éviter les défauts comme par instinct. Loin de moi, sans doute, de calomnier ici les règles ! Je manquerais à toutes les convenances comme

à toutes mes convictions. Mais je dirai : dans l'inspiration qui vous anime alors, vous avez rarement besoin de ces règles qui nous apprennent à nous diriger à travers les écueils. Ces génies, ces dieux que vous aimez vous protégent ; ils vous ont déjà emporté, comme par un souffle favorable, bien au-delà de tous les écueils.

—

Séance du jeudi 14 décembre.

ÉPILOGUE DU DISCOURS D'OUVERTURE DE M. MAILLET-LACOSTE.

Messieurs, maintenant que cette discussion pourrait sembler terminée, je crois qu'il y manquerait quelque chose, si je ne revenais à ces variations de notre nature, qui m'ont été opposées comme un obstacle à une traduction parfaite, surtout lorsque le traducteur s'adresse à un ouvrage d'une haute antiquité. Et ici j'aime à citer une seconde fois ces graves et solennelles paroles de mon honorable collègue. Aussi bien est-ce à sa brillante, à sa féconde opposition, si je puis le dire, que je suis redevable de ce discours, constamment honoré de l'attention d'un tel auditoire, pendant deux séances.

On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, comme parlait Héraclite. Tout change, tout se modifie sans cesse en nous et autour de nous. Une pensée ne trouve pas, dans un siècle donné, deux hommes chez lesquels elle soit identiquement conçue, par lesquels elle puisse être identiquement exprimée. Il y a plus. Dans une existence individuelle, vous ne compterez pas deux instants où l'intelligence soit précisément éclairée d'une égale lumière, émue d'une égale émotion. Et vous voulez qu'à travers

quelques mille ans de distance, malgré la diversité des circonstances au sein desquelles ils se développent, deux ou plusieurs esprits se rencontrent chez lesquels la substance intellectuelle et l'expression matérielle formeraient deux ou plusieurs systèmes absolument semblables, ou, pour mieux dire, un système unique deux ou plusieurs fois répété !

J'ai déjà répondu à cette argumentation autant que l'exigeaient les besoins et que le permettaient les proportions de mon discours. Je veux maintenant envisager avec plus d'étendue ces variations de notre nature ; et parce que dans ces derniers temps on s'en est exagéré l'importance ; et parce que je ferai mieux sentir par là que, dans le sujet qui nous occupe, elles ne pouvaient donner matière à une objection sérieuse ; que c'était même une conséquence tout autre qu'il aurait fallu en faire sortir. J'admettrai que ces variations atteignent tous les instants de notre durée. A quoi se réduisent-elles, en résultat, dans leur plus grande force ? Vont-elles jusqu'au fond de notre humanité ? Son existence, comme on a paru le croire, serait-elle une suite de transformations qui, à de grands intervalles, pût faire d'une génération une énigme pour une autre ? Serions-nous par exemple fondés à dire que les littératures les plus florissantes des temps passés et des nôtres doivent tomber dans un avenir éloigné, faute de répondre à un nouvel état du monde, et que cette grande révolution doive être suivie, à de grands intervalles encore, d'un nombre incalculable de révolutions du même genre, à mesure que ce monde se meut dans ses voies mystérieuses ? Eh ! ne sommes-nous pas toujours emportés dans le tourbillon de ces passions, qui se reproduisent sans cesse les mêmes ? A travers les nuages de ces passions, les saintes lois de la morale ne nous apparaissent-elles pas toujours dans leur sévère majesté ? Le

goût n'a-t-il pas aussi ses lois, et ses lois invariables? Ne sont-ce pas les génies les plus forts, qui presque toujours leur sont restés les plus dociles? Quels que soient les progrès de notre civilisation, de nos sciences et de nos arts; quel que soit leur déclin, nos facultés, dans le premier cas, ne rencontrent-elles pas sans cesse les mêmes limites? Le bien, dans le deuxième cas, ne sort-il pas enfin de l'excès du mal? Double avertissement du Ciel, qui doit tout ensemble réprimer notre orgueil et rassurer notre faiblesse, en nous faisant entendre qu'il est un terme au-dessus duquel nous ne pourrons jamais nous élever; qu'il en est un autre au-dessous duquel nous ne pourrons jamais descendre. Pour rester dans cet ordre des idées morales, qui tient d'une manière si intime à tout l'ordre des idées littéraires, lorsque, dans une de ces périodes de décadence, si fréquentes sous le point de vue des mœurs, un immense intervalle semblerait séparer deux générations d'un même peuple, au point d'en faire comme deux peuples distincts, la dégradation de la seconde l'empêche-t-elle de sentir, d'apprécier les vertus de la première, de s'y associer, si je puis le dire, à distance par l'admiration? Ainsi ce serment du grand orateur, qui s'était juré d'avance à lui-même de faire briller une défaite de tout l'éclat d'une victoire, par la seule considération d'un devoir accompli; ce serment, si justement célèbre, par les mânes des guerriers de Marathon, de Platée, de Salamine, n'a-t-il pas produit sur Athènes dégénérée la plus grande partie des effets qu'il aurait pu produire sur Athènes dans ses plus beaux jours? Ou plutôt ce grand homme n'a-t-il pas pour quelques instants recréé par sa parole, chez ses auditeurs étonnés, toute l'énergie de ces luttes glorieuses, soutenues pour l'indépendance de la Grèce? Et si traduisant, pour ainsi dire, l'héroïsme de ces combats par la sublimité de

son discours, il a pu le faire passer, du moins tandis qu'il parlait dans ses nouveaux Athéniens du théâtre et des jeux publics ; si même de nos jours, à une si grande distance des événements, il éveille dans nos âmes des sympathies si profondes ; si dans l'exaltation, malheureusement passagère, produite par une si haute éloquence, il fait de nous tous des Athéniens de Marathon, de Platée, de Salamine, ne devons-nous pas penser qu'il exercera le même empire dans tous les âges, sur toutes les nations vertueuses ou corrompues, civilisées ou barbares? Admirable prérogative du génie, qui, sous la belle condition de rester lui-même fidèle à la morale, tend ainsi à maintenir entre les générations cette uniformité de sentiments généreux où elles viennent toutes s'entendre, comme les membres d'une même assemblée sous l'influence du même orateur ; ou, bien mieux encore, comme une famille unie sous la parole d'un père ! Si donc nous pouvions conclure ici quelque chose de ces variations auxquelles est soumise notre nature, et dans le cours d'une existence individuelle, et dans ce grand mouvement des siècles, ce serait, non l'impossibilité de la traduction (je n'y aurais jamais songé), mais l'importance (et c'est là cette conséquence que j'avais voulu vous faire pressentir), l'importance de cette littérature choisie qui, au milieu de toutes ces variations, bien plus légères qu'on ne le croirait d'abord, nous présente, fixé pour toute la durée du genre humain, ce qui a pu s'offrir de plus remarquable à la pensée humaine. Cette littérature, dégagée d'un indigne alliage, serait en effet l'expression de notre humanité, saisie dans ses plus heureux moments ; de notre humanité, servant de spectacle, de modèle à elle-même ; de notre humanité, agissant sur l'esprit de chacun de toute la puissance des esprits d'élite qui feraient sa gloire. Dans l'absence de toute

révélation divine sur cette malheureuse terre, notre raison, réduite à ses propres forces, je veux dire à toute sa faiblesse, n'aurait pas de plus nobles moyens pour échapper à un complet naufrage, je veux dire encore pour combattre l'instabilité de notre nature, pour nous mettre, jusqu'à un certain point, en rapport avec les lois éternelles de la morale et du goût.

Or, messieurs (et je finis par cette considération qui me ramène au cœur de mon sujet), le grand objet de la traduction est de transporter sans déchet, s'il est possible, les richesses d'une langue dans une autre. Si donc nous voulons l'heureux échange, entre tous les peuples, de ces trésors de la pensée, faisons des vœux pour que cette traduction, qui en est le véhicule, ne soit pas, comme on l'a vu trop souvent jusqu'ici, ou totalement abandonnée, ou légèrement ébauchée par ces êtres privilégiés qu'anime la flamme du génie; puisque ce commerce des plus nobles produits de l'intelligence, comme je crois l'avoir démontré, ne se fera jamais si bien que par la guerre, et une guerre ardente, de génie à génie, d'un peuple à l'autre, non plus pour tourmenter, mais pour éclairer et vivifier le monde.

Troisième lettre à M. Maillet-Lacoste *sur l'impossibilité d'une traduction parfaite.*

Vous me permettez donc, mon cher collègue, de répondre en quelques mots à votre dernière réponse, et de clore ainsi les débats.

Selon moi une traduction *parfaite* est impossible. Il ne s'ensuit pas, bien entendu, qu'il n'y ait aucune diffé-

rence à faire entre telle et telle traduction; encore moins que les traducteurs ne rendent pas aux lettres de notables services. Ne changeons pas, je vous prie, les termes de la question.

I. Les raisons que j'ai données à l'appui de ma thèse, ont résisté à vos attaques et conservé toute leur force.

Non; on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve; les disciples d'Héraclite, plus sévères encore et plus rigoureux que leur maître, vous diraient qu'on ne s'y baigne même pas une fois. Sans doute il y a sous cette instabilité quelque chose de stable, sous ces phénomènes passagers quelque chose d'éternel. A travers les variations que subit la figure humaine, nous reconnaissons le même type, la même physionomie; c'est l'homme, toujours l'homme que nous retrouvons partout : il n'est pas cependant deux visages, quelque semblables qu'ils soient, qui ne se distinguent par des différences marquées; et l'individualité diversifie ce qu'identifie la généralité. Dans la sphère des arts comme dans celle de la nature, la généralité abstraite se redouble et se répète à l'infini; la vitalité individualisée apparaît une fois et passe pour ne jamais revenir. Vous pourrez donc *parfaitement* traduire la portion générale, c'est-à-dire immobile et inanimée, d'une pensée étrangère; mais sa portion individuelle, sa portion mobile et vivante, vous ne la reproduirez qu'*imparfaitement*, si tant est que vous la reproduisiez.

Vous persistez à croire que la pensée et sa forme se séparent l'une de l'autre; vous soutenez que tel ou tel homme pourra parler l'idée qu'un autre pensera. Vous me rappelez ces deux acteurs de l'antiquité dont le premier chantait les vers du drame, tandis que le second les gesticulait. Ne voyez-vous pas, mon cher collègue, que cet effort par lequel,

mettant et remettant vingt fois, d'après le conseil du maître, notre ouvrage sur le métier, nous aspirons à la forme la plus heureuse que puisse revêtir notre pensée, ne tend à rien moins qu'à déterminer plus complétement notre pensée elle-même? Là où vous n'apercevez qu'une expression qui se modifie et se perfectionne, regardez un peu plus attentivement, vous y découvrirez une idée qui se développe et s'achève.

II. Comme le raisonnement, le fait m'est resté fidèle. Avons-nous une traduction irréprochable, accomplie? Vous ne le prétendez point. Quelques rares et par trop courts échantillons (les longs exemples vous font peur) empruntés aux traductions les plus remarquables que nous possédions ne confirment pas suffisamment votre proposition. Ces petites phrases, en effet, admirablement rendues, je le veux, peuvent appartenir à ces généralités qui, comme je l'ai dit, se transportent aisément d'une langue dans une autre. Et d'ailleurs le vice nécessaire et originel que la traduction emporte avec elle se dissimule facilement dans un spécimen en quelque sorte microscopique; prenez, je vous prie, des fragments plus étendus; plus vous prolongerez l'expérience, plus l'imperfection que je vous signale éclatera à vos yeux; ce qu'une ligne vous dérobe, une page vous le rendra perceptible. Soumettez donc à cette épreuve vos traducteurs favoris, et s'il en est un seul qui en sorte vainqueur, votre cause est gagnée.

Plus on sera un corps, moins on pourra être une ombre! Plus une forme est arrêtée, moins elle se prête à la reproduction d'une forme étrangère. Le génie, c'est la vigueur; ce n'est pas la souplesse. Voilà pourquoi tous nos grands écrivains ont un style qui leur est propre et qui n'appartient qu'à eux. Bossuet, dans son histoire universelle, nous donne d'une belle phrase de Polybe cette détestable traduction : « La mère

de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, lui disait entre autres raisons : *Ne connaissez-vous pas les Romains? Ne savez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prières, et que vous n'en obtiendrez ni grande ni petite chose par la force?* » Prenez au hasard, s'il en existe plusieurs, un des traducteurs de l'historien grec ; ce ne sera pas un Bossuet, à coup sûr ; eh bien ! vous trouverez chez lui, je n'hésite pas à vous le promettre, une version de ce passage supérieure à celle que je viens de citer.

> Tantalus a labris sitiens fugientia captat
> Flumina. Quid rides? mutato nomine, de te
> Fabula narratur.

Boileau, comme vous savez, s'efforce de traduire ces deux vers d'Horace, et il échoue. Je ne sais quel poète ignoré de son temps nous en a donné cette remarquable traduction :

> Tantale dans les eaux a soif et ne peut boire ;
> Tu ris, change le nom ; sa fable est ton histoire.

III. Enfin j'avais, pour ne négliger aucun genre de preuves, ajouté au fait et au raisonnement le témoignage d'un homme dont le jugement me paraît d'un grand poids en pareille matière. Vous n'avez pas même sur ce point essayé de me contredire. Je prends acte de votre silence, qui me semble parler très-haut en ma faveur. Pour vous punir de cette espèce de déni de justice, il faut que je vous oppose encore, et c'est par là que je terminerai, l'opinion d'un écrivain distingué, qui, sans avoir expérimenté, devant le public du moins, les difficultés de la traduction, me paraît les sentir et les comprendre comme s'il se fût toute sa vie mesuré avec elles. Dans un compte-rendu de la *Tra-*

duction d'Horace, par M. Goupy, inséré au *Journal des Débats* (20 juillet 1842), M. Philarète Chasles écrivait : « Une des formes que préfère Horace et dont il use avec le bonheur le plus exquis, consiste dans l'alliance de deux mots ennemis qui font jaillir de leur choc la lumière et la couleur ; c'est *littus iniquum*, « la rive ennemie », impossible à traduire ; c'est le *simplex munditiis* devenu proverbe, et ces mille créations de style qu'il prodigue et qu'il ne faut pas confondre avec l'antithèse stérile et vide employée par les rhéteurs. Le traducteur est sans cesse arrêté par ces beautés qui sont des obstacles ; s'il les reproduit fidèlement, il est inintelligible ; s'il les décompose et les paraphrase, il est infidèle au génie de son modèle ; s'il essaie les équivalents, il tombe dans un autre genre d'infidélité ; il imite et ne traduit pas. »

A. Charma.

Caen, ce 20 décembre 1843.

M. Maillet-Lacoste a publié en 1821, d'après la demande et une souscription de ses élèves de rhétorique du collége de Rouen, un recueil in-8° d'environ 400 pages, sur lequel M. Dussault a porté ce jugement, dans le *Journal des Débats* du 17 avril 1822 :

« Ce volume renferme un grand nombre de morceaux écrits » en divers temps, et tous remarquables par la sagesse des vues » et par l'éclat du talent. Quelques-uns étaient des actes de » courage aux époques où ils furent publiés, et il n'en est au- » cun dont le sujet n'éveille l'attention, qui ne promette de

» l'intérêt et ne tienne sa promesse..... Le recueil est précédé
» d'une préface, qui n'en est pas un des moindres ornements,
» et dans laquelle éclatent toute la verve, tout le feu et toute
» l'imagination qu'on trouve avec tant de plaisir dans les au-
» tres compositions de l'auteur. »

Les pièces de ce recueil, qui n'existe plus dans la librairie, réunies aux discours prononcés par l'auteur depuis 1821 et à ses leçons choisies sur la littérature latine, pourraient former trois volumes in-8°.

RÉPONSE

A LA TROISIÈME LETTRE DE M. CHARMA

SUR

LA TRADUCTION.

PAR

M. MAILLET-LACOSTE,

Professeur de Faculté à Caen, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, membre des Académies de Caen, de Rouen, du Gard.

CAEN,
CHEZ A. HARDEL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE FROIDE, 2.

1844.

RÉPONSE

A LA TROISIÈME LETTRE DE M. CHARMA

SUR LA TRADUCTION.

Mon cher Collègue ,

Après une discussion si étendue sur la traduction , je vais répondre seulement à une parenthèse de votre troisième lettre. « Les longs exemples vous font peur , » me dites-vous. Eh bien ! je veux en faire moi-même les frais dans cette leçon sur Quinte-Curce. Elle pourra donner , tout ensemble , une idée de la manière dont j'ai compris l'enseignement de cette belle littérature latine.

UNE LEÇON SUR QUINTE-CURCE.

(Janvier 1844). (1)

Quinte-Curce trouve bien des ingrats. Il nous amuse

(1) Cette leçon a paru dans le National du Calvados du 14 février 1844, précédée de cet article :

« Nous publions aujourd'hui, pour remplir l'engagement que nous avons pris

dans notre enfance, et nous le dédaignons généralement dans notre maturité. Beaucoup de critiques distingués le considèrent comme un écrivain frivole; lui accordent tout au plus une froide élégance. Montesquieu n'a pas peu contribué, peut-être, à la décréditer: « Alexandre, « dit-il, dans le feu, dans l'impétuosité de ses con- « quêtes, avait une saillie de raison qui n'a pas échappé « même à ceux qui ont voulu faire de son histoire un « roman. » C'était surtout Quinte-Curce qu'il désignait par là; ce même Quinte-Curce, placé dans le siècle de la renaissance, au premier rang des historiens. Il y a deux ans, dans l'intention de le réhabiliter, de le venger, s'il m'était possible, je me suis attaché à deux de ses discours en opposition, et j'en ai fait sortir une scène, qui m'a semblé produire le même effet sur l'auditoire que sur moi-même. Je veux en donner aujourd'hui une deuxième représentation, avec des variantes, sans doute. Il me serait difficile de traiter toujours le même

avec nos lecteurs de mettre sous leurs yeux tout ce qui nous semble pouvoir et devoir les intéresser, une leçon de M. Maillet-Lacoste sur un passage éminemment remarquable de l'historien d'Alexandre. Nous savons combien une leçon, qui, parlée comme parle l'éloquent professeur, a produit le plus grand effet sur son auditoire, perdra nécessairement à la lecture, destituée qu'elle est du concours puissant de la voix et du geste, et de tout cet accompagnement que donne à la pensée l'inspiration du moment. Nous croyons cependant qu'on nous saura gré d'en avoir conservé ce qui en reste, quelques belles pages et un nouveau titre de notre élégant écrivain à la reconnaissance du public.

sujet avec la même ordonnance, les mêmes idées, les mêmes expressions. J'ai même le dessein arrêté d'insister aujourd'hui sur un point que je n'ai pas touché il y a deux ans. Et je serai redevable de cette addition à une remarque d'un de mes honorables collègues (M. Charma). Aussi, après toutes ces leçons, suis-je impatient d'en recevoir moi-même; car je sens bien que, jusqu'à mes derniers moments, toutes mes leçons ne seront que des essais, que des ébauches.

Quinte-Curce va faire parler deux hommes, sur qui les mêmes malheurs ont produit des impressions bien différentes; puisqu'ils ont détruit dans l'un ce précieux instinct de la sociabilité, et qu'ils l'ont ranimé dans l'autre : voici le fait. Si ce n'est qu'un roman dans l'histoire d'Alexandre, dans ce roman du moins, Quinte-Curce aura fait l'histoire de notre humanité. Je ne crois pas que les sentiments les plus vifs, les plus délicats du cœur humain aient jamais été mieux saisis, mieux exprimés.

Alexandre, à la tête de son armée victorieuse, pénètre dans une partie sauvage de la Perse. Là se présentent à lui environ quatre mille hommes, horriblement mutilés, qui lui apparaissent dans le lointain comme des spectres. C'étaient des prisonniers grecs, que les Perses avaient depuis long-temps traités avec cette barbarie, et qu'ils

n'avaient laissé vivre, que pour prolonger leur supplice. Ils s'approchent, en s'écriant que les dieux leur envoient enfin des libérateurs et des vengeurs. Alexandre, au milieu de ses larmes et de celles de son armée, leur promet tous les secours nécessaires pour s'en retourner dans leur patrie. Ils se retirent pour délibérer sur le parti qu'ils ont à prendre. Retourneront-ils en Grèce? Resteront-ils en Asie? La plupart s'étaient mariés dans ces lieux de captivité, et avaient eu des enfants. L'un d'eux, Euthymon, leur conseille de rester.

Son discours peut être ramené à ces quatre parties: 1°. leurs mutilations qui en font des êtres hideux; 2°. le peu de pitié qu'ils doivent attendre de leurs compatriotes; 3°. leur faiblesse qui ne leur permettra pas de parcourir tant de contrées; 4°. les nouvelles familles qu'ils se sont données dans leur captivité.

Le premier motif pourrait étonner. « Est-il convenable, me direz-vous, qu'un vieux guerrier mutilé, parlant à ses compagnons d'infortune, mette leur difformité au nombre des motifs qui doivent les déterminer à fuir les regards de leurs compatriotes? A peine un tel motif serait-il admissible dans une assemblée de femmes. » Pour moi, je vois une beauté de plus dans cette ingénuité de l'orateur, qui avoue, dès l'abord, une faiblesse inhérente à notre nature. Tous les hommes tiennent

plus ou moins aux avantages extérieurs. C'est là un sentiment que le philosophe pourra combattre et l'homme adroit dissimuler, mais qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire. L'orateur trouve donc là un puissant ressort pour agir sur les âmes, lorsque dès le début il dit vivement à chacun ce que chacun n'osait peut-être s'avouer à soi-même.

Je viens de vous présenter les matériaux du discours. Voulez-vous les employer dans un discours très-succinct, pour vous mieux préparer à celui de Quinte-Curce? Vous pourriez dire:

1°. « Oserez-vous étaler ces mutilations horribles aux yeux de la Grèce?

2°. » Vous espérez peut-être inspirer de la pitié. Vous n'inspirerez que du dégoût.

3°. « Et combien d'entre vous auront la force de parcourir tant de terres?

4°. « Pourrez-vous enfin renoncer à ces familles nouvelles que vous vous êtes données dans votre captivité? vous seriez aussi cruels que vos bourreaux. »

J'ai abrégé exprès, pour faire voir qu'on aurait tort de prendre toujours pour modèle le langage laconique. Ici des idées, très-substantielles assurément, ont passé devant vous, mais elles ont passé trop vite. Elles n'ont pas eu le temps d'agir profondément sur les âmes. Que

va faire le véritable orateur ? Il va se donner un champ convenable pour se développer et tous ses coups se feront bien mieux sentir.

1°. « Nous qui rougissions naguère de nous produire « hors des ténèbres de nos cachots pour implorer du se- « cours, nous désirons maintenant étaler aux yeux de « la Grèce, comme un agréable spectacle, ces mutila- « tions horribles, lorsque notre difformité seule fait peut- être notre plus grand supplice !

2°. « Le plus sûr moyen de supporter sa misère est de « la cacher. Il n'est point de patrie plus douce pour les « malheureux que la solitude et l'oubli de leur fortune « première. Qui compte sur la pitié d'autrui, ignore avec « quelle rapidité les larmes tarissent. Il nous est difficile « d'aimer qui nous est importun ; et rien n'est importun « comme la misère ; rien n'est dédaigneux comme la « fortune. Qui délibère sur le sort d'autrui songe d'abord « au sien ; et sans notre commun malheur, depuis long- « temps peut-être nous n'aurions pu nous souffrir. Faut-il « s'étonner que les heureux en recherchent d'autres ? « Morts depuis long-temps au monde, cherchons-nous « dans l'exil une retraite pour notre misère ; des tom- « beaux, dirais-je, pour ces cadavres. »

Il va détruire cruellement le prestige qui embellisait, aux yeux de ces malheureux, la patrie absente. Elle de-

vait se retracer dans leur souvenir, avec ce charme qu'elle avait reçu de leur jeunesse.

« Nos femmes que nous avons connues à la fleur de nos « ans nous reverront sans doute avec plaisir ! Nos enfants, « dans tout l'éclat de la fortune et de la jeunesse, à la « vue de ces tristes restes échappés aux cachots, recon- « naîtront-ils leurs pères?

3°. « Et combien d'entre nous pourront parcourir tant « de terres? Loin de l'Europe, relégués aux extrémités « de l'Orient, vieux, infirmes, mutilés, dans la plus « grande partie de nos membres, résisterons-nous à des « fatigues qui ont accablé des vainqueurs mêmes?

4°. « Et ces femmes, unique consolation de notre « captivité, et ces enfants si jeunes, faudra-t-il les traî- « ner avec nous ou les abandonner? S'ils nous suivent, « personne ne voudra nous reconnaître. Et pourrons-nous « abandonner ces gages dont nous sommes sûrs, pour « en chercher d'incertains ! Restons ensevelis parmi ceux « qui n'ont commencé à nous connaître que dans notre « malheur. »

Il veut que chacun s'envisage entre ses deux familles; celle de la Grèce et celle de l'Asie; entre les dédains de l'une et les affections de l'autre.

Ce discours, où la nature humaine est si sévèrement jugée, méritait une réponse. La voici :

Réponse de Théétète, athénien.

1°. « Aucune âme bien née ne dédaignera les siens, « parce qu'ils seront difformes ; surtout s'il en faut accu- « ser non la nature, mais l'ennemi.

2°. « Qui rougit des coups du sort, les mérite. Qui « désespère de la pitié d'autrui, n'en éprouverait pas lui- « même : il a calomnié la nature humaine.

3°. « Les Dieux nous offrent tout ce que nous n'aurions « osé espérer : une patrie, des épouses, des enfants, tous « ces objets pour lesquels les hommes aiment à vivre ou « savent mourir. (*Variante*, qui nous font aimer la vie ou « braver la mort.) Que ne nous élançons-nous de cette « terre de servitude? Le ciel de la patrie a un tout autre « charme. Pourrions-nous renoncer à cette douce commu- « nauté de mœurs, de sacrifices, de langage, dont le « barbare même éprouve le besoin ; dont la privation « seule a fait notre plus grand malheur. Restez donc en- « chaînés auprès des compagnes de votre servitude, « et de ces enfants qu'elle vous a forcés de reconnaître. « Moi, je veux revoir mes pénates ; je veux jouir d'un si « grand bienfait du roi. Que ceux-là me suivent, à qui « rien n'est plus cher que la patrie. »

Tout ce discours peut être ramené à ces trois sen-

tences: 1°. le guerrier ne doit pas rougir de ses cicatrices ; 2°. l'honnête homme croira toujours à la pitié ; 3°. le vrai citoyen ne renoncera jamais au culte de la terre natale.

Le deuxième orateur serait-il irréprochable? Et c'est là, Messieurs, la question dont j'avais négligé de m'occuper dans ma première leçon sur le même sujet. Non, il n'est pas irréprochable. Car, après avoir si bien parlé le langage de l'humanité, il l'oublie dans ces paroles: « Restez « donc enchaînés auprès des compagnes de votre servi- « tude et de ces enfants qu'elle vous a forcés de recon- « naître. Moi, je veux revoir mes pénates... » L'humanité ne se ferait donc entendre chez lui que pour la Grèce, comme elle ne se faisait entendre chez tant de Romains que pour Rome. Vous vous tournez alors vers celui qui, après ses terribles jugements sur notre nature, a su si bien finir: « Et ces épouses, unique consolation de notre « captivité, et ces enfants si jeunes, faudra-t-il les traîner « avec nous, ou les abandonner? » Voilà bien le moment où le conflit est le plus vif entre les deux adversaires. Et c'est aussi le moment de la victoire pour le premier. Vous condamnez enfin celui que vous avez d'abord approuvé, et vous approuvez enfin celui que vous avez d'abord condamné.

En résultat, presque tous ces malheureux préférèrent de rester sur la terre étrangère. Il est vrai qu'elle n'était

plus pour eux une terre de servitude. Ils redevenaient libres par la victoire. Il est vrai encore que cette terre étrangère elle-même se trouvait enfin une partie de ce monde grec, qui, sous les pas du plus brillant des conquérants, s'agrandissait toujours.

D'après la manière dont j'ai procédé pour ces deux discours, vous avez pu soupçonner que, dans de tels exercices, ma grande loi est la variété. Ainsi, vous êtes arrivés au premier discours par la préparation la plus méthodique, et au second, sans autre préparation que le premier; vous avez vu sortir le premier du développement de quatre propositions principales, et le second se résumer en trois sentences.

Je désirerais maintenant intéresser même les personnes tout-à-fait étrangères à la langue latine, en essayant de satisfaire à celles qui se complaisent parfois dans la comparaison des deux langues.

Qu'un homme soit mutilé, il peut souffrir de sa mutilation, ou parce que c'est une difformité *(pudet)*, ou parce que c'est une incommodité *(pœnitet)*. C'est ainsi qu'il faut tenir compte de ces deux verbes dans cette phrase :

« Supplicia, quorum nos pudeat magis an pœniteat, « incertum est, ostentare cupimus. »

Traduction littérale.

« Nous désirons étaler ces mutilations horribles, dont il est incertain si nous éprouvons plus de honte ou plus de peine (c'est-à-dire d'incommodité). »

A cette première traduction, qui n'est pas admissible, vous pouvez, vous éloignant de plus en plus du texte, substituer les suivantes :

« Nous désirons étaler ces mutilations horribles, dont « nous souffrons peut-être moins d'incommodité que de « honte.

« Nous désirons étaler ces mutilations horribles, dont « nous ne souffrons tant peut-être que parce que nous « avons la faiblesse d'en rougir.

« Nous désirons étaler ces mutilations horribles, lors- « que notre difformité seule fait peut-être notre plus « grand supplice. »

Je préférerais la dernière forme.

Traduction littérale du commencement du deuxième « discours *Neminem pium*, » etc.

(Il disait) « qu'aucun homme pieux (1) ne jugerait « par l'extérieur les siens, surtout malheureux, non « par la nature, mais par la cruauté de l'ennemi : qu'il

(1) Quoique je traduise ici *Pius* par *Pieux*, je reconnais que la signification de *Pius* est plus étendue en latin que la signification de *Pieux* en français. Ainsi, *Pius* ne désigne pas seulement l'amour de l'homme pour la divinité ; il désigne encore l'amour de la divinité pour l'homme : *Si quid pia numina possunt*, etc, etc.

« était digne de tout malheur, celui qui rougissait des « choses fortuites ; qu'il portait en effet une triste sen- « tence sur les mortels, et qu'il désespérait de la pitié, « parce que lui-même il la refuserait à un autre. »

Traduction conforme au génie de notre langue :

« Aucun homme bien né ne dédaignera les siens parce « qu'ils seront difformes ; surtout s'il faut en accuser, « non la nature, mais l'ennemi. Qui rougit des coups « du sort, les mérite. Qui désespère de la pitié d'au- « trui, n'en éprouverait pas lui-même : il a calomnié « la nature humaine. »

Traduction littérale de cette phrase : « Mores, sacra, etc. »

« (Il disait) que les mœurs, les sacrifices, le com- « merce du langage étaient recherchés même par les « Barbares ; lesquelles choses naturelles ils étaient sur « le point d'abandonner de leur propre mouvement, eux « malheureux, non pas tant pour une autre chose que « parce qu'ils avaient été forcés d'en être privés. »

Traductions conformes au génie de notre langue :

« Les mêmes mœurs, les mêmes sacrifices, la même « langue sont des avantages naturels, recherchés même « par les Barbares, et nous allons y renoncer de notre « propre mouvement ; nous malheureux surtout, parce « que nous en avons été privés.

« Pourrions-nous renoncer à cette douce communauté « de mœurs, de sacrifices, de langage, à tous ces avan- « tages naturels dont le barbare même éprouve le besoin ; « dont la privation seule a fait notre plus grand malheur?

Je préfère de beaucoup cette dernière manière.

Messieurs, c'est parce que je sens combien le système des versions est utile pour hâter nos progrès dans notre propre langue ; en d'autres termes, combien, dans le langage, le fond prend de valeur par la forme ; c'est par cette raison que je me suis complu à faire passer devant vous ces formes variées, emportant avec elles le même fond de pensées.

MAILLET-LACOSTE.

CAEN, IMP. DE A. HARDEL.

DISCOURS

HISTORIQUE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

AUX LEÇONS

SUR LA CORRESPONDANCE

DE CICÉRON ET DE MARCUS BRUTUS

PAR

M. MAILLET-LACOSTE

Professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de Caen.

CAEN

IMPRIMERIE DE C.-M. LESAULNIER

Rue Notre-Dame, 98

—

1844

Extrait du National du Calvados, *numéro du* 28 *février* 1844.

Dans la séance tenue par l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, de Caen, le 24 février 1844, M. Maillet-Lacoste a reproduit de mémoire le discours historique par lequel il avait cru devoir faire précéder la série des leçons, qu'il fait maintenant, à la Faculté des lettres, sur la curieuse *correspondance de Cicéron et de Brutus*. Ce discours, qu'il n'avait pas plus écrit que ces leçons, il s'est hâté, sur notre invitation, de l'écrire pour notre journal. « Ce qui m'a déterminé, nous a-t-il » dit, à le communiquer à l'Académie, c'est surtout la manière dont » m'en avait parlé un de mes jeunes auditeurs. J'ai foi dans les juge- » ments littéraires, si promptement formés et si naïvement exprimés de » ces jeunes et nobles esprits qui, au milieu de tant de travaux, impo- » sés aujourd'hui, avec une si haute raison, à la jeunesse studieuse, » viennent encore à ces cours, dont ils n'auront pas de compte à rendre.»

DISCOURS HISTORIQUE

QUI DOIT SERVIR D'INTRODUCTION A UNE SÉRIE DE LEÇONS SUR LA CORRESPONDANCE DE CICÉRON ET DE MARCUS BRUTUS.

Messieurs,

Je me propose de consacrer plusieurs leçons à ces lettres si remarquables que s'écrivaient Cicéron et Marcus Brutus, dans cette orageuse période où se décidait, non plus seulement dans le sénat et au forum, mais sur les champs de bataille, la que-

relle de la république et de l'empire. Aussi croirez-vous assister aux derniers soupirs de cette république romaine; et ce ne sera pas en spectateurs impassibles. Une fois sous le charme de cette correspondance intime entre deux amis, deux contemporains de cette grande catastrophe ; tous deux, hommes d'état et hommes de génie, il vous sera difficile d'échapper aux émotions qu'ils auront éprouvées. Que sais-je même si elles ne nous arriveront pas fortifiées encore par la comparaison de ces événements antiques avec ce que nous avons vu, et ce que nous voyons, et ce que nous pouvons prévoir? Fidèle à mon système de choisir toujours les plus beaux morceaux, même dans les plus beaux ouvrages, je m'attacherai aux parties les plus saillantes de cette correspondance, m'imposant la loi de les présenter et dans leur vrai jour historique, et dans leur enchaînement, autant qu'il sera possible, et avec les réflexions qu'elles m'auront suggérées. Tous ces morceaux choisis ne seront pas des fragments de lettres. Vous aurez plusieurs lettres entières, dont les trois plus belles seront de Brutus. Et dans ces trois lettres, vous verrez l'intérêt croître de l'une à l'autre jusqu'à la dernière, qui l'est aussi de ce recueil. Une partie de cette dernière lettre repose sur une doctrine politique, qui ne me permettra pas le silence. Je m'expliquerai enfin de manière à faire sentir que j'aurai, non sacrifié à des convenances du moment, mais obéi à des principes de tous les siècles. Alors seulement je croirai avoir acquis le droit de présenter en entier, dans cette chaire, cette dernière lettre, monument immortel de la plus haute éloquence.

Si cette correspondance doit éclairer l'histoire, il est bon que d'abord pour nous l'histoire l'éclaire. Elle commence dans le mois de novembre de l'an de Rome 709, et finit dans les derniers jours de juillet de l'an de Rome 710. Pour la bien apprécier, il faut étudier la période où elle a existé; et pour bien étudier cette période, il faut l'envisager dans une autre, qui s'étend depuis la mort de César jusqu'à la mort de Cicéron, c'est-à-dire, depuis le 15 mars 709 jusqu'au 7 décembre 710. Les principaux

magistrats, tous de la nomination de César, furent pour l'année 709 Antoine et Dolabella, consuls, Marcus Brutus et Cassius, préteurs ; tandis que, pour l'année suivante, le consulat devait échoir à Hirtius et à Pansa, la Macédoine à Marcus Brutus, la Syrie à Cassius, et la Gaule cisalpine à Décimus Brutus, toujours d'après les dispositions de César, qui avait voulu régner même sur l'avenir.

Aussitôt après sa mort, Antoine soulève le peuple contre les conjurés, qui se sauvent d'abord au Capitole, ensuite hors de Rome. Mais dès le 17 mars, un personnage distingué fait décréter une amnistie générale; et lors même que je ne le nommerais pas, vous le soupçonneriez, c'est Cicéron. De telles pensées n'arrivent guère qu'à ces esprits élevés, qui ne tardent pas à sentir que, dans toutes ces crises des Etats, les âmes les plus honnêtes peuvent se trouver dans les rangs opposés. Cette idée d'une amnistie se présente vivement à eux, les saisit, pour ainsi dire, non pas précisément parce qu'on pourrait avoir trop de coupables à punir, mais bien plutôt parce qu'on doit craindre de punir comme des coupables, des hommes qui, même dans leurs écarts les plus funestes, auraient pu être entraînés par les motifs les plus purs. Mais ce beau décret, inspiré par l'humanité et emporté par le génie, est bientôt frappé de nullité par l'ambition et par la haine; et Cicéron, toujours plus effrayé des projets d'Antoine, est aussi forcé de fuir hors de Rome. Ainsi, Messieurs, voilà condamnés à se réfugier hors de Rome et ses libérateurs et son sauveur. Il vit quelque temps retiré dans ses campagnes (et il avait encore d'assez belles retraites); voit à Pouzzoles le fils adoptif de César, le jeune Octave, qu'il ne désespère pas de faire entrer dans ses vues; s'embarque pour la Grèce, en attendant de plus heureux jours; est ramené par des vents contraires sur les côtes d'Italie; descend à Vélie, le 30 du mois d'août; y converse avec Brutus; près de cette âme héroïque, tout abattue qu'elle pouvait être, se sent de nouvelles forces; encouragé en outre par des bruits favorables, revient à Rome,

où il s'attend à trouver dans Antoine un tyran à demi-converti, se promettant de faire le reste ; n'ose pas cependant paraître dans l'assemblée du sénat du 1er septembre, où Antoine prononce contre lui un discours véhément ; y répond pâr sa 1re Philippique dans l'assemblée du lendemain, où Antoine n'avait point paru ; ne se montre pas non plus dans l'assemblée du sénat du 17 septembre, où Antoine se livre à de nouvelles invectives ; y répond par sa 2e Philippique, qui ne fut pas prononcée, mais qui fut publiée quelque temps après. Il était alors dans la Campanie. Il y retrouve le jeune Octave, qu'il oppose heureusement à Antoine dans un moment décisif. Antoine avait fait venir de la Macédoine quatre légions, destinées par César à la guerre contre les Parthes, et il était allé au devant d'elles jusqu'à Brindes, se proposant de revenir à leur tête, pour dominer Rome par la terreur. Mais Octave, inspiré par Cicéron, lève rapidement une armée ; arrive à Rome avant Antoine, proteste de son dévouement au peuple romain, et entraîne tout après lui. Ainsi vaincu sans combat, Antoine se jette sur la Gaule cisalpine. Décimus Brutus, dont elle devait être le gouvernement, le 1er janvier 710, s'en était déjà emparé. Antoine l'assiège dans Modène : siége mémorable. Cicéron, revenu à Rome après le départ de son ennemi, paraît dans l'assemblée du sénat, convoquée suivant l'usage, le 20 décembre, par les consuls désignés, Hirtius et Pansa ; et dans cette même journée, il prononce sa 3e Philippique, dans le sénat, pour célébrer la conduite d'Octave et de Décimus, et sa 4e Philippique devant le peuple, pour lui faire savoir ce qui s'est passé dans le sénat. Ne vous étonnez pas que dans ce récit je me dirige d'après les Philippiques, puisque indiquer les principaux objets de ces discours, c'est indiquer les principaux événements de l'histoire. Le 1er janvier 710 (nous entrons dans l'année fatale), il s'oppose victorieusement d'abord à ce qu'on envoie une ambassade à Antoine, faisant le siége de Modène (5e Philippique) ; mais cette ambassade est résolue le 3e jour. Le 4 janvier, appelé par les acclamations du peuple, qui voulait savoir de sa

bouche ce qui s'était passé dans le sénat; porté, pour ainsi dire, par la foule à la tribune, il prononce sa 6e Philippique, où il expose les opinions débattues dans le sénat, restant toujours fidèle à la sienne, de ne pas transiger avec l'ennemi des libertés publiques; et il est entendu avec un tel enthousiasme, que cette âme, beaucoup trop confiante, en conclut que les beaux jours de la république vont renaître. Les trois députés, Philippe, Pison et Sulpitius, étant partis, il insiste sur l'impossibilité d'un accord (7e Philippique). Deux de ces députés, Philippe et Pison, étant revenus avec des propositions intolérables, il s'exprime avec une nouvelle force sur ce projet honteux d'une paix impossible (8e Philippique), et il loue, avec l'effusion d'un ami et la dignité d'un homme d'état, le troisième député, Sulpitius, jurisconsulte distingué, mort dans l'ambassade (9e Philippique). D'une autre part, Marcus Brutus et Cassius avaient été réduits à prendre possession, par la force, des gouvernements qui leur revenaient par la loi; Marcus Brutus, de la Macédoine, malgré les efforts de Caius, frère d'Antoine, et Cassius, de la Syrie, malgré les efforts de Dolabella, lâche assassin de Trébonius dans l'Asie-Mineure. Cicéron, dans le sénat, fait approuver leur conduite (10e et 11e Philippiques). Décimus étant pressé plus que jamais dans Modène, on propose une deuxième ambassade. Cicéron l'approuve, la fait décréter, doit même en faire partie; mais dans sa 12e Philippique il se ravise, et l'ambassade décrétée n'est pas réalisée; de sorte que, dans le cas même où l'on pourrait ici reprocher un peu de versatilité à l'homme d'état, on doit admirer encore la puissance de l'orateur. On finit par vouloir ce qu'il veut. Sextius Pompée, à Marseille, offrait ses services contre Antoine; et Lépide, gouverneur de l'Espagne citérieure, inclinait pour la paix. Il loue le premier et blâme le deuxième (13e Philippique). Enfin, dans la 14e, qui est la dernière, cinq jours après l'événement, le 22 avril, il célèbre la victoire d'Octave et des consuls sur Antoine, devant Modène. Quelques jours après, il est vrai, Pansa meurt de ses blessures,

et Hirtius périt dans un nouveau combat. Mais dans ce combat même l'heureux Octave, secondé par une sortie de Décimus, force Antoine de lever le siége et de fuir jusqu'aux Alpes.

Ainsi, Messieurs, ces belles Philippiques, au moins pour la guerre de Modène, finissent dans la victoire. Il n'y a pas là de bataille de Chéronée, qui vienne obscurcir la gloire de l'homme d'état, en faisant suspecter ou sa prudence ou son courage ; et Cicéron peut être proclamé le héros de cette guerre. C'est lui en effet qui, dans le sénat et au forum, a tout animé de son ardeur, et tout éclairé de son génie. Si ce n'est pas lui qui a vaincu, c'est lui qui a fait vaincre. J'insiste sur cette partie, parce que la suite est affreuse. Octave, délivré des consuls, négligé du sénat, adoré des vétérans, échappe de plus en plus à Cicéron, c'est-à-dire au parti de la république, et forme enfin, avec Antoine et Lépide, ce triumvirat fameux, où ces trois assassins règlent entre eux la liste de leurs victimes. L'une d'elles est Cicéron, demandé par Antoine, et livré par Octave. Et c'est le 7 décembre 710 que le crime se consomme.

Voilà les événements qu'il nous importe le plus de connaître dans cette période, comprise entre le 15 mars 709, jour de la mort de César, et le 7 décembre 710, jour de la mort de Cicéron. Si le premier de ces événements a été considéré par les uns comme une action héroïque, par les autres comme une action atroce, le 2e a été considéré par tous comme un vrai parricide. Peut-être qu'il n'aurait pas été impossible à Cicéron de se défendre dans le moment même, ou de se sauver sur mer. Il était dans sa litière, entouré de quelques hommes disposés à s'immoler pour lui; et les meurtriers étaient inférieurs en nombre. Mais, au bruit de leur marche, je ne sais quel mouvement sublime d'impatience et de dépit s'empara de l'âme du vieux patriote. Fatigué, honteux peut-être à son âge de tant d'efforts pour sauver sa vie, il fit arrêter sa litière, en s'écriant : « *Moriamur in patriâ servatâ !* » et présenta sa tête. A la vue de cette tête flétrie par de longs chagrins, toute couverte de poussière,

quelques-uns des meurtriers se couvrirent le visage et restèrent immobiles, tandis qu'un seul se chargea du crime. Je devais ces détails à l'homme qui fut si grand, comme orateur, comme philosophe, comme citoyen, à celui que nous devons tous chérir comme le compagnon de nos études et comme l'ami de notre enfance.

Je finirai par un regret. Il existe un tableau pour la mort de Démosthène. Pourquoi n'en existe-t-il pas un pour la mort de Cicéron? Je désirerais que ce tableau fût une éclatante protestation contre les étonnantes paroles de Plutarque. Ce philosophe, si bien fait pour apprécier l'héroïsme, ne l'a pas su voir dans Cicéron mourant. Quant à lord Byron, qui a été encore plus sévère que Plutarque, c'est presque de la colère qu'il m'a fait ressentir. L'homme, qui a scandalisé sa patrie, devait respecter un peu plus celui qui avait sauvé la sienne.

Après ce discours, dont la dernière partie surtout a vivement ému l'Académie, M. Maillet-Lacoste a ajouté :

Mes chers confrères,

Lorsque je viens payer une seconde fois ce tribut à la mémoire de l'homme qui fut un si bel ornement et de la littérature et de la magistrature romaines, je me félicite que ce soit dans un moment où nous possédons encore l'orateur qui a jeté un si grand éclat dans cette ville, comme membre et de cette Académie et du parquet. (1)

(1) M. Massot.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 3 1970

NOV 26 1970

FEB 22 1971

NOV 9 1971

NOV 23 1971

MAY 10 1972

CF

CE PQ 1729
.M25 1844
C00 MAILLET-LACO MELANGES L
ACC# 1388095